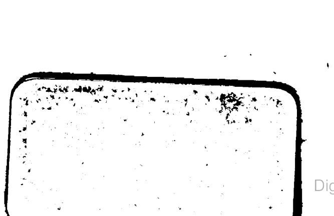
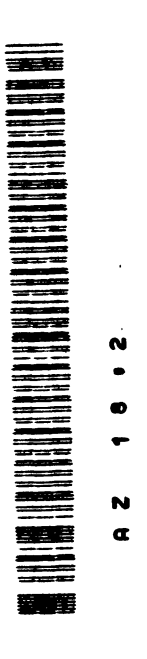
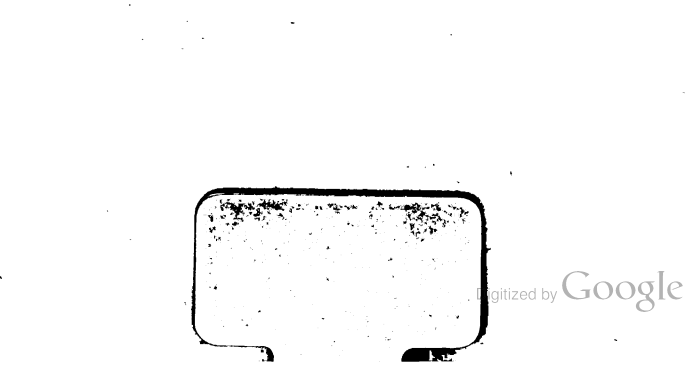
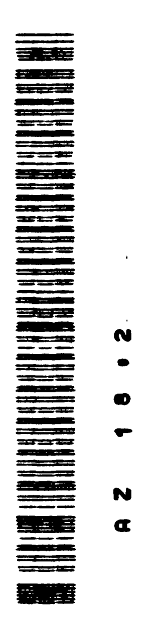





AZ 18.2





VOYAGE EN ARABIE.

COMBES ET TAMISIER.

VOYAGE EN ABYSSINIE, dans le pays des Galla, de Choa et d'Ifat. 4 forts vol. in-8 et carte. 32 fr.

TAMISIER.

VOYAGE EN ARABIE. Séjour dans le Hedjaz.—Campagne d'Assir. 2 vol, in-8 et carte. 16

Sous Presse :

VOYAGE EN ARABIE, retour de la campagne d'Assir. 1 vol. in-8. 8

VOYAGE EN ARABIE. Histoire et Géographie. 2 vol. in-8 et une grande carte d'Arabie. 16

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

VOYAGE

EN ARABIE

SÉJOUR DANS LE HEDJAZ.—CAMPAGNE D'ASSIR.

Accompagné d'une Carte,

PAR

MAURICE TAMISIER,

L'un des auteurs du Voyage en Abyssinie, ouvrage couronné
par la Société de Géographie.

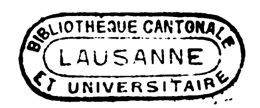
II

PARIS.

LOUIS DESESSART, ÉDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 15.

MDCCCXL


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

XII

Départ de Taïffa.— Château du grand chérif.— Route.— Liéh.— Description de cette vallée. — Forteresse. — Saquies. — Dromadaires. — Cheikhrs. — Pelisses. — Esclaves. — Vent. — Température. — Départ de Liéh. — Lances. — Cheikhr.— Chameaux. — Bessel. — Tribu de Hetheba.— Souvenirs historiques.—Température.— Medallalé.—Population.—Température.

26 juin 1834. Huitième jour de marche.

Nous partons de Taïffa avec le pacha, la caisse militaire et le seizième régiment de ligne. Nous avions reçu l'ordre de nous tenir prêts au soleil levant; mais comme, par un malentendu, nos chameaux avaient été conduits au pâturage, nous n'a-

vons pu nous mettre en marche qu'une demi-heure après le Magreb.

En quittant le camp, nous nous acheminons vers la ville, pour prendre ensuite la direction de l'est. A une heure de Taïffa, on aperçoit les maisons de campagne du grand chérif; en face se dresse un monticule entièrement formé de gros blocs de roche et quelques arbres qui appartiennent encore au territoire de la ville.

Le chemin est couvert de traînards qui se hâtent de regagner le camp ; c'est un pêle-mêle confus d'hommes et d'animaux, tel qu'on en voit dans tous les départs d'une grande masse qui se met pour la première fois en mouvement. La route est d'abord unie ; plus tard ce n'est qu'une succession de collines peu élevées, que l'on est obligé de gravir ; quelques-unes sont formées de granit rose ou couleur de chair, d'autres présentent des ardoises qui les font ressembler à celles de Taïffa. Après quatre heures de marche, on commence à apercevoir les tentes blanches du camp qui nous avait précédés ; des feux de bivouac sont allumés sur toute la ligne ; mais bientôt une lune brillante se débarrasse d'un rideau de nuages, fait pâlir les lu-

mières, et confond l'armée et le paysage dans une même teinte argentée.

27 juin 1834. Séjour.

Ce lieu se nomme Liéh : je vais observer les alentours pour en faire une description. Me voici sur le sommet d'une montagne voisine, muni d'une boussole et d'une lunette anglaise. La vallée de Liéh court de l'est-nord-est vers l'ouest-sud-ouest, elle se prolonge encore d'une journée de marche vers cette dernière direction. Des jardins et des champs cultivés en couvrent la surface, et des puits nombreux fournissent l'eau nécessaire aux irrigations.

Du point de vue où je suis placé, on voit, vers l'ouest-sud-ouest, une forteresse flanquée de tours; elle est située sur le sommet d'une colline, placée à côté du chemin que nous avons suivi la veille, et pourrait défendre avantageusement ce passage, si elle était munie d'artillerie. Les abords de cette forteresse sont plantés d'arbres et de jardins pareils à ceux de Taïffa. Des palmiers élégans et élancés élèvent leurs têtes au-dessus des masses touffues de figuiers et de mûriers.

A côté de ces jardins, et comme pendant du fort, s'élève une grappe de maisons rôties par le

soleil. Au nord, quelques rares habitations sont disséminées sur le sol. Les montagnes qui environnent la vallée sont d'une effrayante stérilité, et les chameaux ne trouvent à brouter que des arbres épineux, qui leur couvrent la bouche de sang.

La vallée, partout où elle est cultivée, est exhaussée au-dessus du torrent, qui coule à l'époque des pluies, et que l'on a contenu par des digues de pierres. Les cultures sont pareilles en tout à celles de Taïffa. A l'est, on a creusé une saquie; son eau est abondante, de bonne qualité, elle a seulement le défaut d'être un peu trop lourde. Le torrent coule de l'ouest vers l'est. Le puits public, où l'armée s'approvisionne, a son eau à trois pieds du sol, et malgré la consommation, qui est effrayante, il n'a pas baissé d'une ligne.

Les Bédouins de Liéh possèdent une assez grande quantité de dromadaires. Ils ne connaissent pas l'usage du licou et les guident avec la lance. Quelques-uns de ces quadrupèdes sont noirs, chose assez rare en Arabie.

Plusieurs cheikhrs des environs se rendent sous la tente du pacha, qui les accueille avec bonté, et leur fait revêtir des pelisses rouges ou vertes. Ceux qui ont reçu les premières sont tout fiers de ce

costume; les autres paraissent mécontens comme ces petits enfans qui ne sont pas satisfaits des joujoux qu'on leur a donnés. Ils prennent bientôt congé du pacha[1], et, remontant aussitôt sur leurs dromadaires, ils se hâtent de regagner leurs demeures. Là ils s'assiéront par terre, les jambes croisées; ils rassembleront leurs femmes et leurs enfans autour d'eux, leur raconteront les moindres détails de leur entrevue avec le pacha, et soumettront le cadeau qu'ils ont reçu à leur admiration.

J'ai remarqué, à Liéh, plusieurs esclaves noirs des deux sexes.

Le vent du nord a soufflé pendant toute la journée. Le thermomètre a marqué :

Au lever du soleil....................	19°
A midi..........................	30°
Au coucher du soleil...............	24°

28 juin 1834. Neuvième jour de marche.

Nous sommes partis de Liéh avant le lever du soleil, et nous avons pris la direction de l'est. Au fond de la vallée, nous passons sur des champs de doura, et l'armée s'engage dans un étroit passage

[1] Quoique le vert soit la couleur religieuse des musulmans, les Bédouins préfèrent le rouge.

formé par des blocs de granit accumulés. Ce défilé serait très-difficile à forcer s'il était défendu convenablement. Nous avons mis une demi-heure pour en atteindre l'extrémité.

En débouchant de cette gorge, on voit se dérouler devant soi une vaste plaine bornée à l'est et au sud par des montagnes, et au nord par l'horizon. Une ondulation de terrain la traverse dans sa largeur. Depuis Liéh, le pays produit des petites mimosas aux fleurs jaunes et inodores. Nous atteignons l'extrémité de la plaine, et l'armée campe au milieu de montagnes qui s'arrondissent pour se terminer en arc de cercle. Ma tente est dressée sur un cimetière, et ce soir, disent les Bédouins, je dois recevoir la visite des ames des morts.

Depuis Liéh, la route a été unie et facile; mais elle est entièrement dépourvue d'eau. Chemin faisant, quelques Bédouins sont venus pour saluer Ahmed-Pacha. Ils sont montés sur des dromadaires et portent une lance de douze pieds de long, dont le fer est orné d'une couronne de plumes d'autruche[1]. Ce sont des cheikhrs; et cependant ils vont tous nu-pieds.

[1] Les lances de cette longueur ne sont portées que par les Bédouins

Vers le fond du fer-à-cheval où nous avons placé notre camp, s'élève isolément une pyramide de roches décharnées. Au moment où nous arrivions, tous les Bédouins, attirés par le bruit des fifres et des tambours, l'ont gravie avec la rapidité et la légèreté des chevreuils. Les blocs ont disparu derrière leurs corps comme ces îlots du Nil que les crocodiles couvrent entièrement au moment de la plus forte chaleur.

Un cheikhr va au-devant du pacha; c'est le mieux vêtu que j'aie encore vu. Le fourreau de sa djambie est fait d'or et d'argent; une ample tunique violette lui donne l'air d'un évêque, et un léger manteau rouge abrite sa tête contre les rayons du soleil.

Le camp a mis six heures pour se transporter de Liéh à cette station. Les chameaux des Bédouins ne portent pas de lourdes charges; heureusement l'armée en possède quelques-uns qui sont venus du Caire avec la caravane du pèlerinage. Ceux-là sont d'une force et d'une taille prodigieuses. Deux d'entre eux suffisent pour porter sur un brancard une pièce de douze qu'ils seront obligés de trans-

qui montent à dromadaire ou à cheval. Celles des fantassins n'ont que quatre ou cinq pieds de long.

porter ainsi à travers des montagnes rudes et escarpées.

Le lieu où nous campons se nomme Bessel, et la tribu qui l'habite est celle de Hetheba, que nous connaissons déjà. Ces Arabes cultivent leurs champs comme ceux de Liéh et de Taïffa. Leur pays fournit de l'eau en abondance; mais elle est fade et par conséquent désagréable au goût[1]. J'ai remarqué sur les bords d'un torrent des joncs, des saules et quelques *artemisia*. Le costume des Bédouins de Bessel annonce l'aisance. Les Bédouines portent au cartilage du nez deux petites étoiles en argent, de la grandeur d'une pièce de cinquante centimes; au centre brille une perle de différente couleur. Leur ceinture s'attache au moyen de deux agrafes ornées de plaques en nacre. Les enfans ont la taille serrée dans un élégant pagne de cuir.

Bessel est fameux dans l'Arabie à cause des événemens dont il a été le théâtre dans ces derniers temps. Plusieurs combats y ont été livrés à diverses reprises; mais le plus mémorable est celui où Mohammed-Ali battit les Ouahabis commandés par

[1] Cette eau provient des sources, celle que l'on puise sous le sable des torrens est généralement très-bonne.

le célèbre Hetman-el-Medhaïfé. On voit encore les restes d'un camp retranché formé par ces sectaires, et les ruines d'un fort que le pacha d'Égypte avait fait construire pour protéger sa faible armée contre celle des ennemis.

THERMOMÈTRE.

Le matin........................	20°
A midi...........................	30°
Au soleil couchant................	25°

29 juin. Dixième jour de marche.

Trois heures avant le lever du soleil, les bagages étaient sur le dos des chameaux ; l'armée se met en mouvement. Notre chemin suit les sinuosités d'une vallée, et nous n'avons que quelques faibles collines à gravir. La route est sillonnée d'une douzaine de sentiers bien battus, qui prouvent qu'elle est fréquentée par les Bédouins. Les chameaux les suivent sans fatigue, et nous arrivons, au bout de six heures, à Médallalé.

Des puits nombreux fournissent abondamment de l'eau aux Bédouins ; elle est meilleure que celle de Bessel ; cependant on ne peut pas dire qu'elle soit bonne. On remarque plusieurs groupes de

maisons[1] sur le sommet des collines qui, parfois sont surmontées d'une tour ronde construite en granit. En temps de guerre, elles servent de point d'observation, et les Bédouins s'y enferment avec leurs troupeaux[2]. Le terrain cultivé se trouve sur le lit de la vallée, au pied des montagnes, et il est exhaussé au-dessus du torrent qui, grâce à cette précaution, s'écoule paisiblement à l'époque des pluies.

Quelques nébacs d'une hauteur peu ordinaire s'élèvent non loin des saquies. Le lit du torrent nourrit plusieurs asclépias aux feuilles grasses, remplies d'un suc laiteux, et les figuiers au feuillage compacte servent de refuge naturel au voyageur fatigué. Les Bédouins de Médallalé cultivent de l'orge et du froment, qu'ils sèment dans les vallées voisines, écartées du chemin le plus fréquenté. Ils possèdent aussi un grand nombre de chèvres, et on peut même dire qu'elles forment leur principale richesse.

[1] Elles sont bâties tantôt en pierre, tantôt en briques; mais les échés ont entièrement disparu, ce qui prouve que les pluies sont plus abondantes ici que dans le bas Hedjaz.

[2] Ces tours sont construites en pierre, elles ont quinze pieds de haut sur six de diamètre. Le rez-de-chaussée sert d'écurie, le premier étage reçoit la famille du Bédouin, et cet ensemble est surmonté d'une terrasse d'où l'on découvre tous les environs.

L'oadi Médallalé est peu étendue, et du sommet d'une colline tant soit peu élevée on peut embrasser d'un coup d'œil tout l'espace qu'elle comprend. Les montagnes, ici comme partout, présentent l'aspect le plus désolé. Aucune plante ne croît sur leurs flancs noirâtres calcinés par le soleil, et elles ne reçoivent un peu de vie que des maisons pittoresques dont leurs cimes sont parfois couronnées.

La population de Médallalé paraît riche; mais elle est peu considérable aujourd'hui. En 1832, le choléra, qui a ravagé le Hedjaz, a sévi contre cette oadi, et un cimetière, qui date de cette époque, en offre le triste témoignage.

Le vent du nord a duré pendant toute la journée. Le soir, il a soufflé avec violence et enveloppé le camp de nuages de poussière[1].

THERMOMÈTRE.

Au lever du soleil..................	19°
A midi...........................	31°
Au coucher du soleil..............	25°

[1] J'ai aperçu à Medallalé un grand nombre de cigales. Elles sont plus petites que celles de France, leurs ailes sont grises et tachetées de petits points noirs; le bruit qu'elles produisent est moins monotone que le chant de celles d'Europe.

Départ de Medallalé. — Bir-el-Bacha. — Djaa. — Tribu de Beni-Haret. — Tribu de Beni-Helal. — Plantes. — Insectes. — Chebi-Effendi. — Pain. — Départ de Djaa. — Bédouines. — Bir-el-Ghrazalè. — Température. — Oadi-Derra. — Tribu de Hetheba. — Oadi-Zaaran. — Température. — Espion. — Abou-Djemel. — Tombeau d'un Saint. — Soif. — Rats. — Température. — Sel-Tarabé. — Pharaon-Tit. — Température. — Incendie. — Nous nous égarons. — Retour au camp. — Température.

30 juin 1834. Onzième jour de marche.

Nous nous sommes mis en marche trois heures avant le jour. La vallée, un moment resserrée par les montagnes, reprend sa première largeur; quinze sentiers sont tracés sur le sol, et les chameaux peuvent marcher sûr plusieurs rangs; l'Oadi est entiè-

rement déserte, aucune tribu ne l'habite, et cependant le terrain pourrait être facilement cultivé; la fraîcheur des mimosas, avec leurs boutons d'or, promet une ample récompense à ceux qui voudront se fixer en ce lieu.

De temps en temps les Bédouins errans viennent y dresser leurs tentes pour y faire paître leurs troupeaux; mais leur haine contre les Turcs et la crainte du pillage leur ont fait abandonner les pâturages : ils ne reviendront qu'après le passage de l'armée.

Le lieu où nous allons camper se trouve éloigné de huit heures de chameau de Medallalé. Ici la vallée s'arrondit en forme de cercle, et tout l'horizon est fermé par un réseau de montagnes. Un seul puits est bâti en cette station, on le nomme Bir-el-Bacha, Bir-el-Chérif ou Bir-el-Raja : ce puits est extrêmement ancien, et le nom qu'il porte aujourd'hui lui a été donné parce qu'il a été réparé, il y a plusieurs années, par Mohammed-Ali et Chérif-Raja, qui combattaient ensemble contre les Ouahabis. Jadis ce lieu possédait trente puits pareils à celui-ci; mais ils ont été ruinés et comblés par les sables. L'eau de Bir-el-Bacha est meilleure que celle de Medallalé; cependant elle ne dissout pas

le savon, et ne cuit pas bien les alimens ; la source est très-abondante, et son goût s'améliore à mesure qu'on en puise davantage.

Cette station se nomme Djaa; nos chameliers sont précisément des environs, j'en appelle un dans ma tente, et je lui adresse quelques questions :

— Ta tribu campe-t-elle loin de ce lieu? lui dis-je.

— Non, elle est en ce moment à quelques heures de distance vers le sud.

— Djaa est-il toujours désert comme maintenant?

— Non, il y a quelques jours le puits était environné de cabanes appartenant aux pasteurs de la tribu de Béni-Haret, qui s'étend très-loin vers le nord. Ils viennent en grand nombre chaque année pour occuper la vallée dont les pâturages sont leur propriété; mais comme l'an qui s'écoule n'a pas été favorisé par la pluie, l'oadi n'a reçu que la visite de quelques familles soumises à l'autorité directe du cheikhr de la tribu.

— Est-ce leur droit?

— Oui, lorsque la sécheresse règne, le cheikhr et ses parens ont seuls le droit de s'approcher du puits ou de la source qui se trouve au centre des

pâturages de la tribu, les autres Bédouins se disséminent ailleurs, et ne se réunissent que dans une époque plus favorable.

— Les Béni-Haret occupent-ils ce territoire depuis long-temps?

— Djaa était autrefois habité par les Béni-Hélal (fils légitimes), qui l'abandonnèrent pour accompagner Abou-Zet dans son expédition contre l'Égypte; mais depuis lors nous n'avons plus entendu parler du sort de cette migration. »

A cette époque, Djaa et les environs étaient parfaitement cultivés, le terrain est devenu inculte après le départ des Béni-Hélal, et les pasteurs de Béni-Haret en ont pris possession.

Aux environs du puits, je remarque deux énormes lauriers cerises d'une espèce particulière. Leur fruit, plus gros que celui d'Europe, est aplati vers la face supérieure; le goût de la feuille est d'une amertume très-intense, et celui des branches l'est encore davantage. La *clematis erecta* de Linnée se marie avec les mimosas. Le terrain est recouvert, en certains endroits, d'une petite couche de sable; il est friable et inodore, sa couleur porterait à croire qu'il contient des sulfates d'ocre; mais son goût insipide prouve le contraire.

Les fourmis de Djaa font des piqûres très-douloureuses; elles s'attaquent aussi aux arbres, et les couvrent d'excroissances vertes qui deviennent blanches plus tard, et prennent la consistance d'un champignon. J'ai vu aussi plusieurs scorpions de quatre à six pouces de long; leur piqûre est très-dangereuse, et un chameau blessé au pied un moment avant le coucher du soleil en est mort pendant la nuit.

Je demandai à un Bédouin quel remède ils employaient contre cet aptère, et voici sa réponse :

« Quand un Arabe est piqué par un scorpion, il se fait appliquer sur la partie blessée les entrailles fumantes d'un agneau. On isole par une compresse le membre malade, afin que le venin ne s'introduise pas dans le corps avec la circulation du sang, et on y fait de nombreuses scarifications. Ce traitement réussit lorsqu'on est piqué aux bras ou aux jambes; mais ailleurs il est impuissant, et le malade est condamné à mourir. »

A une demi-heure du puits où nous avons établi notre camp, on en trouve trois autres semblables au premier. Le cheikhr des Béni-Haret, qui est un chérif, a dressé ses tentes tout autour. Il est venu rendre visite au pacha, qui l'a forcé à livrer à l'armée

plusieurs centaines de moutons qui ont été payés exactement.

Chebi-Effendi, gardien de la clef de la maison de Dieu, a rejoint le camp aujourd'hui. Son intention est de faire campagne avec nous.

Le soleil touche à son déclin, il ne projette plus que de faibles rayons; les montagnes du sud-ouest sont décharnées, et leurs pics semblent former autant de tours élancées. Celles du sud-sud-est, au contraire, sont si unies et si bleues, qu'on les prendrait pour la mer.

Après la prière du Magreb, les Bédouins, qui n'avaient encore mangé que la gomme dérobée aux arbres du chemin, allument un grand feu avec des broussailles, ils jettent par-dessus des couches minces de pâte, et, après les avoir recouvertes avec les cendres, ils les retirent toutes fumantes et les dévorent avec avidité; c'est là leur pain : ils le préparent toujours au moment du repas.

1er juillet 1834. Douzième jour de marche.

Quelques Bédouines nouvellement mariées ayant trouvé mauvais que le pacha voulût les priver des plaisirs de leur lune de miel, ont suivi leurs époux, qui sont chameliers dans notre armée. Elles portent une robe couleur de bure, et une pièce de toile

bleue, ouverte depuis le nez jusqu'au front, leur sert de voile. L'usage du borgo [1] des villes musulmanes est inconnu ici; il y a déjà amélioration sensible. Plus loin, nous verrons la figure des femmes entièrement à découvert. Ces Bédouines, pour mettre le temps à profit, s'amusent chemin faisant à filer la laine de chameau.

Une montagne rude et escarpée se présente devant nous ; la trace des sentiers a complètement disparu : l'ascension est très-difficile pour les chameaux, surtout pour ceux qui portent les pièces d'artillerie. Le soleil commence à s'annoncer à l'horizon par quelques gerbes de feu, et les dévots musulmans font la prière, la face tournée vers la sainte Kaaba.

Les Bédouins encouragent les chameaux de la voix ; de loin la montagne, couverte de ces patiens animaux avec leurs fardeaux blancs, rouges ou verts, semble s'animer et se mettre en mouvement grâce à l'effet de cette immense fourmilière. Parvenu au sommet de la montagne, je vois devant moi un vaste bassin couronné de montagnes ; un brouillard épais en couvre toute la surface, et lui donne

[1] Voile.

l'aspect d'un magnifique lac. Les nombreuses colonnes de chameaux qui cheminent sur la plaine ressemblent à une immense flottille dont les pirogues auraient des têtes de ces animaux pour poulaine.

Avant de parvenir à l'extrémité de ce bassin, on marche sur un terrain uni, sillonné de temps en temps par des ravins et des torrens peu profonds. Quelques gazelles, épouvantées par ce bruit inaccoutumé, s'échappent à toutes jambes; plusieurs Turcs pressent les flancs de leurs chevaux arabes et se mettent à leur poursuite : les sabres au fourreau doré, les flots de leurs riches selles s'agitent dans leur course. On entend de toutes parts les explosions de cette arme redoutable qui surpasse en rapidité les quadrupèdes qui luttent, et plusieurs victimes sont immolées.

Je m'amuse à cueillir de temps en temps quelques morceaux de gomme distillée par les mimosas, et mes mains se blessent quelquefois aux épines qui semblent vouloir les défendre contre la gourmandise des passans. Je déplore sincèrement le sort des pauvres fantassins courbés sous le poids du sac, du fusil et d'une giberne garnie de cartouches. Nous n'en sommes qu'au cinquième jour de marche depuis

Taïffa, et quelques-uns d'entre eux n'ont déjà plus de chaussure. Les souliers que Mohammed-Ali donne à ses troupes sont en maroquin rouge et n'ont qu'une semelle sans consistance; les officiers seuls ont pu s'en procurer à la mode franque, et le pacha d'Égypte aurait dû voir dans ce fait une indication.

Les soldats qui doivent supporter des fatigues semblables à celles qu'eut à éprouver notre expédition d'Égypte sont, pour la plupart, des enfans que Mohammed-Ali a eu la barbarie d'enlever à leurs familles à un âge où ils auraient encore besoin des soins de leur mère. Il est temps de faire connaître à l'Europe les misères et les douleurs de cette civilisation égyptienne, dont elle ne connaît guère que le beau côté. Je m'acquitterai de cette tâche toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

L'armée assied son camp à côté de Bir-el-Ghrazalé [1]. Les domestiques dressent nos tentes et tournent l'entrée vers le nord-ouest, parce que le vent souffle de ce côté : c'est une précaution que les Arabes ne négligent jamais. La journée a été moins chaude que les précédentes.

[1] Puits de la Gazelle, ou Bir-el-Ghazail, Puits des Gazelles. Cet animal est très-commun dans ces parages.

THERMOMÈTRE.

Le matin........................	18°
A midi...........................	26°
Au soleil couchant................	24°

Le puits de la Gazelle est bâti au niveau de la plaine. Il est creusé d'une manière grossière, à quinze pieds de profondeur dans le roc. L'eau en est excellente; mais elle n'eût pas suffi à l'armée, si on n'avait pris la précaution de remplir les ghirbes à la station précédente. La plaine nourrit une grande quantité de lièvres et de gazelles; ce qui prouve que l'eau ne manque pas. Au reste, lorsqu'un Bédouin se trouve dans un pays qui lui est peu familier, il suit, lorsqu'il est pressé par la soif, les traces d'un de ces animaux, et il finit ordinairement par arriver à quelque source.

2 juillet 1834. Treizième jour de marche.

La vive rougeur des grands feux du camp luttait contre les pâles rayons de la lune. Les chameaux, à la marche uniforme et réglée comme un pendule, défilaient comme de grandes ombres; les hommes les suivaient ou les précédaient, selon leur devoir ou leur bon plaisir.

Le soleil se lève bientôt derrière les montagnes: lune et feux, tout est éclipsé. La vallée de Bir-el-

Ghrazalé se continue pendant deux heures. Arrivés à l'extrémité, on monte une colline pierreuse, et on descend sur une plaine sablonneuse couverte d'arbres épineux aux tendres feuilles. Les Bédouins ont coutume de porter avec eux une natte ronde qu'ils mettent sous les branches. Ils frappent ensuite les arbres avec un long bâton, et les feuilles qui tombent, recueillies avec soin, sont distribuées aux chameaux malades ou délicats.

Nous arrivons bientôt en face d'un grand torrent desséché qui occupe une partie d'une belle vallée couverte en tous sens d'arbres verts et touffus tels que je n'en ai encore jamais vu dans ce pays, et qui m'ont rappelé la belle végétation du Nil.

Les Bédouins d'Oadi-Derra, c'est ainsi que se nomme cette vallée, n'ont que de rares relations avec Taïffa et la Mekke. Toujours confinés dans leurs montagnes, ils ont une physionomie plus sauvage que les autres Arabes voisins des villes du Hedjaz. Ici, les toiles peintes de l'Inde ou de l'Égypte ont disparu entièrement. Les habits des hommes et des femmes ne présentent aucune variété, et ce sont eux-mêmes qui les tissent : ces étoffes sont toutes couleur de laine, c'est-à-dire d'un blanc sale et d'un noir plus ou moins foncé; plusieurs

Bédouins portent à peine quelques haillons autour de leurs reins ou sur leurs épaules; les enfans sont absolument nus.

Les ornemens des femmes consistent en un grand anneau suspendu au cartilage du nez, en un collier formé de petits coquillages de la mer Rouge, et en deux chaînettes de fer, adaptées à leur voile, qu'elles ont soin de tenir bien brillantes. En route, elles font aussi bien que les hommes les fonctions de chameliers, et parcourent à pied les plus grandes distances. Plusieurs Bédouins, attirés sur notre passage par la curiosité, gravissent furtivement les montagnes pour examiner l'armée. On a peine à les distinguer des rochers, qui sont de la même couleur, et on ne les aperçoit que lorsqu'on est sur eux. La tribu qui fréquente ces parages est celle de Hetheba; c'est la même que nous avons rencontrée déjà sur notre route; mais les Bédouins de Derra ne sont pas aussi riches que leurs frères de Sel et de Bessel. Cette nombreuse tribu est divisée en trois classes : là où l'eau est abondante, elle se livre à l'agriculture; lorsqu'elle est rare, ses Bédouins sont pasteurs; et ceux qui habitent les lieux les plus arides n'élèvent absolument que des chameaux.

Le torrent de Derra est un des plus considérables que nous ayons rencontrés. Cette station ne possède point de puits, et on est obligé de faire de petites excavations sur le lit du sel[1] pour se procurer l'eau. Ce travail n'est rien pour un petit nombre de voyageurs; mais quand il faut désaltérer plusieurs milliers d'hommes, il ne laisse pas que d'être très-fatigant pour ceux qui en sont chargés. C'est à peine si l'armée a pu se procurer l'eau indispensable à ses besoins. On sent la haute importance qu'un guide doit avoir dans ces contrées; il suffirait d'une faute de sa part ou de sa mauvaise volonté pour nous faire périr tous jusqu'au dernier.

Derra ne possède pas de population fixe; les pasteurs l'habitent par momens. Nous sommes à une journée de distance d'Oadi-Zaaran, gouvernée par chérif Mansour, allié sincère de Mohammed-Ali. Le lieu de sa résidence porte aussi le nom de Zaaran. Sa vallée possède de nombreux villages bien peuplés et entourés de cultivations et de jardins.

Voici le nom des tribus qui habitent cette oadi:

Béni-Omar[2],

[1] Nom arabe d'un torrent.

[2] Fils d'Omar.

Béni-Hassan[1],

Koréïch[2],

Béni-Bichir,

Hédouan,

Béni-Ghotem.

Tous les cheikhs de ces tribus reconnaissent l'autorité de chérif Mansour.

L'eau de Derra est douce, fade et nauséabonde. Le vent d'ouest a soufflé aujourd'hui, et, comme dans les autres pays du Hedjaz, il se lève vers les dix heures et augmente jusqu'au coucher du soleil, heure à laquelle il cesse complètement. Le thermomètre a marqué :

Le matin........................	19°
A midi..........................	26°
Au coucher du soleil...............	24°

Le ciel a été constamment très-pur. La santé de la troupe est bonne, et quoique le seizième régiment soit à moitié composé d'enfans, il n'a pas plus de vingt-cinq malades.

Un espion vient d'arriver au camp ; il est introduit aussitôt sous la tente d'Ahmed-Pacha. Jus-

[1] Fils d'Hassàn.

C'est la tribu qui nous a transportés de Djeddah à Taïffa. On sait qu'elle est démembrée et dispersée sur le territoire arabe.

qu'ici nous avons voyagé en pays ami, ou du moins neutre. Nous nous approchons tous les jours du territoire occupé par les ennemis. Après l'audience, on expédie un dromadaire vers la vallée de Biche[1] pour examiner l'état de l'Oadi et les dispositions des gens d'Assir. L'espion a annoncé que les Bédouins se préparaient à une sérieuse résistance. Le pacha paraît soucieux.

3 juillet 1834. Quatorzième jour de marche.

On a loué à la tribu de Hetheba quelques chameaux pour remplacer ceux qui ont succombé en chemin. Ces animaux, aussi indépendans que leurs maîtres, ne veulent pas s'assujétir à marcher les uns à la file des autres, et ils cheminent en désordre comme un troupeau de moutons.

Abou-Djemel, le fou, que nous avons déjà rencontré à Bahara, a voulu suivre notre expédition. Les Musulmans tirent un bon augure de la présence de ce prétendu saint. Toutes les montures de l'armée sont à sa disposition; et si ce matin il marche à pied, c'est bien parce que tel est son bon plaisir. Un marabout, qu'il a recueilli à la Mekke pendant le temps du pèlerinage, est devenu son compagnon.

[1] Bicha ou Biché est le nom d'une riche vallée dont les gens d'Assir se sont emparés.

La bannière verte, portée par Abou-Djemel, se déroule lentement sous la faible brise du matin, et son acolyte entonne d'une voix aigre un chant religieux que les musulmans écoutent avec recueillement.

La route, quoique bonne, est fatigante pour les soldats, à cause de sa longueur. J'ai en face de moi une montagne en forme de pyramide quadrangulaire, suivie de trois ou quatre collines semblables à ces amas de pierres jetées sur le tombeau des saints musulmans. Mais ceux-ci, avec leurs blocs énormes, semblent l'ouvrage de géans qui les auraient jetés lors de leur passage. Plus loin s'élève un véritable tumulus, et les gens de l'armée s'empressent d'y déposer leur offrande.

Nous entrons dans une vallée formée par de hautes montagnes plus massives et plus étendues que les premières. Arrivés au sommet de l'une d'elles, la vue des arbres que l'on découvre vous dédommage de vos fatigues. Je suis à cheval depuis dix heures, et je n'ai pas l'habitude de porter de l'eau avec moi. Une soif ardente dessèche ma bouche; mais je rencontre heureusement un officier français qui me fait boire dans une timbale d'argent cette précieuse boisson pour laquelle un marchand d'Asie donna

dans une pareille circonstance, toute sa fortune.

Ce point de vue dont j'ai parlé consiste en une délicieuse vallée couverte d'arbres pareils à ceux de Derra. Ils ressemblent aux pins, et on en distingue deux espèces que les Arabes nomment *étel* et *arin*. L'oreille est frappée d'un bruit causé par le souffle du vent qui se joue dans les masses de verdure, et que l'on serait tenté d'attribuer à la chute d'une cascade. Lorsque l'on est descendu au fond de l'oadi, on éprouve un sentiment délicieux à voir couler sur le sable un petit ruisseau d'une eau excellente et limpide. Je m'y suis désaltéré avec joie.

Chemin faisant, j'ai aperçu des rats à la fourrure grise et blanche sous le ventre, tachetée de petits points bruns sur le dos. Ils ont le corps plus allongé que ceux d'Europe. Leur queue, longue de dix pouces, se termine par un petit panache. Ils sont extrêmement légers à la course, et il serait impossible à un homme de les atteindre. Les Bédouins prétendent que cet animal habite dans des petits trous qu'il se construit sous terre.

THERMOMÈTRE.

Le matin..........................	19°
A midi..........................	32°
Au soleil couchant.................	25°

4 janvier 1834. Séjour.

Le torrent aux bords duquel nous campons porte plusieurs noms. Les Arabes l'appellent indifféremment Sel-Tarabé, Sel-Trobé, ou Sel-Magdé-Feehlé; il coule du couchant vers le levant. Pendant la saison des pluies, son lit, qui maintenant est couvert de nos tentes, devient un beau et large fleuve. Le côté nord de la vallée est peu élevé et entièrement sablonneux. Celui du sud est haut de quinze pieds. La partie du lit qui est à sec présente l'aspect d'une rivière sans eau; elle est parsemée de gros cailloux gris et bleus.

Le courant coule sur un fond de sable. Ses bords sont couverts de trèfle d'eau et de plantin, dominés par des touffes de joncs et de roseaux. La menthe sauvage s'élève en longues tiges ornées de fleurs d'azur. Quand on se trouve plus bas, l'eau est imprégnée du goût de cette plante.

Plusieurs personnes sont occupées à se désaltérer, et la manière dont elles s'y prennent peut faire distinguer le pays auquel elles appartiennent. Les Turcs et les Fellahs égyptiens boivent au beau milieu du courant. Les Arabes, au contraire, creusent des petits trous à côté du ruisseau, et remplissent leurs ghirbes avec des écuelles de bois.

— Pourquoi, demandai-je à un Bédouin, te désaltères-tu ainsi ?

— Parce que nous, dit-il, nous avons l'expérience du désert.

— Explique-toi ?

— Eh bien ! tu dois savoir que le courant renferme des vers, et lorsqu'on les boit ils restent dans le corps, et y font les plus grands ravages.

— Est-ce du pharaoun-tit que tu veux parler?

— Précisément.

C'est l'opinion de tous les Arabes sur l'origine du dragonneau ; cependant, lorsque leurs animaux boivent, ils négligent la précaution dont je parle ; apparemment, ils ont remarqué que ce ver ne les attaquait pas.

Le ruisseau renferme des petits poissons qui luttent pour remonter le courant. Notre cuisinier nous en sert un plat ; j'ai eu peine à en croire mes yeux lorsque je les ai vus sur la sanie : si l'on en croit les Bédouins, ces poissons deviennent très-grands à l'époque des pluies.

Il eût été difficile de choisir un lieu plus convenable pour y faire séjourner les troupes : l'ame et le corps de tous les voyageurs s'en ressentiront vivement. Les Turcs font porter leurs tapis au bord

du courant; ils y passent la nuit et la journée, écoutant avec avidité le murmure de l'eau qui les plonge dans une délicieuse rêverie. C'est un peuple arriéré, quelquefois même féroce, et cependant il allie à ce caractère le goût prononcé des scènes les plus simples prises dans la nature.

Hier le vent était à l'ouest, aujourd'hui il est passé au nord-ouest, qui est beaucoup moins chaud. De l'avis des Bédouins qui habitent les environs de Sel-Tarabé et des Arabes instruits qui font partie de l'expédition, la température de ces parages est plus élevée parce que le terrain est plus bas et environné de montagnes; cependant, grâce à la brise du nord-ouest, la chaleur a été très-supportable aujourd'hui.

THERMOMÈTRE.

Le matin........................	18°
A midi...........................	28°
Au soleil couchant................	25°

5 juillet 1834. Quinzième jour de marche.

Les tentes étaient suspendues aux flancs des chameaux qui remplissaient l'air de leurs criailleries sauvages; et cependant j'étais parfaitement endormi. Mon domestique vint m'éveiller, et lorsque

j'ouvre les yeux, j'aperçois la vallée, si verte la veille, remplie maintenant d'épais nuages de fumée, au milieu de laquelle s'agitaient d'immenses colonnes de flammes qui s'élevaient dans les airs.

Les soldats, pour éclairer leur marche à travers les torrens, avaient incendié les arbres de l'Oadi; jaloux des torches qui précédaient les grands de l'armée, ils s'en étaient allumé de magnifiques, qui éclipsaient celles de leurs chefs. Je m'éloignai avec horreur de cette scène affreuse; en me retournant, j'apercevais toujours le fatal incendie.

— Comment, dis-je à un lieutenant-colonel, laissez-vous vos soldats brûler cette belle oasis?

— J'aurais autant de regret que vous si elle était vraiment menacée; mais ces arbres sont peu inflammables, et l'incendie ne s'étendra pas bien loin.

Cette réponse me consola.

Je laisse à droite, sur un monticule, les restes de quelques vieilles maisons bédouines. Je m'engage dans une vallée où l'on trouve des hérissons pareils à ceux de nos pays, des cactus aux fleurs jaunes, quelques asclépias et un grand nombre de mimosas. Des pâtres à la tournure demi-sauvage errent au milieu de la terne végétation des mon-

tagnes, et les échos envoient jusqu'à moi leurs cris perçans. Des nids d'oiseaux de forme sphérique se balancent aux branches du mossouak comme ces berceaux où les mères de certaines peuplades d'Amérique déposent leurs enfans quand ils sont morts.

J'avais pris les devans, et je me trouvais avec quelques Bédouins natifs des environs de la Mekke. Nous arrivons ensemble auprès de petites excavations récemment creusées; elles sont pleines d'eau et semblent indiquer le lieu de la station.

— Amis, dis-je aux Bédouins, il me semble que nous ne devrions par aller plus loin?

— Je serais de votre avis, me répondit un cheikhr; mais j'aperçois des gens de Dossari devant nous; ils connaissent sans doute le lieu où l'armée doit camper.

Nous continuons notre marche. Au bout de deux heures, les personnes qui nous précédaient s'arrêtent et font mine de vouloir nous attendre.

— Voilà, dit un individu de la troupe, le lieu de la station.

— Vous vous trompez, répond un autre. Les Bédouins ne désellent pas leurs chevaux; ils ne pensent pas être au bout de leur course.

Nous arrivons auprès d'eux.

— Soyez les bien venus, nous dirent-ils. Connaissez-vous le pays ?

— Non. Et vous ?

— Pas davantage.

— Nous sommes égarés.

Et dans quel pays, grand Dieu ! Nous sommes sur l'immense lit d'un torrent desséché comme le cratère d'un volcan ; impossible de trouver une goutte d'eau. Les environs présentent l'aspect de la désolation la plus profonde ; pas un arbre qui puisse nous abriter sous son feuillage ; nous sommes grillés par le soleil.

— Attendons un moment, dit l'un de nous, peut-être serons-nous rejoints par l'armée.

Une heure se passe, et nous ne voyons rien venir : la chaleur, la soif et l'inquiétude rendent notre position intolérable.

— Enfin, dis-je, nous ne devons pas rester ici a attendre éternellement, retournons sur nos pas ; il nous sera facile de suivre les traces de nos chevaux. Si l'armée a campé au bord de l'eau que nous avons vue sur notre route, nous l'y joindrons, sinon nous rebrousserons chemin encore, et comme la colonne de l'armé est très-étendue, grâce aux nombreux chameaux qu'elle possède, nous trouverons

toujours quelques retardataires qui nous mèneront sur la bonne voie.

Mon avis fut suivi, et au bout de deux heures nous apercevons les tentes du camp dressées au lieu où j'avais eu l'intention de m'arrêter d'abord.

THERMOMÈTRE.

Le matin........................	19°
A midi	31°
Au soleil couchant.................	25°

Le vent d'ouest a soufflé pendant tout le jour.

XIV

Sel-Ferzé.— Ambassadeurs de Bicha.— Ouarakhr.—Vent.— Température.—Eau.— Cara.—Température.— Cavalerie irrégulière.— Arrivée à Akig.—Tableau des étapes.— Chérif-Mansour.—État sanitaire de l'armée.—Le grand chérif Mohammet-ibn-Aoun.—Entraves et retards.— Courrier expédié à Abou-Arich.—Cheikrs de Bicha.—Cavaliers turcs et mograbins.— Bombes.— Fusées à la Congrève.— Sir Atkins.—Un enfant.—Site d'Akig.—Camps.—Ruisseau.—Nègres.

6 Juillet 1834. Seizième jour de marche.

Le torrent où nous avons campé se nomme Sel-Ferzé [1] : il est très-considérable, et l'on peut juger de son importance par les grands arbres qui, à l'é-

[1] Sel-Ferzé se jette dans Sel-Tarabé. Il coule dans la direction du levant. Au nord de Ferzé, il existe un village nommé Abida.

poque des pluies, ont été entraînés par les courans. Ici le Sel est parfaitement encaissé et occupe tout le fond de la vallée; mais, à mesure que l'on avance vers le sud, les montagnes s'écartent et le lit du torrent prend une grande extension.

Au lever du soleil, quinze dromadaires sont signalés par les sentinelles : ce sont des ambassadeurs envoyés par les habitans de Bicha. Leur attitude est celle d'hommes timides et embarrassés. Ils sont introduits devant le pacha, qui les reçoit sous sa tente. Le plus âgé d'entre eux prend la parole.

— Ahmed, reçois nos salutations et celles de notre tribu.

— Je vous remercie; mais quel est le but de votre visite?

— Nous sommes venus vers toi pour savoir si nous devons te considérer comme notre ami ou notre ennemi.

— Cela dépend entièrement de vous.

— Tu sais que Bicha fut soumise par Ali, prince d'Assir? nous avions juré auparavant obéissance à Mohammed-Ali [1]; mais nous n'avons pu résister à

[1] Bicha et l'Assir ont été, pendant quelque temps, tributaires de Mohammed-Ali.

la force, et nous ne sommes pas coupables d'avoir violé nos sermens.

— Je conçois votre position; le passé est pardonné, et j'oublierai tout, si vous voulez vous soumettre à mon autorité.

— Les gens d'Assir ne sont qu'à deux journées de distance de Bicha : ils campent dans la formidable position d'Oadi-Chaaran, et nous nous exposerions à leur ressentiment si nous nous rangions maintenant sous ton autorité.

— Dans quelques jours mon armée occupera votre pays, et vous n'aurez rien à craindre de vos nouveaux maîtres.

— Nous attendrons ton arrivée.

— Mais rappelle-toi que vous serez alors à mon entière discrétion.

L'armée se met en marche, nous suivons le torrent pendant deux heures, et nous nous engageons dans les montagnes. Ce chemin est un des plus difficiles que nous ayons parcourus; enfin on arrive dans un lieu nommé Ouarakhr, et l'on s'y arrête à cause des fatigues des transports. Les chameaux des plaines ont eu beaucoup à souffrir; mais ceux qui sont nés dans les pays montagneux franchissent les passages les plus dangereux avec la légè-

reté des gazelles. Cette station et ses environs sont entièrement déserts : les Bédouins, ayant senti notre approche, les ont abandonnés.

Les Arabes dont les chameaux ont souffert coupent des petites branches tendres, les font rôtir sur la braise, et les leur donnent à manger.

Le vent d'ouest-nord-ouest a soufflé aujourd'hui. Le thermomètre a marqué

Le matin...........................	17°
A midi.............................	28°
Au soleil couchant.................	25°

On s'est procuré l'eau comme à Sel-Derra et à Sel-Ferzé.

7 juillet 1834. Dix-septième jour de marche.

L'armée a pris la direction du sud-sud-est, et a cheminé pendant quelques instans au fond d'une vallée, où j'ai remarqué un grand nombre de tourterelles et de perdrix. De là, nous escaladons plusieurs montagnes aux passages presque impraticables, d'où les chameaux ne sortent qu'à grand' peine ; nous entrons dans une gorge obscure, profonde, formée par d'énormes roches accumulées ; la pente en est très-rapide, jonchée de grosses pierres, et lorsqu'on en est dehors il est difficile de con-

cevoir comment on a pu franchir ce défilé. Nous prenons alors une belle plaine couverte d'arbres poudreux et rabougris, et vers son extrémité on aperçoit la tente verte d'Émin-Bey, aide-de-camp du pacha, qui vous indique le lieu choisi pour le campement. Elle est dressée sur les bords d'un torrent qui renferme encore plusieurs petits bassins pleins d'une eau limpide et douce, agitée par une infinité de petits poissons.

Les bords de ce torrent sont couverts d'une verte pelouse, et à gauche, en arrivant de Taïffa, on aperçoit sur le sommet d'un monticule un groupe de petites maisons en pierre qui tombent en ruines. Cette station se nomme Cara; elle est absolument déserte. Vers le soir, des salves de mousqueterie annoncent l'arrivée d'un détachement de la cavalerie turque et mograbine irrégulière, qui campe depuis long-temps près du village de Akig où nous devons arriver demain.

THERMOMÈTRE.

Le matin........................	18°
A midi..........................	30°
Au soleil couchant...............	26°

8 juillet 1834. Dix-huitième jour de marche.

Les belles tentes vertes du pacha ont disparu, les

longues lances des chérifs avaient été arrachées, et les cavaliers turcs caracolaient avec leurs chevaux frais et pleins d'ardeur au-devant du gros de l'armée. Au moment où nous arrivons sur le sommet d'une montagne, une nouvelle troupe de cavalerie vient au-devant du pacha. Tous les soldats se forment en deux groupes, ils simulent des combats acharnés, se lancent le djerid avec fureur, et on ne se sépare qu'avec de nombreuses contusions de part et d'autre.

Cependant les fantassins, tout en cheminant avec lenteur, ont pris les devans. Une plaine verdoyante et un village entouré de plantations de dattiers se présentent à leurs yeux : leur ardeur se ranime à cette vue, et une heure après ils se reposaient sous les tentes des fatigues de leur longue route. Cette station se nomme Akig : elle était attendue avec impatience. L'armée doit y séjourner plusieurs jours.

THERMOMÈTRE.

Le matin........................	18°
A midi..........................	33°
Au coucher du soleil..............	24°

9 juillet. Séjour à Akig.

ROUTE DE TAIFFA A AKIG.

TABLEAU des heures employées par les troupes [1].

Première marche	5
Deuxième	7
Troisième	5
Quatrième	7
Cinquième	4 1/2
Sixième	5 1/2
Septième	9 3/4
Huitième	9 1/2
Neuvième	6
Dixième	7 1/2
Onzième	5
TOTAL	71 3/4

Nous devons camper ici pendant quelques jours, pour attendre le septième régiment, que nous avons laissé à Taïffa avec le grand chérif Mohammed-Ibn-Aoun. Le lieu de réunion avait d'abord été fixé à Bicha; mais comme l'ennemi est peu éloigné de cette vallée, on a résolu de s'arrêter à Akig, afin de ne pas se trouver en sa présence avec un seul régiment. D'ailleurs plusieurs chameliers du bas Hedjaz ne se sont pas engagés à dépasser cette li-

[1] Ce tableau ne peut servir en rien pour l'évaluation des distances; il donne seulement la mesure du temps qu'il faudrait à une expédition pour parcourir cet espace.

mite, et quelques jours de halte étaient nécessaires pour conclure un nouveau traité avec les Bédouins des environs.

Chérif-Mansour, cheikhr d'Oadi-Zaaran, a fait préparer des vivres pour l'armée, et doit venir nous joindre avec un renfort de deux mille hommes.

Le seizième régiment a supporté les fatigues de la route avec courage, et n'a jamais fourni plus de vingt-cinq malades à l'hôpital. Les officiers turcs ont en général peu d'égards pour leurs soldats, et ils n'envoient aux médecins que des hommes à demi-morts. Il est juste de dire cependant que si on admettait dans les hôpitaux de Mohammed-Ali pour de légers prétextes, la paresse et la mauvaise volonté des fellahs ne tarderaient pas à les encombrer.

A Djaa, j'étais sous la tente du médecin en chef, lorsqu'un soldat malade se présenta devant la porte :

— Grâce! mon maître, s'écria-t-il en s'adressant à M. Chedufau.

— Qu'est-ce donc, mon ami? explique-toi, lui dit mon compatriote.

— Je sens une douleur violente à la jambe, et je ne puis plus marcher.

— Ne t'es-tu pas adressé à ton capitaine pour lui demander un billet d'hôpital?

— Je l'ai fait; mais on n'a pas eu égard à ma réclamation.

— Voyons le membre malade.

Le médecin examina la jambe: elle était extrêmement gonflée.

— Vous voyez, me dit-il, ce point noirâtre?

— Oui.

— Eh bien! au-dessous il y a un dragonneau.

Au même instant il donne un coup de scalpel sur la tumeur, et en retire un ver long de deux pieds.

— Voyez, me dit le médecin, la négligence des Turcs; encore une étape de plus, et il aurait fallu faire l'amputation de la jambe à ce pauvre diable; il en serait peut-être mort.

Pendant cette longue marche, les soldats n'ont reçu qu'une seule fois des rations de viande. Leur nourriture ordinaire a consisté en mauvais biscuit d'Égypte et en un plat de lentilles mêlées avec du riz. En qualité de Musulmans, ils ne boivent que de l'eau. Les chameliers, en partant de Taïffa, n'ont reçu que vingt hectolitres de fèves pour six cent cinquante chameaux, te parmi ce nombre on comp-

tait ceux du Caire, qui transportent les canons à travers les montagnes, et sans lesquels il faudrait abandonner les affûts et les caissons. Eh bien! croirait-on que malgré cette utilité incontestable on a commis l'énorme bêtise de leur enlever le tiers de la ration.

Le grand chérif voit avec peine l'établissement de Mohammed-Ali dans le Hedjaz, et il agit de manière à faire manquer le succès de l'expédition. Un jour le pacha étant allé lui rendre visite à Taïffa, entra familièrement dans son divan sans se faire annoncer; le chérif tenait à la main une lettre qui paraissait absorber son attention, et il la cacha brusquement sous un coussin dès qu'il aperçut le général: celui-ci, qui avait reconnu sur la missive l'écriture bédouine, fit semblant de ne se douter de rien; mais, tout en badinant avec l'Arabe, il parvint à se saisir de la lettre, et en prit connaissance dès qu'il fut seul.

C'était un pli sans khratem[1]; mais il était adressé aux Bédouins de l'Assir, et on leur disait: « Mes amis, ne vous laissez pas décourager par les préparatifs menaçans que l'on fait contre votre

[1] Cachet que les Arabes et les Turcs portent sur leurs bagues.

pays, plus l'expédition sera nombreuse, et moins elle sera redoutable[1]. Je ne puis pas agir ouvertement pour vous ; mais comptez sur ma coopération active, quoique peu apparente. »

Une pareille lettre eût dû suffire pour amener une enquête contre celui qui l'avait écrite ; mais Ahmed-Pacha est un homme religieux, timide, et il ne croit pas au mal qu'on peut lui faire. Il n'a pas pris de détermination rigoureuse contre le descendant du prophète ; mais il se méfie et se tient sur ses gardes.

Il y a six mois que l'expédition mandée par Mohammed-Ali débarqua dans le Hedjaz ; pendant ces six mois les troupes ont vécu aux dépens des magasins de l'armée, et l'on a consommé la plus grande partie des vivres destinés pour la campagne. Les chameaux nécessaires au transport du matériel se sont fait attendre pendant plusieurs mois : alors est venue l'époque du pèlerinage, et le grand chérif, abusant de la dévotion d'Ahmed-Pacha, l'a fait consentir à retarder le départ des troupes jusqu'à ce que les cérémonies augustes de l'arafat eussent fait un saint de chaque soldat. On sait qu'un Mu-

[1] Par allusion à l'eau et aux vivres.

sulman exalté ne manque pas de bonnes raisons, avec une pareille tactique.

Enfin, après tous ces retards, l'armée est arrivée jusqu'à Taïffa, et au lieu de partir sur-le-champ, elle a séjourné près d'un mois sous les murs de cette ville, en continuant toujours à consommer ses vivres. Cependant, fatigué de toutes ces fourberies, le pacha s'est transporté chez le grand chérif, et lui a demandé s'il voulait en finir :

— Dès que nous aurons les chameaux nécessaires, nous partirons, lui dit l'Arabe.

— Voilà six mois que tu les cherches, finiras-tu par les trouver ?

— Si tu veux, nous pouvons nous mettre en marche avec ceux que nous avons.

— Mais ce nombre est bien loin de suffire à nos besoins.

— Peu importe; nous transporterons les troupes à Akig ou à Bicha, bataillon par bataillon, et les chameliers reviendront chaque fois à Taïffa pour prendre ceux qui seront restés.

— Tu sens que ce plan ne peut pas être accepté; il nous faudrait plus de six mois pour nous rendre à Bicha, et comme on ne peut pas trouver des vivres dans ces pays, mes soldats n'auraient

donc pour nourriture que les pierres des montagnes et le sable du désert.

— Si tu le préfères, prends les chameaux que nous possédons, transporte-toi jusqu'à Bicha avec la moitié de l'armée, et moi-même j'irai te rejoindre au plus tôt avec le septième régiment.

— J'y consens; mais si tu ne te rends pas au jour indiqué, je pars seul avec le seizième régiment, et je te rends responsable de tous les événemens malheureux qui pourraient survenir.

10 juillet 1834. Séjour à Akig.

Aujourd'hui le pacha a expédié un dromadaire à Abou-Arich; il ordonne à Chérif-Ali de prendre avec lui ses Bédouins, le troisième régiment de ligne, une partie de la garnison de Gonfouda, et de se porter contre l'Assir par le Tehama[1], au moment où lui-même, avec ses troupes, l'attaquera par le côté opposé. Cette diversion pourrait être favorable à l'armée.

Dix des cheikhrs inférieurs de Bicha viennent d'arriver au camp pour faire leur soumission; ils attendent l'heure du divan pour se présenter au pacha. La tactique des Arabes de Bicha est facile

[1] Partie basse et sablonneuse qui longe les côtes de la mer Rouge.

à concevoir : les grands cheikhrs jurent serment de fidélité à l'Assir, et d'un autre côté, ils mandent des envoyés vers le général pour faire acte d'obéissance, en sorte qu'ils s'imaginent n'avoir rien à craindre, quelles que soient les chances de la guerre. Si on les en croit, les ennemis construisent des forts sur les hauteurs, afin de défendre les passages difficiles et les lieux pourvus d'eau. Le pacha a accepté la soumission des envoyés, et leur a donné un sauf-conduit pour les garantir de tout danger.

Le camp de cavalerie irrégulière que nous avons trouvé à Akig se compose de quatre cents Turcs et de six cents Mograbins des environs du Caire ou des côtes barbaresques.

11 juillet 1834. Séjour à Akig.

Les Bédouins, qui s'étaient engagés à transporter le matériel de l'armée à Akig, avaient promis leur concours jusqu'à Bicha, sur la demande du pacha. Ce matin, ils se sont écartés du camp sous prétexte de conduire leurs chameaux au pâturage; mais, dès qu'ils ont été hors de vue, ils se sont esquivés précipitamment, et ont pris le chemin de leurs tribus. Plusieurs d'entre eux n'ont pas fait assez diligence : on les a arrêtés et consignés au corps-de-garde. Huit cents environ se

sont enfuis, et il n'a pas été possible de les retrouver. Voilà un échantillon de la bonne foi des Bédouins : on pourrait, sans leur faire tort, la comparer à celle des Carthaginois.

Les ambassadeurs de Bicha sont encore dans le camp; ils peuvent l'examiner à leur aise. Le pacha veut frapper leur imagination, et ce soir on doit lancer devant eux plusieurs bombes et des fusées à la Congrève.

Je reviens de la batterie; les projectiles ont été dirigés contre une montagne éloignée, et le but a été dépassé. Rien ne pourrait dépeindre la stupéfaction et l'étonnement des Arabes. Ils étaient muets de surprise et d'effroi, et quand ils ouvraient la bouche, c'était uniquement pour prononcer la formule que les Musulmans répètent dans le danger. « Eus b' illah men e' cheitan el raghim. » Dieu nous préserve du démon....

Un officier anglais nommé Atkins est chargé du tir des fusées à la Congrève. Un de ces projectiles, qui s'était détérioré en voyage, a éclaté et l'a blessé à la cuisse. Il a eu le courage de supporter la douleur sans se plaindre, et les députés de Bicha ne s'en sont pas aperçus.

Au retour des envoyés, Ahmed-Pacha donne

ordre au seizième régiment de se mettre sous les armes en grande tenue. Les deux expéditions, précédemment dirigées contre l'Assir, étaient composées de six bataillons, et les Arabes ne les redoutaient pas beaucoup. Espérant en faire accroire aux cheikhrs de Bicha, le général a divisé le seizième en cinq bataillons et les a fait défiler sur deux rangs; ils occupaient un espace très-considérable.

Le septième régiment, qui doit arriver ici sous peu de jours, n'est pas au complet; mais on enverra à sa rencontre un bataillon de celui qui campe à Akig, et il se présentera devant le camp dans le même ordre que je viens de décrire, en sorte que notre corps d'armée sera censé avoir dix bataillons. Les Bédouins sont plus rusés que les renards; seront-ils la dupe des Turcs?

Parmi les envoyés de Bicha on compte plusieurs fils de cheikhrs. Quelques-uns d'entre eux sont extrêmement jeunes, et il y en a un surtout qui n'a guère plus de douze ans. Ils se rendent tous chez le général avec une petite lance à la main. Là ils s'accroupissent sur leurs jarrets comme s'ils voulaient s'asseoir, et quand ils s'adressent au pacha, ils lui donnent tout simplement le nom d'Ahmed,

comme s'ils parlaient à un de leurs compagnons. Le général connaît les mœurs des Bédouins, et de plus, il les aime. Il est le premier à rire de cette familiarité; mais les gens de sa suite en paraissent fort mécontens.

Quelques-uns de ces envoyés marchent nu-pieds, d'autres portent leurs souliers à la main, de peur de les user. Je vois arriver en ce moment un de leurs compatriotes; il a tout au plus dix ans. Il se présente devant le pacha comme mandé par son père; il parle avec un sang-froid étonnant et un aplomb imperturbable.— Je suis, dit-il, le fils d'un des grands cheikhrs de Bicha. Dans les circonstances difficiles où nous sommes, mon père ne peut pas abandonner sa tribu, et il m'a mandé auprès de toi pour t'offrir son amitié.

— Je m'étonne qu'à cause de ces mêmes circonstances difficiles, on se soit privé de ton appui.

— Mon bras ne saurait être encore d'un grand poids dans une bataille; mais, dans une négociation, mon esprit peut être d'un grand secours.

— Eh bien! qu'as-tu à m'annoncer?

Au même instant, le petit cheikhr tire de sa ceinture une lettre décachetée, et, sans se déranger, il la jette avec dédain sur le divan, comme le

pratiquent les pachas eux-mêmes avec leurs secrétaires de l'ordre le plus inférieur. Le général prend connaissance de la missive.

— Ton père m'annonce qu'il reconnaît mon autorité; mais il ne pose aucune condition.

— Quelles sont les tiennes? dit l'enfant.

— Je veux que ta tribu fournisse à mon armée la viande et la farine nécessaires à son entretien, lorsqu'elle passera par Bicha. Elle nous donnera des dattes pour les chevaux et les chameaux, et, à ce prix, nous serons bons amis.

— Je t'accorde ta demande; ma position ne me permet pas d'agir autrement.

Depuis le lever du soleil le ciel a été voilé par des nuages. Vers l'asser, nous avons eu à supporter un véritable ouragan mêlé de quelques gouttes de pluie. Le thermomètre, qui était à 27°, est subitement descendu à 24. Selon l'habitude, les rafales ont abattu toutes les tentes du camp.

12 juillet 1834. Séjour à Akig.

Le site d'Akig se compose d'une plaine cultivée, dominée par quelques bosquets de palmiers et entourée de montagnes stériles qui tournent du nord au nord-ouest. Une seconde chaîne de montagnes se dirige du nord-nord-est au sud-sud-

ouest, et sur un de ses monticules se trouve bâti le misérable village d'Akig.

Le camp du Nezam est adossé à ces collines, et les sommets sont occupés par des postes avancés. Celui de la cavalerie turque est situé au milieu d'un cercle formé par le pied des montagnes de la grande chaîne, et les Mograbins ont dressé leurs tentes au bas du village, auprès d'un groupe de palmiers. Les Bédouins qui arrivent pour faire partie de l'expédition se campent où bon leur semble.

Un ruisseau, qui vient de l'ouest, passe entre le camp des Turcs et celui des Mograbins, poursuit son cours devant celui du seizième régiment, et continue vers l'est au milieu des montagnes. Son eau est limpide, excellente; mais on prétend qu'elle donne les fièvres, parce qu'elle traverse plus haut des lieux malsains et marécageux. Ce ruisseau coule sur un fond d'argile; il produit plusieurs plantes aquatiques, et surtout des touffes de joncs. En le remontant, on découvre une contrée fertile, couverte de villages et de palmiers.

Le triste village d'Akig se compose d'environ trente maisons bâties moitié en pierre, moitié en briques. Elles ont la forme d'un cube de six pieds

de côté, et quelques-unes n'ont pas de toit, quoiqu'elles soient habitées. Les gens du pays se sont enfuis à notre approche : il n'est resté pour nous recevoir que des malades et des esclaves nègres des deux sexes qui veillent aux propriétés de leurs maîtres. Ils paraissent en proie à une misère profonde, et n'ont que des haillons dégoûtans pour vêtemens. Les petits enfans sont tout nus : les plus grands portent des pagnes en cuir pareils à ceux du Soudan.

Je demande à un nègre si tous les gens de sa race qui peuplent Akig sont esclaves ?

— Non, me dit-il; vous voyez devant vous quelques Tacrouris libres. Après le pèlerinage de la Mekke, notre destinée nous a poussés jusqu'ici.

— On m'a dit que vous vendiez vos propres enfans : est-ce une vérité ou une calomnie ?

— C'est une vérité.

— Voulez-vous me vendre ce garçon ?

— Non, celui-là m'aide maintenant à travailler, je ne puis pas m'en défaire; mais si vous voulez celui-ci, qui est plus jeune, je vous le donne pour un talari.

Au même instant, je me vois entouré d'une troupe de négrillons qui me crient aux oreilles :

Veux-tu celui-là, donne cinq talaris; veux-tu celui-ci, donne trois talaris. Quelques-uns ne se trouvant pas estimés assez haut, se querellent et finissent par se battre. Leurs mères sont là, et cette scène ne paraît pas faire sur elles la moindre impression!

XV

Nattes. — Étoffes de laine. — Forts. — Nouveaux envoyés de Bicha. — Nouvelles de l'ennemi. — Chevaux. — Jumens. — Signes des chevaux de bonne race. — Amulette. — Méprise des chérifs. — Mohammed-bey. — Arrivée du grand chérif. — Bédouins auxiliaires. — Menaces du pacha. — Arrivée du second corps d'armée. — Hebac. — 200 Bédouins des environs de Taïffa. — Nourriture des chevaux. — Absynthe. — Amadou. — Plantes. — Température d'Akig. — Ordre de départ. — Bicha. — Dossari-abou-Nogta. — Le grand chérif Mohammed-Ibn-Aoun.

13 juillet 1834. Séjour à Akig.

L'intérieur des maisons d'Akig a pour tout ameublement une natte qui sert de divan et de lit à toute la famille. Les femmes fabriquent des couvertures nuancées avec les couleurs naturelles de la laine. L'art de la teinturerie leur est tout-à-fait inconnu.

Tout près du village, on voit une construction

carrée; elle a l'apparence d'un fort ruiné par le temps. Vers le nord-ouest, une tour massive située sur la cime d'une des montagnes les plus élevées, se détache vigoureusement sur un fond d'azur. Ces ouvrages ne pourraient avoir de l'importance que dans une guerre de Bédouins : quelques boulets suffiraient pour les démolir.

Aujourd'hui de nouveaux ambassadeurs sont arrivés de Bicha. Leurs tribus sont les plus voisines des provinces d'Assir, et leur apparition annonce la retraite des troupes ennemies.

— Que se passe-t-il chez vous? leur a demandé le pacha.

— Quelques jours avant notre départ, ont-ils répondu, Aït[1] a envoyé des commissaires dans notre pays pour ordonner à nos Bédouins de prendre les armes et d'aller rejoindre son camp.

— Avez-vous obéi?

— Non; et voici quelle a été notre réponse : Vous nous ordonnez d'abandonner nos foyers et de laisser nos femmes et nos enfans à la merci des rouges[2] qui s'approchent; votre demande n'est pas

[1] On sait qu'Aït est le nouveau cheikhr d'Assir.

[2] C'est le nom donné par les Arabes aux troupes organisées à l'européenne, à cause de leurs uniformes rouges.

raisonnable. Attendez ici l'ennemi de pied ferme, et nous ferons cause commune avec vous; ou bien retirez-vous; mais ne nous forcez pas à quitter nos villages au moment d'une invasion. Aït n'a rien eu à répondre à un semblable argument, et, sur notre invitation, il a consenti à nous laisser tranquilles.

— Les gens d'Assir qui tenaient garnison chez vous y sont-ils encore?

— Non. Le gouverneur qui avait été nommé par Ali, voyant la défection de tous les cheikhrs, a pris le chemin de son pays, et a emmené avec lui ses troupes et ses employés. En partant, il nous a maudits, et Dieu nous préserve de tomber encore entre ses mains!

Tous les cheikhrs qui viennent visiter le pacha lui font présent de chevaux : ces pauvres animaux sont si maigres, qu'un Européen ne voudrait les acheter à aucun prix; cependant, les Arabes et les Turcs, qui sont connaisseurs, prétendent qu'ils appartiennent aux meilleures races.

— Pourquoi, demandai-je à un Bédouin, osez-vous présenter au pacha des animaux d'une aussi triste mine?

— Attends, me dit-il, qu'ils aient mangé l'orge et le bercim pendant quelques mois, et tu verras alors ce qu'ils seront devenus.

— Mais d'où vient qu'ils sont aujourd'hui dans un si triste état?

— Les Arabes ont la coutume de négliger entièrement les chevaux; mais ils portent tous leurs soins sur les jumens, et ils ont pour elles un profond attachement.

— Cependant les produits tiennent du père et de la mère; il me semble qu'ils devraient soigner également l'un et l'autre.

— On fait venir toutes les années d'excellens chevaux du Nedj pour étalons, et, accouplés avec les jumens du pays, ils produisent d'excellens sujets.

L'Assir possède aujourd'hui les plus beaux chevaux de l'Arabie, car Ali, dans toutes ses expéditions, avait l'habitude de prendre ce qu'il trouvait de plus remarquable. A sa mort, il a laissé en héritage à ses fils trois cents jumens d'un prix inestimable.

— A quoi reconnaissez-vous un cheval de bonne race? dis-je à mon Arabe.

— Tous les chevaux nobles ont sur le derrière des hanches trois marques de feu de la grandeur d'une pièce de vingt paras.

— Mais il serait très-facile de donner ce signe à un animal *roturier*.

— Les Turcs ne se gênent pas pour le faire, mais les Bédouins jamais.

Lorsqu'un Arabe consent à vendre une jument qui est pleine, le poulain appartient toujours à l'ancien propriétaire, lors même que les deux parties intéressées auraient ignoré cette circonstance au moment où ils ont contracté.

Les poulains mâles prennent toujours le nom de leur père, et les femelles celui de leur mère. Lorsqu'une jument met bas, les Arabes écrivent sur une feuille de papier ou de parchemin le nom du père et de la mère, celui du poulain et de sa race, avec les qualités qui la distinguent. Ils enveloppent l'écrit dans une bourse de cuir ou dans une boîte d'argent, et le suspendent au cou de l'animal, en forme de *hedjab* ou d'amulette.

Au moment où je trace ces lignes, on annonce l'arrivée du second corps d'armée. Mohammed-ibn-Aoun est, dit-on entouré d'une suite nombreuse et brillante. Les chérifs de notre camp font seller leurs chevaux, et se rendent vers lui à toute bride : la plaine ne présente bientôt qu'un assemblage confus de turbans et de caftans aux couleurs vives et tranchantes, tandis qu'au loin une longue colonne de poussière, à travers laquelle on

croit apercevoir de temps en temps des uniformes rouges, semble annoncer la présence du nezam.

Au bout d'une demi-heure, les chérifs reviennent désappointés; au lieu de Mohammed-ibn-Aoun, ils ont reconnu Mohammet-Bey, chef d'un corps de cavalerie de deux cents hommes, qui ne savait comment expliquer l'honneur qu'il recevait de la part des descendans du prophète. Ce bey était précédé de trois bannières blanches bordées d'une bande verte avec un croissant à chaque coin, et c'est de là qu'est venue la méprise. Les canonniers, qui étaient à leur poste pour célébrer l'arrivée du prince des fidèles, viennent de rentrer sous leurs tentes.

Le grand chérif arrive au camp incognito; il est neuf heures du soir. Une suite peu nombreuse l'accompagne; il a pris les devans et a laissé le second corps d'armée, qui campe aujourd'hui à Cara, où il doit faire séjour.

14 juillet 1834. Séjour à Akig.

Au point du jour, vingt-un coups de canon nous ont annoncé officiellement la présence du grand chérif. Bientôt après, des décharges de mousqueterie et des chants sauvages indiquent l'arrivée des Bédouins auxiliaires de Chérif-Mansour. Cette pre-

mière division se compose seulement de six cent cinquante hommes. Parmi ce nombre, quatre cent cinquante sont armés de fusils, et deux cent ne portent qu'une lance de trois et quatre pieds de long.

Avertis par leurs cris, je suis monté sur une colline voisine de ma tente, et je les ai aperçus à quelques minutes de distance. Ils étaient formés en une seule colonne de dix hommes de front. Les chameaux qui portent les bagages étaient restés sur les derrières. Deux Bédouins, revêtus d'une pelisse rouge, portaient chacun une bannière blanche : des cheikhrs d'un rang secondaire étaient rangés tout autour; ceux d'une plus grande importance, montés sur de belles jumens, caracolaient au-devant de la ligne avec leurs longues lances ornées d'un bouquet de plumes d'autruche. Quelques Bédouins sortent des rangs en sautant; ils brandissent leurs fusils, et, après les avoir déchargés, ils reviennent à leur poste de la même manière qu'ils en étaient sortis.

La troupe s'avance toujours en chantant et dansant régulièrement et en mesure. Le pacha et le grand chérif, entourés de leur maison, attendent son arrivée. La colonne, toujours dans le même ordre, a fait trois ou quatre fois le tour de la tente

où ces deux chefs sont placés : elle s'est ensuite formée en rond, tirant force coups de fusils, et criant à haute voix et en mesure : « Salut à Ahmed-Pacha ! salut au grand chérif Mohammed-ibn-Aoun ! gloire aux rouges, prospérité aux Arabes. »

Les cheikhrs se présentent devant le général; celui-ci s'adressant au plus âgé :

— D'où vient, lui a-t-il dit, que je vois devant moi si peu de monde ?

— Nous sommes en tout six cent cinquante; c'est le nombre d'hommes qui nous a été demandé par Chérif-Mansour, notre cheikhr.

Lorsque les Bédouins veulent faire une levée de troupes, le conseil des grands détermine le contingent que doit fournir chaque chef de village ou de tribu. Celui qui fait partie de la levée, est armé, équipé et nourri aux dépens de ceux qui restent dans leurs foyers, et leur famille a droit à la protection de ces derniers. Si le Bédouin est tué en guerre, sa femme et ses enfans demeurent à la charge de la tribu. S'il est vainqueur et qu'il rapporte avec lui des dépouilles, il est obligé de les partager à son tour avec ses compatriotes.

— Je sais, dit le pacha au vieux cheikhr, que Chérif-Mansour est notre allié fidèle; il nous a

promis deux mille hommes, et il voudra tenir sa parole. Si donc les Bédouins manquent à l'appel, cela ne peut provenir que de la faute des chefs soumis à son autorité; mais qu'ils prennent bien garde, si, avant notre départ, ils n'ont pas rejoint, je jure de leur faire couper la tête : vous pouvez les en avertir.

Aujourd'hui deux bataillons du septième régiment sont arrivés avec une pièce d'artillerie, leurs bagages et ceux du grand chérif. Plusieurs Arabes de premier rang sont venus à leur suite. Le manque de chameaux a forcé le colonel Cherim-Bey de laisser à Taïffa le troisième bataillon. Les hommes de ce régiment sont beaucoup moins nombreux que ceux du seizième, et cependant ils ont fourni trente malades à l'hôpital[1].

15 juillet 1834. Séjour à Akig.

Ce matin je suis allé visiter les divers campemens bédouins. Plusieurs Arabes, rangés en cercle, étaient occupés à prendre leur repas. Dès qu'ils m'ont aperçu, ils m'ont adressé le *B' ism illah* hospitalier[2].

[1] Le seizième n'a jamais eu plus de vingt-cinq malades.

[2] Lorsqu'on se présente devant des Arabes, ils vous invitent en vous disant *B' ism illah* (au nom de Dieu).

— J'accepte, leur ai-je dit, votre invitation avec plaisir ; mais veuillez me dire le nom et la qualité du plat que vous mangez.

— C'est du hébac[1].

—Comment vous y prenez-vous pour le préparer ?

— Lorsque nous avons cueilli la plante, nous la pilons dans un mortier, et, après y avoir ajouté du poivre, nous en formons une pâte qui nous sert pour nos déjeuners.

Je goûte au plat pour ne pas mécontenter mes hôtes ; mais aussitôt je sens le palais de ma bouche s'embraser, et je leur demande la permission d'en rester là.

Deux cents Bédouins viennent d'arriver des environs de Taïffa ; ils se rendent devant la tente du pacha, et y répètent les mêmes simagrées que ceux de Chérif-Mansour. Vers le soir, une nouvelle bande de cent cinquante hommes défile devant nous. Elle est précédée d'une bannière blanche dont le milieu est orné d'une devise brodée en caractères rouges.

Un Bédouin dont la jument est souffrante lui donne une ration de zébib[2].

[1] Menthe.
[2] Raisins secs.

— Êtes-vous dans l'habitude, dis-je au propriétaire de donner des raisins à vos chevaux lorsqu'ils sont malades?

— Rarement; mais c'est la coutume après les marches longues et fatigantes.

— Est-il vrai que vous leur faites manger quelquefois de la viande?

— Oui, et les Bédouins riches, qui ont un cheval favori, font bouillir un mouton tout entier, et lui en donnent la viande et le bouillon. C'est pour eux le mets le plus exquis. Dans le Nedj, on voit des chevaux qui mangent la chair de chameau, et à Bicha on a la coutume de leur faire boire du lait.

16 juillet 1834. Séjour à Akig.

On trouve, aux environs d'Akig, une espèce d'absynthe[1] qui ressemble à celle d'Europe; elle est seulement d'un vert plus foncé. Les Arabes se servent de cette plante pour épicer les ragoûts. Ils en font aussi de l'amadou qui s'enflamme facilement moyennant quelques grains de poudre.

Voici le nom des plantes que j'ai remarquées sur le chemin de Taïffa à Akig.

[1] En arabe *zacoum*.

Entre Taïffa et Liéh :

Althées. Guimauves. Trèfle velouté.

Entre Liéh et Médallalé :

Artemisia de Linnée. Saules. Joncs.

Entre Djaa et Sel-Ferzé :

Lauriers cerises. *Clematis erecta* de Linnée.

On trouve presque partout :

Mimosas. Coloquintes. Etel et Arin

A Médallalé, le 7e régiment a remarqué le cadavre d'un loup que les Bédouins avaient pendus à un arbre.

TEMPÉRATURE D'AKIG PENDANT NOTRE SÉJOUR.

9 juillet 1834	19°...	29°...	24°
10	18....	30....	23
11	21....	28....	23 [1]
12	21....	33....	23 [2]
13	19....	31....	24 [3]
14	19....	29....	23
15	20....	29....	25
16	18....	30....	25

[1] Ciel nuageux, ouragan.
[2] Ciel nuageux, pluie.
[3] Ciel nuageux, pluie.

Le thermomètre a été observé comme précédemment au lever du soleil, à midi et au soleil couchant.

La température d'Akig est plus chaude que celle de Taïffa, parce que le pays est moins élevé. Les nuits y sont moins froides, et ne produisent presque pas d'humidité. Lorsque le ciel est couvert de nuages et que le temps est calme, le séjour de cette station devient très-désagréable, et on se sent suffoqué. Lorsque le ciel est pur, il fait moins chaud, parce qu'alors le vent, qui règne presque toujours, raffraîchit un peu l'atmosphère.

La nuit est arrivée, et l'on aperçoit, dans un cercle de plusieurs milles de circonférence, les divers campemens des Arabes, que l'on distingue parfaitement à la lueur des feux qu'ils viennent d'allumer.

Aujourd'hui l'ordre de départ a été donné pour demain matin. Les chameaux qui se sont enfuis ont été remplacés par Chérif-Mansour. Le septième régiment nous cédera aussi les siens, et il attendra à Akig ceux que les Bédouins des tribus voisines doivent amener.

Le premier corps d'armée attendra le second à Bicha. Cette oadi faisait partie jadis du domaine des grands chérifs de la Mekke. Mais, depuis quel-

ques années, Ali d'Assir l'avait soumise et lui avait donné un de ses principaux cheikhrs en qualité de gouverneur. Les Bédouins de cette vallée sont peu belliqueux, et les autres Arabes les considèrent comme appartenant à une race abâtardie.

Bicha est comprise dans les limites du Hedjaz. Les Arabes de l'intérieur l'appellent souvent de ce nom, et ils prétendent qu'il devrait lui appartenir exclusivement. Cette riche province peut mettre neuf mille hommes sous les armes, et son appui peut être d'un grand poids dans la guerre qui se prépare.

Depuis long-temps, Mohammed-Ali connaît toute l'aversion des Bédouins pour les Turcs, et dans le cas où il se rendrait maître de l'Assir, il a désigné pour gouverneur un Arabe élevé au Caire par ses soins, et sur la fidélité duquel il croit pouvoir compter. Cet Arabe est fils d'Abou-Nogta, cheikhr célèbre, qui a joué un grand rôle dans les guerres des Ouahabis. Son fils se nomme Dossari-Abou-Nogta. Mes lecteurs n'ont pas oublié sans doute la conversation que j'ai eue avec lui avant mon départ de Taïffa.

Voici quelques détails sur sa vie. Lorsque le pacha d'Égypte eut battu les Ouahabis à Bessel, il

passa par Bicha, et se rendit dans l'Assir, dont il s'empara. Afin de forcer les habitans à lui demeurer fidèles, il emmena en otage les fils des personnages les plus influens de cette contrée, et menaça les parens de donner la mort à leurs enfans si jamais il leur arrivait d'oublier qu'ils étaient soumis sans restriction à son autorité.

Quelque temps après le départ du vice-roi, les Bédouins, ne pouvant plus supporter au milieu d'eux la présence d'une garnison ennemie, se soulevèrent pour recouvrer leur indépendance, et les Turcs furent chassés du territoire de l'Assir. Les Arabes savaient quel serait le sort réservé à leurs enfans ; mais l'amour de la liberté l'emporta sur les sentimens de la paternité ; la famille fut sacrifiée aux intérêts de la patrie.

Cependant Mohammed-Ali, au lieu de faire mourir les otages, continua à les traiter avec bonté, et leur fit donner une éducation pareille à celle que reçoivent les fils des meilleures familles du Caire. Maintenant, lorsqu'il a résolu son expédition contre l'Assir, il a pensé que le fils de Nogta pourrait rallier autour de lui un parti important ; et Dossari a été présenté aux Arabes comme leur futur gouverneur. Avant son départ du Caire, il a reçu

de Mohammed-Ali vingt esclaves et plusieurs autres cadeaux considérables. En outre, le caissier de l'armée a l'ordre de lui compter dix bourses par mois pour ses dépenses particulières.

Lorsque j'étais campé à Bahara, dans le mois de zel-hajj 1249, Dossari se rendait à la Mekke pour assister aux fêtes du pèlerinage. A cette époque, cet Arabe me fit l'effet d'un homme silencieux, sombre, triste; mais il souffrait beaucoup d'une jambe, et cette apparence de taciturnité devait être complètement attribuée à sa maladie. Je le vis ensuite plusieurs fois à Taïffa, où il arriva le 20 juin 1834. Comme il aime beaucoup les Européens, il fit dresser ses tentes à côté des nôtres, et nous passions de longues heures ensemble. Ce Bédouin était étonné de la facilité avec laquelle j'avais appris à parler arabe, et il me demanda un jour si je n'avais jamais habité Malte, où il savait que l'on parlait une langue qui se rapprochait un peu de la sienne.

Dossari est un homme de trente-cinq ans, d'une assez belle taille, et d'un embonpoint peu ordinaire pour un Bédouin. Né au milieu des montagnes de l'Assir, et élevé au Caire par le soin des Turcs, il participe du caractère de ces deux peuples et de leur physionomie. Ses yeux perçans, son teint bronzé,

ses cheveux noirs, rappellent évidemment le type de ses compatriotes; tandis que son embonpoint, sa démarche et sa nonchalance habituelle lui donnent tout-à-fait l'aspect d'un Osmanli.

Il parle l'arabe avec ce tact et cette pureté de diction qu'on ne trouve que chez les cheikhrs instruits du Caire ou de la Mekke. Il connaît parfaitement la géographie de l'Arabie, le nom des provinces et de leurs Cabyles. C'est une bonne fortune pour un homme qui s'applique à prendre des renseignemens sur cette contrée; et, sous ce rapport, je lui ai de grandes obligations. Dossari aime à parler comme un Arabe, et d'ailleurs ayant été élevé au Caire, où il a eu de fréquens rapports avec les Européens, ses préjugés sont moins enracinés que ceux des autres musulmans.

Je lui demandais un jour s'il ne regrettait pas l'Égypte?

— Lorsque j'étais au Caire, me dit-il, et que le grand pacha me fit part du rôle qu'il me destinait, j'avoue que ce qui se passa alors en moi n'était pas de la joie. J'étais venu si jeune en Égypte; ce pays était devenu pour moi une seconde patrie, et je l'ai quitté le cœur plein de regrets.

—Aurais-tu préféré ta modeste position du Caire au gouvernement de l'Assir?

— Alors, oui; mais dès que j'ai eu remis le pied sur la terre qui m'a donné le jour, j'ai senti se réveiller en moi les sentimens du patriotisme. J'ai revu au pèlerinage de la Mekke quelques-uns de mes parens et plusieurs de mes amis d'enfance. Leur contact m'a fait pressentir tout le bonheur qui m'attendait sur le pays natal, et je ne serai vraiment heureux que le jour où je pourrai presser sur mon sein mon fils, que je ne connais pas encore, car ma femme était enceinte seulement de quelques mois au moment où Mohammed-Ali vint m'arracher à son amour. Si le succès favorise nos armes, je m'établirai pour toujours dans l'Assir, et je finirai, comme mes compatriotes, par considérer mon pays comme le plus beau du monde.

— Est-ce l'habitude des Bédouins?

— Un Arabe s'imagine toujours que son village n'a pas de pareil, et que sa montagne est la plus agréable du globe. Cependant ceux qui sont venus jusqu'à Taïffa lui accordent la supériorité. Cette ville, grâce au rapport de ces voyageurs, a acquis dans nos pays une réputation colossale, et les ha-

bitans s'imaginent que le Caire et Stamboul ne sont rien en comparaison.

J'ai donné à mes lecteurs le portrait d'Ahmed-Pacha, je viens de leur parler du gouverneur *in partibus* de l'Assir, il me reste à leur faire connaître un peu mieux l'un des chefs de l'expédition, chérif Mohammed-Ibn-Aoun.

Ce chérif, né à la Mekke en 1789, de parens remarquables par leur richesse et leur distinction, a passé les premières années de sa vie au milieu d'une tribu de Bédouins, où il a été élevé jusqu'à l'âge de douze ans. Il doit le poste éminent qu'il occupe aujourd'hui à la protection d'Ahmed-Pacha, qui l'avait vivement recommandé à Mohammed-Ali à cause des nombreuses marques d'attachement qu'il avait données aux Turcs.

Ibn-Aoun est un bel homme de cinq pieds sept pouces; ses membres fortement constitués et une démarche pleine de fierté annoncent la vigueur de sa constitution. Sa barbe noire est plus épaisse sur le menton que vers les parties supérieures; son œil est noir; son regard prend toutes les formes du sentiment, et parcourt en un instant toute la distance qui sépare l'orgueil de l'humilité, la fourberie de la plus naïve candeur. Les traits de son

visage ovale sont dessinés avec énergie. Sa mâchoire inférieure dépasse la supérieure, son nez est aquilin, son front ouvert, et un faisceau de muscles forme, depuis la partie moyenne jusqu'à la racine du nez, une pyramide dont la base est tournée vers le haut de la tête. Ses dents sont belles et blanches comme l'ivoire, sa bouche moyenne, et un sourire intelligent et malin se joue sur ses lèvres. Quand il parle, ses gestes devancent toujours sa parole et vous laissent deviner sa pensée.

Sa tête est couverte d'une belle koufia nuancée de rouge, de jaune et de vert, d'où s'échappent des tresses de diverses couleurs, terminées par un flot de soie. Par-dessus est roulé un immense turban blanc en cachemire des Indes. Le chérif porte ordinairement une longue tunique couleur de chair; un antheri rayé de rouge et de vert descend jusque sur ses pieds, et laisse entrevoir en dessous une belle chemise en mousseline de soie. Des caleçons de nankin brodés dans son harem, un magnifique châle à la ceinture, où brille une djambie d'or, et un sabre de Perse passé à la mode des Osmanlis [1],

[1] Les Orientaux ne font pas usage du ceinturon européen. Leur sabre est supporté par des cordons de soie passés en sautoir sur l'épaule droite et le flanc gauche.

complètent ce brillant costume. Ibn-Aoun porte toujours à la main une longue baguette crochue dont se servent les Arabes qui montent à dromadaire pour rattraper les rênes lorsqu'elles viennent à leur échapper. Cette baguette est la compagne ordinaire des Bédouins dissimulés, qui s'en servent pour avoir une contenance.

XVI

XVI

Départ d'Akig. — Arrivée à Tourak.— Température.— Un dromadaire arrive de Bicha.—Nouvelles de l'ennemi.—Cherim-Bey.— Ibn-Aoun. —Route.— Nouveaux cheikhrs de Bicha.— Bédouins d'Assir.— Un esclave nègre et son maître.—Oadi-Chaaran.—Dossari.—Sel-Rania. —Route sans eau.—Emin-Bey.—Murailles de Bagdad à la Mekke.— Tania ou Tsania.—Cheikhr-Seïd.— Détails sur Oadi-Tania.—Température.—Un propriétaire de dattiers.—Cimetières.—Tours.—Plantes. —Ahmed-Pacha.— Étape longue et pénible.—Accidens.

17 juillet 1834. Départ d'Akig; dix-neuvième jour de marche.

Dès le matin, les Bédouins et la cavalerie irrégulière prennent les devans. Nous aurions dû aussi partir au point du jour d'après l'ordre reçu la veille; mais la répartition de quatre mille cha-

meaux n'est pas chose très-facile, et l'armée n'a pu se mettre en marche qu'une demi-heure après midi. En partant d'Akig, nous avons suivi pendant vingt minutes le cours du ruisseau. A cette distance, le courant vient se heurter brusquement contre une montagne; et comme il n'a pu se frayer un passage à travers un pareil obstacle, il est obligé de se diriger subitement vers le sud.

En quittant ses bords, on gravit plusieurs collines stériles; et après avoir cheminé quelques instans sur le lit sablonneux d'un torrent desséché, on monte sur une montagne escarpée, d'où l'on aperçoit le cours du ruisseau qu'on vient d'abandonner. Le chemin est frayé à travers un pays coupé par des vallées profondes et des monts abruptes; et lorsque vous êtes arrivé sur le dernier, vous apercevez du côté du sud-sud-est un frais ruisseau bordé d'arbres verdoyans, dont les rives sont occupées par les tentes blanches de la cavalerie. J'aperçois non loin de moi les chevaux des Turcs occupés à déchirer quelques plantes de hachich qui croissent naturellement en ce lieu; je donne la liberté au mien, et je rédige mes notes en attendant l'arrivée de mes bagages.

THERMOMÈTRE.

Au lever du soleil....................	19°
A midi...........................	29°
Au coucher du soleil...............	26°

Le ciel a été voilé par des nuages pendant toute la journée; vers le soir, ils se résolvent en une bruine légère; le calme est plat, l'atmosphère lourde et suffocante.

18 juillet 1834. Vingtième jour de marche.

Cette station se nomme Tourak; nous y sommes arrivés vers le coucher du soleil; et comme les chameaux n'ont rien mangé hier, nous y séjournerons aujourd'hui jusqu'à midi. La vallée où nous campons est ombragée d'ételş et d'arins; elle produit du bon hachich, et le ruisseau limpide qui l'arrose nourrit un grand nombre de poissons plus gros que ceux que nous connaissions déjà.

L'Oadi se dirige de l'est-sud-est vers l'ouest-sud-ouest. Quelques instans avant midi, nous voyons arriver un Bédouin couvert de poussière et de sueur. Il est monté sur un élégant dromadaire, qui paraît exténué de fatigue. Le pacha lui adresse plusieurs questions.

— D'où viens-tu?

— De Bicha.

— Encore ! Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ?

— L'Arabe qui gouverne pour le compte de l'Assir vient d'adresser une proclamation aux habitans de la vallée, et les engage vivement à prendre les armes. Plusieurs Bédouins ont répondu à cet appel, et on vous attend de pied ferme.

— Les envoyés qui sont venus à Akig n'étaient donc que des espions ?

— Le plus grand nombre mérite ce nom ; mais cependant quelques-uns sont de bonne foi.

— Lesquels ?

— Ceux qui ne se sont pas rendus au camp du gouverneur de l'Assir.

— Connais-tu leur nom ?

— Cette lettre de mon maître pourra mieux répondre que moi.

En prononçant ces paroles, le courrier a remis un pli au pacha. Le général, après en avoir pris connaissance, fait donner une belle pelisse au Bédouin, et le khasnadar lui compte dix talaris. S'adressant ensuite à un de ses secrétaires, il lui ordonne d'écrire à Cherim-Bey, colonel du 7e régiment, pour l'engager à partir d'Akig le plus tôt possible.

Pendant la nuit qui vient de s'écouler, les sentinelles préposées à la garde du camp ont été plus nombreuses que de coutume ; des postes avancés avaient été placés sur les hauteurs voisines, et les patrouilles ont parcouru le campement dans toutes les directions. Malgré les protestations d'amitié des envoyés de Bicha, le grand chérif, qui n'ignorait pas ce qui se passait dans cette vallée, a fait tous ses efforts pour que l'armée se divisât en deux corps, marchant isolément, afin de diminuer les forces de l'expédition.

Je ne sais trop comment Cherim-Bey pourra exécuter les ordres du pacha. Ibn-Aoun a fait en sorte que le 7e régiment se trouvât sans chameaux, et il y a réussi. De plus, ce chérif avait annoncé la coopération d'un grand nombre de Bédouins ; mais il n'a pas donné le sixième de ce qu'il avait promis ; et au lieu de l'avoir pour soutien, l'armée n'a trouvé en lui qu'un ennemi et un espion.

Au moment où j'écris, j'entends un grand bruit autour de ma tente. Un pauvre lapin, traqué par une foule de soldats, finit par devenir leur prisonnier : il est gris et d'une forme plus élégante que ceux d'Europe. Le ruisseau sur les bords duquel

nous sommes campés est le même qui passe à Akig : les Arabes le nomment Sel-Akig.

A midi nous levons le camp. La cavalerie prend les devans; après elle viennent les Bédouins; ensuite l'infanterie du Nézam, et enfin les artilleurs. Nous descendons le cours du ruisseau; notre chemin est tracé tantôt sur de gros cailloux, tantôt sur un sable fin et léger.

Voici les noms des plantes que j'aperçois chemin faisant :

Pins-cyprès,

Asclépias aux feuilles grasses et aux fruits verts de la grosseur d'une orange,

Stramonium,

Cactus à fleurs jaunes,

Menthe très-parfumée.

A mesure que j'avance, les montagnes qui forment la vallée où coule le ruisseau tendent à se rapprocher; au moment où elles deviennent escarpées, nous les abandonnons pour prendre la direction du sud. La nature qui se déploie devant nous a quelque chose de sombre, de triste, et même d'effrayant. Ce sont des montagnes d'un seul bloc de roche, où quelques plantes maigres et épineuses ont peine à se cramponner; leurs flancs décharnés

présentent des teintes noirâtres mêlées d'un rouge lugubre dont la désolation rappelle les sites les plus affreux de la Judée.

Le soleil commence à se voiler de nuages légers et cotonneux. La lumière, passant à travers cet obstacle, parvient jusqu'à nous sans éblouir la vue. Dieu veuille que ce temps nous accompagne loin. Les cavaliers font caracoler leurs chevaux au-devant de l'armée; le nezam marche d'un pas dégagé et uniforme; les Bédouins, toujours infatigables, chantent en courant et luttent de vitesse. Les mahlem sont gravement assis sur leurs belles mules avec toute l'importance d'un moine espagnol; les écrivains d'un ordre inférieur les suivent humblement, montés sur leurs modestes baudets, et la longue colonne des chameaux s'avance philosophiquement au son de la cloche suspendue au cou du chef de file.

En ce moment des dromadâires arrivent du côté opposé, ceux qui les montent descendent, courent au-devant du pacha, se prosternent devant lui, et implorent son pardon. Ce sont encore de nouveaux cheikhrs de Bicha qui viennent offrir leur soumission; sera-ce pour la dernière fois? La prise d'armes des Kabyles n'avait été qu'un feu de paille, éteint

par la nouvelle de notre départ d'Akig. On prétend que tous les Bédouins de Bichá se sont enfuis dans le désert pour échapper au courroux du pacha.

Dans cette saison, le ruisseau que nous longeons n'a pas un cours continu : le courant s'interrompt fréquemment, et se présente de nouveau à quelques pas de distance. Ce ruisseau est connu par les Bédouins sous le nom de Sel-Rania; il est très-renommé dans le Hedjaz.

THERMOMÈTRE.

Au lever du soleil..................	21°
A midi..........................	32°
Au coucher du soleil...............	24°

19 juillet 1834. Vingt-unième jour de marche.

Les Bédouins de Bicha, après s'être inclinés devant le pacha, lui ont dit :

— Ahmed, nous venons te prier de nous faire grâce et de nous accorder ta protection.

— Je suis indigné, leur a répondu le général, de vos jongleries, et il faut que cela finisse.

— Hélas! cette conduite ne vient pas uniquement de notre volonté : nous étions comme des moutons qui seraient placés entre deux troupes de tigres et de lions.

— Quels sont les tigres?

— Les gens d'Assir.

— Nous sommes donc les lions?

— Oui, sans doute, et nous espérons que, comme eux, vous serez généreux.

— Et où sont les moutons?

— Ce sont les Bédouins.

— Il serait plus juste de les considérer comme des renards, sinon comme des loups.

— Moutons, renards ou loups, cela revient au même pour des tigres ou des lions. Les gens d'Assir avaient envoyé dans notre province quatre cents hommes à cheval et six cents fantassins, avec ordre de percevoir le tribut annuel que nous payons en notre qualité de rayas[1].

— Comment! votre vallée peut mettre neuf mille hommes sous les armes, et vous subissez la loi d'un millier de Bédouins ennemis! Si vous donnez la moindre contribution à ce petit corps d'armée, vous serez considérés comme rebelles. Je couperai vos dattiers[2], je brûlerai vos villages, et vous serez tous passés au fil de l'épée.

1 Tributaires.

2 C'est la plus grande menace qu'on puisse faire aux Bédouins, car ces arbres ne croissent que très-lentement, et demeurent plusieurs années avant de porter des fruits.

— Depuis long-temps nous sommes les tributaires de l'Assir, et refuser l'impôt, c'eût été vouloir se soumettre à toutes les horreurs d'une nouvelle invasion. Nos suzerains nous avaient dit : « L'armée égyptienne, dont on vous fait tant de peur, n'est qu'un misérable ramas de fellahs et de tacrouris [1], qui n'oseront jamais venir nous attaquer. » Plusieurs tribus avaient ajouté foi à ces déclamations et étaient toutes disposées à se battre ; mais lorsqu'elles ont vu arriver les ambassadeurs d'Akig, et qu'elles ont eu entendu le dénombrement des fantassins, cavaliers, canons, bombes, fusées du diable de votre armée, elles ont aussitôt changé de détermination.

» Leur effervescence s'est tout-à-fait calmée, et elles se proposent de dire aux gens d'Assir : « Ahmed-Pacha nous menace de brûler nos villages et de nous exterminer si nous vous reconnaissons pour maîtres. Vous avez entendu d'ici le canon d'Akig, nous ne pouvons pas vous payer le tribut. Si l'armée égyptienne est aussi faible que vous le prétendez, battez-la d'abord, et nous vous donnerons ensuite ce que vous avez coutume d'exiger de nous toutes les années. »

[1] Nègres.

» Les Bédouins d'Assir n'ayant rien pu obtenir, se disposaient à retourner vers Aït au moment où nous sommes partis ; nous espérons que maintenant ils sont déjà loin de notre oadi. »

En ce moment un esclave nègre se présente devant la tente du pacha ; il est envoyé par son maître, qui est un des cheikhrs les plus importans de Bicha.

— Pourquoi le cheikhr ne s'est-il pas présenté lui-même? lui demande le général.

— Il a craint pour sa liberté, et m'a envoyé vers vous pour connaître vos dispositions à son égard ; si elles sont favorables, il viendra vous remercier en personne ; sinon, il tâchera de se dérober par la fuite.

— Eh bien! va lui dire que je le pardonne et que j'accepte sa soumission.

Le nègre monte sur la montagne voisine et pousse un cri perçant ; un moment après, il descend vers le camp ; mais il n'est plus seul, le cheikhr marche devant lui.

D'après les conventions faites plus tard, le chef de Bicha versera dans la caisse de l'armée le tribut qu'il avait coutume de payer à l'Assir, et fournira de plus, pour les besoins de l'armée, les chevaux

et les chameaux dont il pourra disposer. Le cheikhr reçoit en cadeau un châle des Indes et une pelisse rouge; après quoi, il reprend tout joyeux le chemin de son pays.

Oadi-Chaaran, belle et riche vallée, située entre Bicha et l'Assir, a toujours su échapper à la domination du pacha d'Égypte. Aujourd'hui on a vu arriver au camp, avec surprise, Cheikhr-Nasser, fils de Hif-el-Fou, cheikhr de ce pays; il a annoncé au pacha que son père venait d'abandonner le parti de l'Assir, et l'avait envoyé au camp pour offrir sa soumission.

Ce jeune homme a été reçu avec les plus grands égards, et a obtenu tout ce qu'il demandait. Il sort de la tente avec un beau châle sur sa tête et une pelisse, malgré qu'il soit nu-pieds.

Dossari vient nous voir, et je lui demande ce qu'il y a de nouveau.

— Ce soir, m'a-t-il dit, dès que le crépuscule aura fait place à la nuit, Ahmed-Pacha doit partir secrètement pour aller surprendre un parti d'ennemis qui est peu éloigné d'ici.

— Quelles troupes emmène-t-il?

— La cavalerie turque et mograbine, Chérif-Mansour avec ses Arabes et une pièce de canon.

— Crois-tu que l'ennemi puisse être prévenu de cette détermination?

— Les Bédouins sont d'une méfiance et d'une incrédulité remarquables; ils n'ajoutent foi qu'à ce qu'ils voient, et ceux qui sont éloignés de quelques heures de notre armée ne croient pas même à son arrivée.

— Cependant les cheikhrs sont plus prévoyans. Tu sais qu'ils ont envoyé un des leurs jusqu'à Taïffa, pour tâcher de conjurer l'orage qui les menaçait.

— Oui; mais ils ne se sont résolus à cette démarche qu'après avoir vu de leurs propres yeux les conquêtes du troisième régiment, qui venait de débarquer à Abou-Arich. Cependant je pense que la tentative du pacha sera sans effet; car la tactique de l'Assir consistera à reculer jusqu'à ce que notre armée ait épuisé ses vivres, et alors l'avantage sera tout-à-fait de son côté.

Les gens d'Assir pensent que l'expédition renferme un grand nombre de chrétiens. Ils ne font pas de différence entre les troupes organisées à l'européenne et les Européens, et les considèrent tous comme des mécréans et des infidèles.

Oadi-Rania, vers le lieu où nous sommes campés,

s'étend du couchant au levant, et c'est dans cette dernière direction que coule le ruisseau; du côté du nord, ses rives sont sablonneuses; mais la partie opposée est couverte d'eau limpide et d'arbres verdoyans. Ce lieu ne renferme les traces d'aucune habitation.

L'armée quitte Sel-Rania vers les trois heures du soir, elle est commandée par Emin-Bey pendant l'absence du pacha. Nous marchons pendant vingt-cinq minutes sur le lit de l'Oadi, que nous laissons à gauche. A cette distance, les montagnes du sud se nivellent subitement avec le sol; celles du nord se prolongent vers le nord-est, et vont joindre une chaîne transversale qui s'étend du nord-ouest au sud-est. Nous nous engageons bientôt dans une vallée, d'abord remplie de pierres et plus loin d'un sable léger soulevé par le vent, et on arrive sur une belle plaine où l'armée fait une halte de quatre heures. La route est assez bonne, mais malheureusement elle ne possède pas une seule goutte d'eau.

Les soldats ont eu beaucoup à souffrir de l'imprévoyance des officiers turcs. On n'avait donné que quatre chameaux chargés d'eau par bataillon. Le poste qui était de garde à l'hôpital a bu sans

façon l'eau réservée aux malades, et ces pauvres diables ont failli périr de soif.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	21°
A midi..........................	32°
Au soleil couchant.................	24°

20 juillet 1834. Vingt-deuxième jour de marche.

Vers minuit, des roulemens de tambour donnent le signal du départ. Le ciel, qui depuis une heure se couvrait de nuages, nous envoie quelques gouttes d'eau que tous reçoivent avec joie. La route est bonne et unie, et de temps en temps nous dépassons des défilés qui retardent de beaucoup la marche des bagages. Je m'arrête sous un de ces bosquets que les Arabes construisent sur les bords des chemins pour se mettre à l'abri de la chaleur [1]. Quelques dattes et un peu d'eau conservée précieusement par mon domestique depuis Sel-Rania composent mon modeste déjeuner.

Pendant que je mange, les bagages rejoignent, et je monte à cheval. J'aperçois sur la plaine les tra-

[1] Lorsque les arbres sont jeunes, les Arabes les lient par les branches, et en se développant ils forment une masse de verdure où s'arrêtent les pâtres et les voyageurs.

ces de deux vieilles murailles parallèles, qui aujourd'hui ne dépassent pas le sol. Emin-Bey, l'homme le plus érudit de l'armée, voyant ma préoccupation, me demande si je connais l'histoire de ces deux murs.

— Je viens, lui dis-je, de prendre des informations auprès d'un Bédouin ; mais il n'a su me donner aucune réponse satisfaisante.

— Ce sont les ruines de deux murs que les musulmans avaient construits depuis Bagdad jusqu'à la Mekke. Par ce moyen, les pauvres gens n'avaient pas besoin de guide, et les caravanes ne risquaient pas de s'égarer : un aveugle aurait pu faire ce long trajet sans crainte. Le commerce et la religion en tiraient de beaux résultats.

Cette assertion est-elle vraie? est-ce un conte? j'en laisse toute la responsabilité à Emin-Bey.

Pendant que nous causions, notre attention est attirée par une vallée toute couverte d'élégans palmiers ; une tour ronde se détache sur la couleur verte des arbres : elle défend un village ramassé sur le flanc d'une colline peu élevée. Cette vallée, que l'on appelle *Tania* ou *Tsania*, selon la manière dont on prononce le *t*, est commandée par un cheikhr nommé Séid. Les gens d'Assir campaient

sur ses domaines et voulaient l'attirer dans leur parti, et c'est pour le délivrer que le pacha a pris les devans. Lorsque le général est arrivé à Tsania, l'ennemi en était parti depuis quatre heures, et avait emmené avec lui soixante chameaux que les habitans s'étaient vus forcés de lui abandonner.

Dès que le cheikhr Seid a vu les troupes du pacha, il a réuni à la hâte cent cavaliers et quatre cents fantassins, et tous deux se sont élancés à la poursuite des gens d'Assir.

Oadi-Tania a environ trois lieues de long, sa largeur varie d'un à trois milles. Toute cette étendue est couverte d'une vraie forêt de dattiers qui fait vivre dans l'aisance la kabyle qui l'occupe. Les Bédouins élèvent en outre des troupeaux de chameaux et des chevaux dont les races sont bonnes et généralement estimées. Cette oadi, dont la fécondité fait envie à plus d'une tribu, renferme une population de 2,500 ames. Elle est très-belliqueuse, et force lui est de conserver cette humeur guerrière, si elle ne veut être dépossédée de son oasis. On voit parmi ces Arabes un grand nombre de ces nègres que nos lecteurs connaissent déjà sous le nom de Tacrouris. On prétend que les Bédouines de race ne dédaignent pas quelquefois de se marier avec eux.

Les Arabes de Tania vendent leurs produits à la grande caravane du pèlerinage de Bagdad, qui passe chaque année dans le voisinage de leurs possessions. A cette époque, ils chargent leurs chameaux de toutes les denrées dont ils veulent se défaire, et vont la rejoindre. Les grands propriétaires partent avec les pèlerins, et les suivent jusqu'à la Mekke, où ils finissent par écouler toutes leurs marchandises. Les dattes de Tania sont exportées à Djeddah. Lorsque les années sont très-abondantes, ces Bédouins en transportent directement à Confoudah; et, chemin faisant, ils en vendent aussi aux Kabyles dont ils traversent le territoire, et qui, sachant l'époque de leur passage, accourent sur les lieux pour faire des échanges avec eux.

La prospérité de cette tribu excite la jalousie des Bédouins des environs, que la nature a moins favorisés. A l'époque de la maturité des dattes, les Bédouins de Chérif-Mansour, qui sont réputés dans tout le Hedjaz comme les plus grands voleurs qu'on puisse trouver, partent furtivement d'Oadi-Zaaran, et viennent tomber à l'improviste sur cette belle vallée. Lorsque la razzia est heureuse, ils emmènent avec eux des chevaux et des chameaux, qu'ils chargent du fruit de leur rapine; mais si la

vigilance des propriétaires déjoue leurs plans, ils sont obligés de s'en retourner honteusement.

Au reste, cet abus a donné lieu à une coutume favorable aux tribus environnantes. Lorsque les dattes commencent à devenir mûres, et que les Arabes craignent pour leurs récoltes, ils passent avec les Bédouins voisins des marchés d'après lesquels ceux-ci s'engagent à veiller à leur sûreté et à les défendre contre l'agression des voleurs. Ces Argus exécutent, dit-on, très-fidèlement les termes de leurs traités. Les propriétaires emploient ordinairement à ce service les gens de la tribu d'Akig.

Plusieurs hameaux et même des maisons isolées sont disséminés sur la surface d'Oadi-Tania; mais l'agglomération de demeures la plus importante est celle du village qui porte le nom de Tania lui-même. Il est entouré d'une muraille de terre et défendu par quatre petites tours construites en briques crues. Ces tours n'ont point de porte. Quelques meurtrières sont pratiquées dans l'épaisseur du mur. Une corde en palmier est fixée au sommet et sert d'escalier à la garnison. Pendant la paix, cette corde est suspendue en dehors à hauteur d'homme; on la retire en temps de guerre, et en l'absence de l'ennemi elle sert à introduire les mu-

nitions et les vivres apportés par les amis de la garnison.

J'entre dans le village, et je n'y trouve que des Bédouines et des enfans; les hommes vigoureux avaient suivi Cheikhr-Séid : ses habitans semblent atteindre généralement à un âge assez avancé; j'aperçois un grand nombre de femmes qui me paraissent extrêmement âgées; elles sont assises au soleil devant le seuil de leur porte, sur une peau de mouton qui leur sert de tapis. Les maisons construites en briques ont des toits supportés par des troncs de palmier; leurs portes s'ouvrent au moyen d'un crochet de fer. Ici comme à Akig, les nègres vendent leurs enfans, et un petit garçon de six ans m'a été offert au prix de six talaris.

Les femmes, outre l'étoile qu'elles portent au nez, en attachent une autre à leurs cheveux, et la laissent retomber sur le front ou sur les tempes.

La race des Arabes de Tania me paraît plus pure que celle des tribus bédouines que nous avons rencontrées sur notre route depuis le départ de Djeddah. Les femmes sont belles et d'une blancheur presque égale à celle de nos Européennes. On dirait que les hommes les tiennent dans une grande dépendance; car chaque fois que nous marchan-

dions quelque chose au village, elles nous répondaient : « Si vous voulez acheter quelque denrée, adressez-vous à nos maris, et jamais aux femmes : elles n'ont rien dont elles puissent disposer sans leur consentement. »

Plusieurs de ces Bédouines viennent visiter les médecins de l'armée pour leur demander des consultations. Elles examinent avec curiosité les montres, nos armes, les cordons des cachets, et nous demandent des renseignemens sur les femmes de nos pays. En général, elles causent avec beaucoup de grâce et de facilité, et paraissent se plaire à converser avec nous. Leur parure est assez recherchée et disposée avec goût. Elles passent dans le Hedjaz pour industrieuses, et le travail ne les effraie, dit-on, nullement. Leurs cheveux sont tressés avec art, et elles en forment une seule natte qu'elles relèvent au-dessus du front.

Lorsque la guerre vient à éclater parmi les tribus, elles sont les premières à engager leur mari à se rendre au combat. Si, lorsque la famille est réunie dans l'intérieur des maisons, on entend le bruit d'une querelle ou d'une bataille, la femme dit à son époux : « Ia rejal goum.—Allons, homme, lève-toi. » Si celui-ci ne se dresse pas à sa voix,

la Bédouine prend la lance ou le fusil, elle sort de chez elle en brandissant ces armes et en poussant de grands cris, jusqu'à ce qu'elle arrive devant son père, et là elle lui dit : « Jusqu'ici, j'avais cru que tu m'avais mariée avec un homme; mais comme je vois maintenant que c'est une femme, je le quitte, et je viens de nouveau près de toi, afin que tu me choisisses un époux digne de ce nom. »

Les Bédouins de Tania cultivent de petits jardins plantés non loin de leurs villages; ils recueillent du blé, de l'orge, des pastèques, et ordinairement l'eau de la pluie suffit aux besoins de l'agriculture. Cependant, lorsque les années ne sont pas pluvieuses, ils arrosent leurs terres au moyen de saquies, comme les cultivateurs de Taïffa. Le climat de Tania passe pour être très-chaud, et la journée que nous y passons confirme le rapport des Bédouins.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	20°
A midi..............................	35°
Au soleil couchant..................	28°

Les habitans de Tania avaient grand'peur des rouges; mais la bonne conduite des troupes les a eu bientôt rassurés. Un soldat a essayé de grimper sur un dattier, et le colonel est venu lui-même

pour l'en empêcher. Le propriétaire, qui veillait à son arbre, n'avait pas osé s'opposer au fellah; mais dès qu'il s'est vu soutenu par Mestan-Bey, il lui a dit : « Tu ordonnes maintenant à ton soldat de ne point me voler mes dattes ; mais, avant ton arrivée, il en avait déjà mangé une ; je te prie de me la faire payer. » Le colonel sourit d'indignation et s'éloigne. Ce simple trait peut donner une esquisse du caractère des Bédouins.

21 juillet 1834. Vingt-troisième jour de marche.

La route que nous allons parcourir est longue et sera fatigante ; on lève le camp à minuit pour profiter d'une fraîcheur de vingt degrés. Nous laissons à droite le village de Tania. Nous longeons pendant deux heures la forêt de dattiers, ayant à notre gauche plusieurs petits cimetières dont les tombes sont simplement couvertes de terre et de quelques branches de palmier. Entre le chemin et la vallée, on aperçoit, de distance en distance, de petites tours, sentinelles avancées qui préservent l'oadi des attaques des voleurs. La route, tracée d'abord sur un terrain stérile, serpente bientôt au milieu de touffes de hachich et de bosquets de cyprès pins, et s'enfonce enfin dans un torrent sablonneux actuellement dépourvu d'eau.

Du côté opposé à la vallée, on aperçoit dans le lointain des collines peu élevées, et l'espace intermédiaire est tout couvert d'une assez belle végétation. Après quelques détours à travers un terrain boisé, on découvre une plaine remplie de cyprès pins. Les asclepias y croissent aussi en grande quantité; quelques-uns sont desséchés, mais à leurs pieds s'élèvent de vigoureux rejetons. Je remarque aussi quelques plantes de gentiane et la petite centaurée.

Après avoir dépassé des collines parsemées de pierres noires et une petite plaine saupoudrée de petites montagnes, on aperçoit devant soi un beau bassin planté de dattiers qui disparaissent à cause des sinuosités du chemin tracé sur un sol inégal. Enfin, la vallée de Bicha se montre bientôt dans toute sa magnificence au-delà d'une mer de sable dont le silence et la stérilité contrastent avec les belles plantations qui verdoient à l'horizon.

Ahmed-Pacha vient au-devant de l'armée avec quelques hommes de sa suite; il descend de cheval et marche à pied pour encourager les troupes harassées par l'effroyable étape qu'elles parcourent. Un soldat est mort de fatigue et de soif avant d'avoir pu obtenir de son commandant la permission

de monter sur un des chameaux qui portent les bagages. Douze fellahs ont été trouvés couchés sur le sable et expirans de soif; ils seraient morts infailliblement sans le dévouement des médecins européens. L'hôpital, qu'on avait abandonné sur les derrières avec une garde de sept hommes seulement, a été attaqué par des voleurs. Au milieu d'un pays inconnu et sans guide, il a fini par s'égarer. Un malade est tombé du haut d'un chameau, et s'est cassé la tête contre une pierre; un autre a disparu avec sa monture sans qu'on ait pu le retrouver. Un soldat nègre a été attaqué par les Bédouins, qui lui ont enlevé ses habits et ses armes après lui avoir fendu le crâne avec une djambié. Pendant ce temps, les Bédouins de Chérif-Mansour, qui étaient arrivés à Bicha avant nous, ont eu une querelle avec les habitans de la vallée et en ont tué quatre. Les gens du pays ont mis les victimes sur des brancards portés par les parens, et sont venus se présenter ainsi devant la tente du pacha en criant vengeance pour le sang répandu.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant..........................	20°
A midi............................	34°
Au soleil couchant.................	29°

XVII

Détails sur l'excursion du pacha.—Oadi-Bicha.—Son étendue.—Maroua. —Villages voisins du camp.—Cheikhrs de Bicha.—Sa population.— Noms des principaux villages.— Nemeran. — École. — Mosquée.— Marché. — Un envoyé d'Assir. —Propositions. — Arrivée du grand chérif. — Nouvelles d'Assir. — Le second corps d'armée rejoint. — Mouctar-Agar.—Envoyés d'Assir.—Aouet.—Envoyés de Rejal-el-Ma. —Quelques détails sur cette tribu.—Propositions faites par Mouferré. —Les vivres et les chameaux arrivent au camp.— Bédouins préposés à la garde des dattiers.— Chant des Bédouins de Tania.—Destitution d'Ali-Séhéri.

22 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Dossari était au divan lorsque les Arabes de Bicha se sont présentés avec les cadavres de eurs parens. Je ne l'avais pas vu depuis que le général avait pris les devans à Taniá. Je vais le trouver sous sa tente, et je lui demande des détails sur cette affaire.

— Les Bédouins n'ont rien obtenu, m'a-t-il dit. Chérif-Mansour est l'allié et l'ami du pacha, tandis que l'amitié des habitans de Bicha est encore fort suspecte.

— Comment te trouves-tu de ta course contre les gens d'Assir?

— Elle a été peu dangereuse, mais assez fatigante. En partant de Rania nous nous sommes dirigés vers Tania; mais les ennemis venaient d'en partir. De là nous nous sommes mis à leur poursuite en suivant la route d'un village nommé Maroua, dont le cheikhr n'avait pas encore offert sa soumission. Nous n'étions plus en pays ami, et il était nécessaire de se tenir sur ses gardes. Les Bédouins furent envoyés en avant comme éclaireurs; venaient ensuite la cavalerie turque et notre unique pièce de canon. La marche était fermée par les Mograbins. Nous dûmes traverser ainsi trois ou quatre défilés dangereux, où les gens d'Assir auraient pu arrêter facilement notre marche, et leur absence nous prouva que nous ne devions pas nous attendre à une sérieuse résistance.

Bientôt un fort se présenta devant nous; quelques Bédouins, cachés derrière des pierres qui couronnaient une colline, paraissaient se tenir en

observation. Les Turcs ne les auraient pas aperçus; mais l'œil exercé des hommes de Chérif-Mansour ne tarda pas à les distinguer. Quelques cavaliers se mirent à leur poursuite, et ils revinrent au bout d'une demi-heure avec les armes de trois Arabes qu'ils venaient de tuer. Cependant nous approchions de Maroua, que nous devions trouver désert. Ce fut vers le soir seulement que les habitans les plus importans osèrent se présenter pour faire leur soumission. Leur cheikhr avait pris la fuite.

— Pourquoi, leur demanda le pacha, ne vous êtes-vous pas présentés plus tôt? vous mériteriez d'être considérés comme rebelles.

— Les gens d'Assir viennent de quitter notre village, et il nous a été impossible d'aller au-devant de votre armée.

— Sont-ils loin d'ici en ce moment?

— S'ils ont bien marché, ils doivent avoir quatre heures d'avance sur vous.

— Nous les rejoindrons plus tard. Quant à vous, reconnaissez Mohammed-Ali comme votre souverain, et vous pouvez rentrer dans vos foyers.

— Nos familles sont éloignées d'ici; nous dési-

rons aller les rejoindre pour les tranquilliser. Pouvons-nous y aller sans danger?

— Je vais vous donner un sauf-conduit qui vous mettra à l'abri des attaques de mon armée.

De Maroua, continua Dossari, nous avons pris la route de Bicha, poussant devant nous des baudets, des chèvres et des chameaux que nous avions pris dans notre excursion, et nous sommes venus attendre ici l'arrivée du gros de l'armée. Quant à Cheikhr-Seïd de Tania, il a regagné promptement ses villages, parce que les gens de Bicha sont ses ennemis.

— D'où vient cette inimitié?

— Le voici. Jadis, les Bédouins de Tania reconnaissaient l'autorité de ceux de Bicha; mais depuis que ces derniers avaient été soumis par l'Assir, les premiers s'étaient affranchis de leur sujétion, et ils ont soutenu contre leurs anciens maîtres des guerres continuelles, dans lesquelles ils ont généralement eu l'avantage. D'après les statuts de la politique bédouine, les gens de Tania doivent vingt hommes à ceux de Bicha, et la paix ne pourra s'établir entre les deux vallées qu'après que le déficit aura été comblé, c'est-à-dire après que le nombre des morts sera égal de part et d'autre.

Voilà pourquoi Cheikhr-Seïd, se croyant peu en sûreté ici, s'est rendu le plus tôt possible dans son oadi.

23 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Bicha, comme l'Égypte, est une belle vallée couverte d'une immense colonne de dattiers. Son Nil, à elle, est un torrent qui sert de rendez-vous général aux eaux de pluie qui tombent dans le Hedjaz et l'Assir. L'oadi s'étend dans la direction du sud-ouest au nord-est; et les Arabes, dans leur exagération orientale, prétendent qu'elle se continue jusqu'aux portes de Bagdad. La vérité est qu'elle occupe seulement une longueur de quatorze ou quinze lieues.

Elle est bornée à l'est par des montagnes. Celles qui s'étendent vers le nord sont basses et peu accidentées. Celles qui se prolongent vers le sud, au contraire, coupées en pain de sucre, sont isolées, dentelées, et leurs cimes ardues s'élèvent sur toute la largeur de la vallée, laissant entre elles un passage par lequel on pénètre dans une oadi fertile où se trouve situé le village de Maroua, qui fait partie du domaine de Bicha.

A l'ouest, on remarque de nouvelles montagnes au pied desquelles serpente le chemin qui conduit

à Tania. Le camp est placé à l'extrémité sud de la forêt de dattiers : on compte plusieurs villages dans cette position.

Le premier, qui est comme une sentinelle préposée à la garde de l'entrée de la vallée, se nomme Néméran.

Le second, Rouchan-Kebir;

Le troisième, Rouchan-Sougayr.

La province de Bicha est gouvernée par trois cheikhrs dont voici les noms :

Ibn-Chouban.

Mohammed-ibn-Aoun-el-Madi.

Ali-Séhéri.

Ces trois cheikhrs sont entre eux sur le pied d'une égalité parfaite, et leurs décisions sont prises à la majorité des voix. Tous les chefs d'une importance secondaire doivent se soumettre à cette espèce de triumvirat. La population de Bicha s'élève à 45,000 personnes, parmi lesquelles on compte environ dix mille nègres ou mouellets. Il est absolument impossible d'obtenir des cheikhrs, et même des simples Bédouins, une évaluation exacte des personnes qui se trouvent dans leur tribu. Les premiers s'abstiennent par méfiance, les autres par ignorance. Cependant, ils n'hésitent pas à vous dire le nombre

des hommes qui peuvent porter les armes, et ils ne se doutent point que d'après cette donnée on peut arriver à une évaluation approximative de la population.

Soixante villages sont disséminés sur le sol d'Oadi-Bicha. Voici les noms des principaux :

1er Guénena.
2e Chékika.
3e Chékika-Goussoun.
4e Néguia.
5e Ergoueta.
6e Ergouefla.
7e Delmi.
8e Dabel.
9e Eddehou.
10e Gref.
11e Herrera.
12e Hamma.
13e Sabia.
14e Bechat.
15e Engafa.
16e Hefa.
17e Hahmi.
18e Sour.
19e Ouéfa.

20e Onaer.

21e Rouchan-Zogayr.

22e Rouchan-Kébir.

23e Nemeran.

24e Madra.

24 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Les villages de Bicha sont construits en terre glaise. On ne peut pénétrer dans l'intérieur que par deux ou trois portes, qui, en temps de guerre, sont toujours fermées. Les murs des maisons se touchent tous en dehors, et forment ainsi un rempart percé de meurtrières. Les terrasses sont disposées de manière à ce que les Bédouins puissent supporter les conséquences d'un siége sans se mettre à découvert. Les maisons n'ont qu'un seul étage; les dattiers sont employés comme bois de construction. Le village de Nemeran possède une mosquée dans laquelle l'iman tient une école pour les petits enfans. Tous les jeudis, un marché a lieu à côté de celui de Rouchan : on y vend des fruits, des dromadaires, des chevaux, des bœufs et des chameaux.

Les habitans de Bicha sont principalement cultivateurs, et ils ne s'écartent jamais de leur vallée pour conduire leurs troupeaux dans des pâturages

lointains. Les autres Bédouins, les voyant demeurer constamment dans leurs maisons de terre, les accusent d'avoir contracté des habitudes de fellah, et ne veulent pas se marier avec leurs femmes, parce que leurs pères sont, disent-ils, des hommes dégénérés qui ont altéré la pureté de leur race. Les Bédouines de Bicha épousent volontiers des Turcs et des Égyptiens, tandis que les vrais Arabes ont une antipathie invincible pour ces sortes de mariages.

Un homme d'Assir arrive en ce moment, et se présente chez le pacha. D'après son opinion, les cheikhrs de ce pays ne sont guère disposés à se battre, et il prétend que dès que l'armée sera arrivée à Oadi-Chaaran, tous se soumettront, à l'exception de trois ou quatre grands, qui doivent se renfermer dans la citadelle de Rhedda, défendue par quelques pièces de canon servies par des Turcs, anciens artilleurs de Turkchi-bil-Mez.

Cet envoyé est porteur d'un message d'Aït, qui est en contradiction manifeste avec ses paroles. Les lettres ont été écrites en réponse à la négociation que Hindi[1] avait voulu entamer à Taïffa, et à l'ul-

[1] Hindi, homme de confiance d'Aït, est le Talleyrand de l'Assir. Il

timatum donné par le pacha. Le chef d'Assir annonce qu'il est disposé à se battre jusqu'à la dernière extrémité; il engage cependant le général à rebrousser chemin, promettant de lui payer la somme qu'il lui a fait offrir lorsque l'armée était encore à Taïffa.

Le grand chérif a de nouveau pris les devans sur le second corps d'armée; il arrive avec une brillante escorte, augmentée de tous les chérifs du camp, qui sont allés l'attendre sur le chemin de Tania. Un grand nombre de Bédouins de Taïffa et d'Oadi-Zaaran l'ont accompagné : le 7e régiment doit arriver incessamment.

Les gens d'Assir se sont réunis dans une position où l'on ne trouve qu'un seul puits, défendu par une forteresse. Pour parvenir en ce lieu, il faut s'engager dans une gorge profonde, dominée par des montagnes élevées et taillées presque à pic. C'est là qu'Ahmed-Pacha fut obligé de mettre bas les armes dans une de ses précédentes expéditions, quoiqu'il eût avec lui six bataillons de troupes régulières, plusieurs milliers de Bédouins auxiliaires, et un corps de cavalerie irrégulière, comman-

a été toujours employé comme négociateur entre les Turcs et les Bédouins.

dée par Mohammed-Bey. C'est là que se réunissent tous les partisans d'Aït, et celui-ci compte encore se délivrer des ennemis à la faveur de ce passage, qui a déjà été si utile à ses prédécesseurs. Cependant, d'après les nouvelles venues d'Assir, il paraît que la grande lance[1] de la réunion est demeurée presque isolée. Très-peu de cheikhrs ont été fidèles au rendez-vous, et aujourd'hui, plusieurs grands ont fait dire au pacha par un de leurs envoyés : « Tu peux considérer l'Assir comme soumise à ton autorité ; nous nous reconnaissons pour tes esclaves, et tout ce que nous possédons t'appartient. » Je pense que malgré ces protestations, ils ne manqueront pas de se battre.

25 juillet 1834. Séjour à Bicha.

On nous annonce l'arrivée du second corps d'armée : vers midi, nous apercevons les baïonnettes du septième qui scintillaient sous les rayons du soleil. Ce régiment est composé maintenant de trois bataillons ; car le troisième, qui était demeuré à Taïffa, est venu rejoindre à Akig, et il n'a mis que huit jours pour franchir cet espace.

[1] Lorsqu'un chef bédouin donne un rendez-vous à ses hommes, il se rend au lieu indiqué, y dresse une tente, et plante une lance autour de laquelle ses gens viennent se réunir.

Des ambassadeurs arrivent d'Assir. Ils assurent que dans leur pays il existe un parti qui veut ôter le commandement à Aït pour le donner au fils d'Ali, qui n'a encore que huit ans. Les partisans de ce projet croient que, comme le père a été heureux et fort pendant toute sa vie, Dieu doit accorder sans doute la même protection à son héritier.

Mohammed-Ibn-Aoun-el-Madi, l'un des trois cheikhrs principaux de Bicha, a donné aujourd'hui 2,000 kil. de dattes à l'armée.

26 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Aujourd'hui, les deux régimens réunis ont fait l'exercice à feu devant les ambassadeurs d'Assir. On a lancé trois fusées à la Congrève, dont la seconde a fait explosion à côté des canonniers. Il n'y a eu heureusement personne de blessé.

Un cavalier arrivé de Goufoudah annonce que Mouctar-Aga, chef de cavalerie, qui est campé dans le Tehama, a fait une incursion sur les terres des tributaires de l'Assir, et a brûlé plusieurs villages, parmi lesquels on désigne celui de Hali, qui se trouve sur les frontières du Hedjaz et de l'Iémen.

Voici la teneur de la dépêche apportée par les

ambassadeurs d'Assir : « Nous sommes décidés, disent les cheikhrs de ce pays, à mourir plutôt que de devenir les tributaires de Mohammed-Ali. Dieu sait si nos prétentions sont justes, lorsque nous nous contentons de défendre des pays qui nous appartiennent de père en fils depuis des milliers d'années. Lui seul décidera de notre sort. Le pacha d'Égypte n'a reçu de nous ni offense ni outrage, pourquoi veut-il nous faire la guerre, à nous musulmans? et pourquoi envoie-t-il contre nous une armée entièrement composée de chrétiens et d'infidèles? »

Notre position actuelle n'est pas des plus rassurantes. Nous nous trouvons enfoncés dans l'intérieur de l'Arabie, avec un horizon de sable et des populations ennemies prêtes à fondre sur nous au moindre revers. Grâce aux fourberies et à la lenteur calculée du chérif, l'armée ne possède pas pour plus de treize jours de vivres. Chérif Mansour a été envoyé auprès des divers cheikhrs de Bicha pour se procurer le nombre des chameaux nécessaires au transport des bagages. Il a aussi reçu l'ordre de se procurer de la farine, afin que l'armée ait au moins vingt jours de vivres au moment où elle partira de Bicha. Un chérif, nommé Soul-

tan, a reçu à cet effet depuis plusieurs mois une somme de 7,000 talaris (plus de 35,000 fr.).

A l'exercice à feu, chaque soldat a brûlé douze cartouches, et le canon n'a pas discontinué de se faire entendre. L'armée a ensuite défilé devant le pacha, le grand chérif, et Aouet, principal ambassadeur de l'Assir. Ce dernier, effrayé, n'a pu s'empêcher de dire au pacha :

— Nous sommes de pauvres gens, Ahmed, pourquoi veux-tu nous faire la guerre ?

— C'est la volonté de mon maître, a répondu le pacha.

— Nous serions disposés à faire toute espèce de sacrifices pour empêcher ton expédition d'entrer dans notre pays ; car si elle y pénètre, nous sommes perdus.

— La volonté de mon maître est que je me rende dans l'Assir : l'armée fera tout ce qui dépendra d'elle pour arriver à ce but. Une autre expédition, aussi forte que celle-ci, va se mettre en marche pour l'Iémen, où elle sera conduite par Ibrahim-Pacha, mon frère ; et une troisième sera prête à entrer dans l'Assir du côté d'Abou-Arich, lorsque la mienne sera arrivée sur vos frontières.

Alors Aouet, agissant soit d'après des ordres su-

périeurs soit d'après les conseils du grand chérif, a fait au général la proposition suivante :

— Ordonne, si tu le trouves convenable, à Chébi-Effendi et à Cheikhr-Seid de nous suivre dans notre pays, et donne-leur des pleins pouvoirs pour signer les premières bases d'un traité de paix. Chebi-Effendi est ton ami intime, Cheikhr-Sèid possède toute la confiance du grand chérif, vous ne pouvez pas faire de meilleur choix.

— Les grands d'Assir t'ont-ils chargé de cette mission ? lui a répondu le pacha.

— Non, c'est une idée qui m'est tout-à-fait personnelle.

— Es-tu sûr que ta proposition soit agréable à ceux qui t'ont envoyé ?

— Je le pense : car c'est le seul moyen qui nous reste pour éviter les malheurs d'une collision.

— Si l'Assir désire la présence de Chebi-Effendi et de Cheikhr-Seid pour traiter de sa soumission, qu'elle me les demande officiellement.

— J'en parlerai.

— Et moi, je marcherai.

— Dieu décide ce que les hommes ne peuvent résoudre ; il faut nous en rapporter à sa volonté. Allah-Kérim.

— Soit. Au reste, je te préviens que je trouve très-inconvenante la lettre dont tu as été porteur.

— Nous n'avons pas eu t'intention de l'offenser.

— Quelle est la personne qui a rédigé cette lettre?

— Elle a été discutée entre les grands.

— Quel est celui qui présidait le conseil?

— J'ignore son nom.

— J'espère le connaître quand je serai arrivé dans l'Assir, et j'offrirai une récompense de mille talaris à celui qui m'apportera sa tête.

L'ambassadeur Aouet est un homme de petite taille et d'une faible constitution : c'est assez ordinairement le sort des diplomates. Son visage cuivré est maigre et allongé, son nez aquilin et un bouquet de barbe couvre son menton. Ses yeux, d'un beau noir, annoncent une exquise sensibilité. Il a l'air d'un homme absorbé par ses réflexions, et paraît vivement affecté des malheurs qu'il prévoit pour son pays. Il ne cesse jamais de porter la main à son menton, et il en fait souvent un point d'appui pour sa tête. Son costume est assez beau, et sa ceinture est ornée d'une djambie au fourreau d'or.

27 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Chaque jour, les cheikhrs de Bicha doivent amener les chameaux qu'ils ont promis à l'armée; cependant nous n'en avons pas encore vu arriver un seul. Ce matin le pacha, indigné de leur mauvaise foi, a fait distribuer des haches à quatre compagnies d'infanterie et à deux compagnies de sapeurs, et leur a donné l'ordre d'aller abattre les dattiers d'Ali-Séhéri. Au moment où le détachement se mettait en marche, le grand chérif, qui se trouve partout, et qui prend continuellement le parti des Arabes, a obtenu du pacha un sursis de trois jours.

Vers le soir, des envoyés de Réjal-el-Mà arrivent au camp et viennent proposer au pacha leur coopération contre l'Assir.

Réjal-el-Mà est le nom d'une forte kabyle qui habite entre l'Assir et Abou-Arich, et ses propriétés s'étendent sur le Hedjaz et l'Iémen; aussi une partie est-elle appelée Rejal-el-Ma-el-Iémen, et l'autre Rejal-el-Mà-el-Hedjaz. Cette tribu, qui peut mettre 7,000 hommes sous les armes, fut vaincue par le valeureux Ali, et devint raia de l'Assir.

Heureux d'avoir soumis une population si nombreuse, mais craignant de perdre le fruit de sa conquête, Ali fit usage d'un système que les gouvernemens timides ou despotiques ont souvent em-

ployé : il désarma ses nouveaux tributaires, leur enleva environ cinq mille fusils, et les soumit à une forte contribution annuelle. Plus tard, à force d'argent et de dissimulation, les Bédouins de Réjal-el-Mà se procurèrent de nouvelles armes. Au moment de la mort d'Ali, ils possédaient neuf mille fusils, et depuis lors ils se sont délivrés par le fait de la sujétion de l'Assir. Si cette kabyle ne s'est par séparée de ses anciens maîtres d'une manière officielle, c'est qu'elle avait senti le besoin de faire cause commune avec eux pour repousser les Turcs, leur ennemi commun.

Cependant, soit par crainte de notre expédition, soit pour se venger de leurs anciens oppresseurs, ils ont envoyé un ambassadeur au camp, pour tâcher de se tirer adroitement de la position équivoque dans laquelle ils se trouvent. L'envoyé a été chargé de faire au pacha la proposition suivante : —Nous nous chargeons, dit-il, de marcher contre l'Assir au-devant de votre armée, et nous nous battrons seuls contre vos ennemis et les nôtres. Seulement vous demeurerez près du champ de bataille, et vous viendrez nous soutenir si nous avons le dessous; mais avant de mettre ce projet à exécution, il nous faut de l'argent pour mobiliser nos Bédouins.

— Si vous voulez vous reconnaître comme raias, a dit le pacha, j'accepte votre soumission; mais je ne donnerai pas un para pour la chose que vous me demandez. Voici sans doute les raisons qui vous ont suggéré la proposition que vous venez de me faire. Vous avez dit : « Si nous prenons le parti de l'Assir, il est probable que nous serons battus, et alors nous deviendrons sujets de Mohammed-Ali; si nous restons neutres, les Turcs, victorieux, s'empareront de nos domaines, et nous subirons le même sort. Nous devons donc, pour dernière ressource, faire la guerre en commun avec l'armée du pacha : nous aurons droit ainsi à une part des dépouilles de l'Assir, et Ahmed nous aura vengés de nos anciens oppresseurs. » Votre ruse ne réussira pas, vous devez vous reconnaître franchement comme tributaires de mon maître, ou comme ses ennemis.

— Nous avons des griefs personnels contre l'Assir, voilà pourquoi nous t'avons fait la proposition d'envahir cette contrée avec toi. Si tu refuses, Dieu seul décidera de notre sort.

Cet envoyé s'appelle Mouferré.

Celui d'Assir part ce soir sur un beau dromadaire, dont le grand chérif lui a fait présent. Ibn-

Aoun ne laisse échapper aucune occasion pour s'attirer l'estime des Bédouins. Aouet s'en retourne le cœur navré du peu de succès de sa mission.

D'après les nouvelles reçues aujourd'hui, le jeune fils d'Ali n'a pu être élevé au pouvoir; Aït possède toujours le commandement.

28 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Les gens d'Assir, pensant que l'expédition du pacha devait entrer par la voie de Gonfoudah, avaient fortifié les passages inaccessibles de leurs frontières de l'ouest. Ils avaient été confirmés dans cette opinion par l'arrivée du troisième régiment à Abou-Arich. Depuis qu'ils savent que l'armée égyptienne doit passer par Bicha, ils se sont organisés en conséquence. Le général croit les trouver un peu au dépourvu de ce côté, surtout si les Arabes de Rejal-el-Mà ne prennent pas une part active à la guerre en leur faveur; car cette kabyle occupe une des clefs du pays ennemi.

Depuis les menaces faites par le pacha, les Bédouins envoient tous les jours au camp des vivres et des chameaux qui nous accompagneront jusque dans l'Assir. Bicha doit fournir 1,000 ardebs d'orge et 2,000 ardebs de farine.

29 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Depuis que nous sommes campés à Bicha, les Bédouines se tiennent nuit et jour sous leurs dattiers pour les préserver de la rapacité des fellahs. Lorsque les soldats, sans égard pour ces belles sentinelles, jettent des pierres contre les grappes pour happer les dattes qui tombent, les femmes poussent des cris extraordinaires, et si perçans, que tout le camp en retentit. A leur voix, les maris accourent, et il s'ensuit de fâcheux débats; mais ordinairement les soldats prennent la fuite; car ils savent bien que le cri d'alarme est parvenu jusqu'aux oreilles du colonel, qui ne se gêne guère pour leur faire appliquer des coups de bâton.

30 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Les Bédouins auxiliaires de Tania arrivent au camp. Il se présentent devant le pacha, et entonnent en propres termes le chant suivant :

« Salut à notre seigneur Ahmed-Pacha, salut au grand chérif Mohammet-ibn-Aoun, salut aux chefs des troupes rouges. Votre armée est venue par terre et par mer, et nos déserts fléchissent sous son poids. Vos chevaux se précipitent comme l'éclair de la nuit. Levez vos étendards et allez les planter sur les tours de Rhédda; allez mettre ses forteresses

en cendres, et qu'à l'avenir on puisse dire : « Assir a été! »

30 juillet 1834. Séjour à Bicha.

Les marchés sont les lieux choisis, par les cheikhrs qui gouvernent Bicha, pour faire connaître aux Arabes les déterminations et les ordonnances que leur sagesse leur suggère pour le bonheur des tribus. Jeudi, un cheikhr est monté sur une pierre, et, après s'être mis en vue de tout le monde, il a annoncé à haute voix la déchéance d'Ali-Séhéri, l'un des membres du *triumvirat* de la vallée, et la nomination de son successeur.

Cette destitution vient du pacha, qui est mécontent de la manière dont Ali-Séhéri se conduit relativement aux vivres et aux chameaux qu'il a promis.

Ce cheikhr, que je connais particulièrement, est venu me voir aujourd'hui sous ma tente. Il se plaint amèrement du pacha et des Turcs en général, qui l'ont toujours entravé dans sa carrière politique : il paraît, au reste, qu'il n'est guère mieux content de ses compatriotes les Bédouins.

— Dans le siècle où nous vivons, m'a-t-il dit, la bonne foi et la loyauté ont abandonné les lieux habités par les hommes. Dès que cette guerre sera

terminée, je quitte le monde pour ne plus m'occuper des affaires publiques, et je me renferme dans mon harem, d'où je ne sortirai qu'à ma mort.

— Crois-tu, lui ai-je demandé, que les Arabes d'aujourd'hui vaillent moins que ceux d'autrefois ?

— Mon père m'a répété souvent que pendant sa jeunesse les mœurs de nos compatriotes étaient plus pures ; mais, depuis la maudite apparition des Turcs et des Ouahabis sur notre scène politique, la crainte et l'argent ont semé la discorde et la corruption parmi nous.

La conversation étant ensuite tombée sur les femmes, Séhérie m'a demand si j'étais marié.

— Non, lui ai-je répondu, je suis encore trop jeune.

— Eh ! quel âge as-tu ?

— Vingt-deux ans.

— J'étais marié à douze.

— Mais aussi maintenant tu es presque impuissant.

— Comment le sais-tu ?

— Je t'ai entendu l'autre jour demander des aphrodisiaques à M. Chedufau.

— C'est vrai; mais je te prie de me garder le secret.

— Je te le promets sur ma barbe.

— Combien de femmes prendras-tu quand tu te marieras ?

— Une seule.

— D'abord, c'est bien; mais ensuite...

— Dans nos pays, un homme ne peut avoir légalement qu'une femme.

— Ajaïb, ajaïb (drôle, drôle). Quel pays est-ce donc que le vôtre ? Comment pouvez-vous vous contenter de si peu ? Que faites-vous lorsqu'elle est enceinte, lorsqu'elle est accouchée, lorsqu'elle est malade ?

Je répondis à ces diverses questions de mon mieux; mais, malgré ma logique, il me fut impossible de lui faire comprendre la monogamie d'une manière générale : « Pour les pauvres, me disait-il, c'est excellent; mais un homme riche ne saurait s'en tenir à une seule femme, à moins d'avoir perdu le sens commun.

— Au reste, lui dis-je, si en Europe la loi est si restreinte à ce sujet, nous avons trouvé dans nos mœurs les moyens de lui donner une plus grande extension.

— A la bonne heure ; ce que je viens d'entendre me réconcilie avec ton pays.

Au même instant, un Européen entre sous ma tente. Ali Séhéri ayant vu une bague à son doigt, lui en a demandé le prix.

— Je ne saurais te le dire lui répondit mon compatriote. C'est un cadeau.

— De ta mère ?

— Non ; d'une femme.

— Ah ! les femmes ; je les connais bien. En Europe, elles tiennent donc à l'amour des hommes ? Je ne le croyais pas. Dans nos pays, leurs caresses sont trompeuses. Et ayant soufflé sur sa main : Voilà, nous dit-il, la valeur d'un de leurs souvenirs. Je suis vieux, et je vous prie d'en croire ma vieille expérience.

— C'est peut-être parce que tu es vieux que tu parles ainsi des femmes. Quand tu étais jeune, tu devais avoir une autre opinion de leur cœur.

Alors le vieux cheikhr réfléchit un moment, et ayant pris sa barbe dans sa main, il nous dit :

— En effet, je me suis bien plus ressenti de leur légèreté depuis que les années commencent à s'appesantir sur moi. Chaque poil blanc qui arrive m'annonce un nouveau mécompte, qui vient con-

firmer les opinions que je professe sur ce sexe trompeur.

Ceci est la traduction naturelle de notre conversation, et peut être considéré comme un fidèle tableau de mœurs.

XVIII

Histoire d'Ali-Séhéri. — Portrait.— Sa jeunesse. — Guerre de Mohammed-Ali. — Bicha devient tributaire.— Révolte.— Hassan-Pacha. — Forteresse.—Les Bédouins sont vaincus.—Ali-Séhéri et sa citadelle.— Siége.—Canons.—Bombes.—Stratagème.—Mine.—Dattiers coupés. —Capitulation.—L'Assir est pris.—Révolte.— Ali.—Séid.—Ahmed-Pacha.—Sa défaite.—Sélim-Bey.—Abou-Kasouq.—Cachet.—Prison. —Condamnation.— Sursis. — Délivrance.— Nouveaux malheurs.— Ben-Dahman.—Derniers événemens.— Le fils d'Ali-Séhéri.— Visite à Kala't-Bicha.— Description.— Passion des Bédouins pour les talaris.—Échange de piastres.—Bœufs à bosse.—Origine de leur bosse.

Suite du 30 juillet. Séjour à Bicha.

Ali-Séhéri est un homme de moyenne taille : malgré son âge déjà assez avancé et les fatigues continuelles qu'il a eues à supporter, son aspect est encore celui d'un guerrier. Ce Bédouin marche ordinairement nu-pieds ; ce n'est que dans des cir-

constances extraordinaires qu'il consent à chausser les sandales de cuir de chameau, selon l'usage de ses compatriotes. Sa tunique, faite d'une toile grossière, est couverte d'une abbaïé de peu de valeur. Sa coiffure se compose d'une kouffié fixée sur sa tête par un petit turban blanc. Ali a la manie de porter toujours son sabre à la main, et n'a jamais voulu adopter le ceinturon des Européens ou les cordons de soie des Orientaux. Lorsqu'il est en visite chez un étranger, il a toujours ce sabre devant lui. Cette arme est de fabrique persanne. Le vieux cheikhr a pour elle un attachement superstitieux; il ne la donnerait pas pour dix mille talaris, quoiqu'elle ne lui en ait coûté que quarante.

La tête d'Ali-Séhéri est bien conformée. Ses yeux, noirs et brillans, sont entourés d'une teinte de cohul. Son nez est aquilin, son menton un peu pointu, sa bouche moyenne, sa barbe grisonnante et bien fournie. J'ai donné à ce cheikhr une brochure européenne, sur laquelle j'ai écrit mon nom; il m'a promis de traiter en ami et en frère tout voyageur français qui, venant à passer par son territoire, lui rappellerait cette circonstance. Ali m'a raconté lui-même, de la manière suivante les malheurs de sa vie :

« J'étais fort jeune, me dit ce cheikhr, lorsque Mohammed-Ali, après avoir abandonné les rives délicieuses du Nil, s'enfonça dans nos pays sablonneux avec la ferme résolution de nous subjuguer. Le courage et le patriotisme ne faisaient pas défaut alors aux Bédouins, et tous jurèrent de combattre à outrance l'ennemi de leur liberté. Cependant Allah ne fit pas pencher la balance de la guerre en notre faveur. Sa justice voulut punir sans doute les Ouahabis du crime qu'ils avaient commis en pillant et saccageant la Mekke et Médine, ses villes de prédilection : par lui, nous avons appris à respecter tout sanctuaire élevé par les hommes à la gloire de l'Éternel.

» Mohammed-Ali s'empara de nos personnes et de nos biens, et nous lui payâmes un pour quarante de contribution, ainsi qu'il a été établi par le livre sacré. Après quelques jours de repos, le pacha se dirigea en vainqueur vers les montagnes de l'Assir ; nous le suivîmes nous-mêmes jusque dans cette contrée, et nous assistâmes à la chute de nos compatriotes.

» Cependant Mohammed-Ali, chargé de butin, quitta notre pays, et se dirigea vers son pachalik, qu'on voulait, disait-on, lui enlever. L'année sui-

vante, toutes les tribus soumises par son armée se soulevèrent et refusèrent de payer aucune contribution; car il était douloureux pour elles d'apporter entre les mains d'un étranger, d'un Turc, les fruits de leurs champs et de leurs jardins, et les meilleures bêtes de leurs troupeaux.

» Hassan pacha, qui se trouvait alors dans le Hedjaz, informa son maître de ce qui se passait dans nos montagnes. Mohammed-Ali lui envoya des troupes, avec l'ordre de nous faire rentrer sous son obéissance. Ce général ne tarda pas à prendre le chemin de nos pays. Nos espions nous annoncèrent secrètement que notre ennemi se trouvait à la tête d'une forte armée de fantassins et de cavaliers; mais cette nouvelle, au lieu de nous effrayer, nous fit redoubler d'efforts dans la préparation de nos moyens de défense. Nous appelâmes aux armes toutes les kabyles des environs; nous construisîmes une forteresse dont on voit encore les ruines à quelques pas du village. Ses magasins furent remplis de vivres pour deux mois, et un puits creusé dans la cour promettait de nous fournir de l'eau en abondance.

» Depuis la dernière guerre, j'avais acquis quelque expérience, et j'occupais un des premiers rangs

dans l'armée des Bédouins. Au jour indiqué, nos lances furent environnées de soldats qui avaient tout quitté pour se rendre à l'appel de leurs chefs. Les uns fourbissaient leurs sabres et leurs lances; d'autres raccommodaient leurs selles, et donnaient d'abondantes rations de viande et de lait à leurs chevaux de guerre. Les cheikhrs discutaient le plan d'attaque, et tous brûlaient de la plus vive ardeur.

» Cependant un jour, quelques instans après la prière du matin, un long nuage de poussière nous annonça l'armée ennemie. Nous volâmes au combat avec fureur; mais notre courage désordonné vint se briser contre les lignes inébranlables de Hassan-Pacha.

» Après ce terrible échec, les Arabes s'enfuirent avec plus de rapidité qu'ils n'étaient venus, et le silence de la solitude vint planer sur ces lieux, qui avaient retenti de nos cris de guerre, des chants de joie des vainqueurs et des gémissemens des vaincus. J'eus beaucoup de peine à réunir quatre cents hommes, et je m'enfermai avec eux dans la citadelle, dernier espoir de salut.

» Chez nos compatriotes, le plus fort est toujours le mieux respecté. Les tribus se rangèrent lâche-

ment sous les drapeaux de l'ennemi. Dès ce moment, je fus indiqué à Hassan-Pacha comme le seul instigateur de la révolte. Je vis bientôt qu'il n'y avait plus pour moi aucun espoir de salut, et je persistai à demeurer dans ma citadelle, décidé à mourir les armes à la main plutôt que de perdre la vie ignominieusement.

» Deux jours après le combat, les Turcs étant parfaitement remis de leurs fatigues, Hassan-Pacha m'envoya un de ses officiers en parlementaire. J'étais dans la cour au moment où la sentinelle annonça son arrivée, et me fit demander s'il fallait tirer sur lui. Je montai sur-le-champ sur le rempart, et, par mes signes, j'engageai le Turc à s'approcher. Celui-ci, s'étant avancé, me lança un djérid, au bout duquel un morceau de papier était roulé, et disparut sur-le-champ au grand galop de son cheval.

» J'ouvris la missive, et je lus ces mots : « Ali-Séhéri, tu dois te rendre à discrétion avant le coucher du soleil; sinon, la nuit qui va s'écouler sera la dernière pour toi et les tiens. »

» Je ne communiquai cette lettre à personne. Quelques instans avant la prière du soir, le même officier se présente encore à cheval : je l'attendais.

Dès que je l'eus aperçu, je lui jetai son djérid, qui devait porter ma réponse. Elle était conçue en ces termes : « Tu sais que ces murailles sont de terre ; mais ce que tu ignores, c'est que nos bras sont de fer. »

» Le lendemain matin, je vis déboucher du milieu des dattiers une centaine de fantassins arnaoutes envoyés en tirailleurs. Ils éclairaient la marche de Hassan-Pacha, qui s'avançait avec toute son armée pour faire le siége de la forteresse. Sa résolution ne m'étonna pas ; je m'y attendais ; mais ce qui me brûla le cœur, ce fut de voir mes compatriotes réunir leurs forces à celles de l'ennemi pour venir m'écraser.

» Le premier jour, nous nous contentâmes de nous attaquer par quelques coups de fusil ; il semblait que le général ennemi redoutât d'engager une affaire sérieuse. Le cinquième jour cependant, l'artillerie des Turcs commença à nous foudroyer ; malheureusement je ne pouvais pas leur répondre de la même manière, car tu sais que les Bédouins de cette partie de l'Arabie ont toujours été privés de canons. Je dus donc supporter patiemment les ravages de ce tonnerre redoutable inventé par tes compatriotes.

» Un jour, j'étais occupé à lire le Coran dans une petite chambre que je m'étais réservée, lorsque j'entends un bruit épouvantable au-dessus de ma tête. Tout-à-coup un énorme projectile de fer tombe à deux pas de moi, et produit une explosion épouvantable, dont mon ange gardien eut la bonté de me préserver : les Turcs commençaient à m'attaquer avec les bombes.

» Je me rendis aussitôt sur les remparts. Mes gens étaient dans la consternation, et je dus faire usage de toute mon autorité pour les maintenir dans le devoir. J'appris à deux hommes de mes parens à prévenir les effets du projectile en enlevant la mèche qui met le feu à la poudre. Ces braves Bédouins, doués d'un courage extraordinaire, s'acquittaient de leur nouvelle fonction avec audace; mais cependant, malgré leur dévouement, plusieurs bombes éclatèrent, et vinrent porter le ravage au milieu de ma faible garnison.

» Dans une après-midi, où nous avions souffert plus qu'à l'ordinaire, je rassemble mes gens, et je leur dis : « Amis, j'ai trouvé un moyen pour nous préserver de cette infernale machine : fermez bien les issues des eaux de pluie avec de la terre, afin que l'eau ne puisse pas s'échapper de la cour. » Mes

ordres furent exécutés sans qu'on sût encore où je voulais en venir. Mais, lorsque tous ces préparatifs furent terminés, je dis à mes Bédouins : « Maintenant, puisez de l'eau dans la saquie, et répandez-la sur le sol. » En moins d'une demi-journée, nous eûmes une demi-coudée d'eau sur toute la surface de la forteresse, et nous nous moquions des bombes de Hassan-Pacha.

» L'ennemi, étonné de notre impassibilité, ne savait à quoi en attribuer la cause. Cependant un de mes soldats, nouvellement marié avec une jeune et jolie femme dont il était épris, se sauva pendant la nuit pour aller la trouver ; mais le lendemain, au moment où il allait reprendre son poste, il fut pris par les artilleurs ennemis. Amené devant Hassan-Pacha, et reconnu comme ayant fait partie de ma garnison, il fut questionné sur l'état de ma forteresse, et obligé de faire connaître le stratagème dont je m'étais servi.

» Le général parut très-étonné en l'apprenant, et dès lors il changea de plan d'attaque. Il fit creuser un chemin souterrain qui arrivait justement au centre de ma citadelle, qu'il voulait faire sauter. Encore quelques minutes, et nous étions perdus ; mais heureusement Dieu, ayant envoyé une pluie

pour nous défendre, fit ébouler le terrain qui renfermait les instrumens de notre mort. Je rendis grâces au Tout-Puissant de la faveur qu'il venait de nous accorder, et j'ordonnai de combler le trou de grosses pierres.

» Cependant j'avais tué beaucoup de monde aux ennemis. Pendant la nuit, il m'arrivait souvent de réparer les brèches que l'artillerie avait faites durant le jour, et le matin les Turcs trouvaient fermée la place par laquelle ils avaient espéré la veille venir nous exterminer.

» Enfin, après plusieurs assauts infructueux et malheureux, Hassan-Pacha, irrité de ses efforts impuissans, m'envoya le cavalier au djérid avec la mission suivante : « Si demain tu ne te rends pas, je vais couper tous tes dattiers. »

» Ces arbres que Dieu a formés pour notre terre stérile, et qui exigent tant de soin pendant de si longues années, j'allais donc me les voir enlever en un seul coup par mon déloyal ennemi. C'était ma principale richesse, ma plus grande ressource pour moi et les miens : cependant la crainte d'en être privé ne me fit pas chanceler un seul instant. Je restai fidèle à mon devoir.

» Je me contentai de répondre à Hassan-Pacha :

« Si mes dattiers étaient plantés au milieu de ma forteresse, tu ne viendrais pas les abattre; mais, comme je ne puis les défendre, que la volonté de Dieu se fasse. »

» Cet acte de barbarie fut consommé. Je montai au haut de la citadelle pour être témoin de cette scène. Je voyais les arbres attaqués par la hache vaciller quelque temps au sommet, se pencher et tomber pour ne plus se relever. Chaque coup du fatal instrument, je le sentais sur mon cœur.

» Cependant mes munitions étant épuisées et mes vivres consommés, et de plus ayant perdu tout espoir d'être secouru par les kabyles voisines, je dus faire cesser une guerre inutile, et j'acceptai une capitulation honorable, qui m'avait été offerte tous les jours.

» Ma défense valeureuse ne put me préserver de la ruine. Vaincu, je fus haï de tout le monde; si j'avais été vainqueur, on m'aurait adulé. Je fus obligé de faire planter de jeunes dattiers sur mes terrains dévastés, et je dus accompagner mes nouveau maîtres dans leur expédition contre l'Assir. Jamais je n'ai mieux senti l'infériorité des tribus fixes : si j'avais été pasteur, j'aurais confié mes tentes et mes bagages à mes chameaux, et, mettant

quelques jours de désert entre mon camp et celui des Turcs, j'aurais pu braver impunément tous leurs efforts. Lorsque nous nous attachons trop fortement à la terre, nous disons adieu à la liberté.

» L'armée de Hassan-Pacha s'empara de l'Assir, et lui imposa une contribution annuelle. Après la campagne, je rentrai dans mes foyers pour m'y reposer de mes fatigues et réparer les dégâts commis sur mes propriétés.

» Le général turc ne tarda pas à reprendre le chemin de la Mekke. Lorsque les tribus l'eurent vu s'éloigner, elles se déclarèrent indépendantes ; et, l'année suivante, l'impôt fut refusé aux serviteurs de Mohammed-Ali. Nous devînmes encore rebelles, pour me servir de l'expression des Turcs ; comme si ce nom pouvait nous convenir, lorsque nous nous contentons de reprendre notre indépendance, que la contrainte seule a pu nous ravir.

» Cet amour irrésistible de la liberté devait me causer encore de graves inquiétudes. Ahmed-Pacha, le même qui commande l'expédition actuelle, nous imposa de nouveau l'autorité des Turcs. Nous fûmes obligés de l'accompagner dans son incursion sur les terres de l'Assir. Le général soumit encore

cette province, et se hâta de retourner à la Mekke après en avoir pris possession au nom de Mohammed-Ali. Durant cette campagne, Ahmed remarqua ma valeur et ma fidélité : depuis ce temps, il m'avait voué une franche amitié, qui vient d'être altérée depuis quelques jours.

» Cependant les garnisons turques laissées dans l'Assir traitaient les habitans de ce pays avec dédain, et les accablaient de vexations. La justice des Osmanlis, qui vous arrive toujours au bout d'un bâton, ne pouvait guère convenir au caractère indépendant et orgueilleux de ces peuplades. Une semblable conduite était contraire aux lois d'une politique sage et éclairée. Mais ce qui contribua surtout à porter l'exaspération au comble, ce fut ce crime honteux que Dieu punit par le feu du ciel, et que les Turcs portent toujours avec eux comme le reptile son venin. Ce que l'on devait attendre de cette manière d'agir arriva. Les Osmanlis furent de nouveau battus et chassés honteusement de leurs positions.

» Les chefs de ce mouvement étaient Ali et Séid. Le premier, comme tu sais, a acquis une grande renommée parmi les Bédouins : le dernier, quoi-

que moins connu, ne lui cédait en rien ni pour l'intelligence ni pour la valeur.

» Ahmed-Pacha résolut, en apprenant cet échec, de se mettre à la tête d'une nouvelle expédition. Ali et Séid, qui partageaient alors l'autorité souveraine, enrôlaient une armée pour l'opposer à celle des Turcs. Ma place se trouvait naturellement auprès d'eux; et d'ailleurs, si je n'avais pas pris leur parti de bonne grâce, j'y aurais évidemment été poussé par la contrainte.

» Cette campagne ne fut guère favorable aux Osmanlis : acculés dans un défilé environné de hautes montagnes, ils durent se rendre à discrétion. Séid, pour ôter aux ennemis l'envie de revenir une nouvelle fois, voulait les exterminer tous en masse; mais Ali, dont les sentimens étaient plus humains, ne voulut jamais y consentir. Cependant l'armée turque dut laisser ses armes, ses munitions, ses bagages; et les Bédouins conservent encore précieusement la belle tente verte du pacha, qui fut prise dans cette circonstance. Les ennemis durent s'en retourner honteusement, et pendant leur route jusqu'à Gonfoudah ils n'eurent souvent que du hachich à manger.

» Cependant Sélim-Bey fut envoyé contre nous

pour réparer l'échec essuyé par Ahmed-Pacha. Ce Turc était alors caïmacan [1] du deuxième régiment des rouges. Son caractère, barbare et indomptable, l'a rendu célèbre dans nos pays. Tout homme qui lui paraissait suspect périssait par le pal; et moi-même, je faillis mourir de cette mort cruelle et ignominieuse. Les Bédouins ne le connaissent que sous le nom d'Abou-Kasouq [2].

» Sélim-Bey arriva jusque dans notre vallée sans éprouver une sérieuse résistance de la part des Bédouins. Des gens mal intentionnés, mes ennemis personnels, que ma présence gênait dans leurs projets, me dépeignirent à lui comme un homme tracassier et turbulent, et comme l'instigateur de toutes les révoltes passées.

» A cette époque, mon cachet disparut sans que j'aie jamais pu le retrouver depuis. On l'apposa sur des lettres fabriquées par ceux qui voulaient me perdre, et on alla les présenter au bey comme ayant été écrites de ma main. J'étais innocent; mon amitié, ma fidélité pour Ahmed-Pacha ne s'étaient jamais démenties; je lui en avais donné mainte fois des preuves incontestables; mais, à cette époque,

[1] Lieutenant-colonel.
[2] Le père du pal.

tout le monde semblait se liguer contre moi; et ceux-là mêmes qui se disaient mes amis faisaient tous leurs efforts pour me compromettre aux yeux du caïmacam. »

— J'avais entendu affirmer, dis-je à mon historien, que, lorsque les Bédouins s'écrivaient entre eux, ils n'apposaient jamais de cachet sur leurs lettres.

— Tu as raison, me répondit le cheikhr. Les Arabes de l'intérieur se contentent de mettre leur nom au bas de la missive; mais, le plus souvent, ils ne la signent d'aucune manière.

— Comment faire alors pour reconnaître l'auteur de l'écrit?

— Le courrier chargé de le remettre l'indique lui-même.

— Cette manière d'agir me paraît avoir un inconvénient très-grave; car un Arabe de mauvaise foi pourrait se servir du nom d'un personnage hautement placé et le compromettre gravement.

— C'est vrai; mais cet usage a quelque chose de sacré dans nos mœurs; et celui qui le violerait attirerait sur lui l'animadversion universelle.

— Cependant tu as failli être victime toi-même de la coutume que tu défends.

— C'est le seul exemple que l'on pourrait citer. Je t'assure que, de mémoire d'homme, on n'avait jamais entendu parler d'un semblable abus de confiance.

L'assertion du cheikhr devait être vraie; car, depuis cette époque, j'ai souvent pris des informations auprès des Bédouins, et tous me citaient l'exemple d'Ali-Séhéri comme un fait unique et monstrueux.

« Au reste, continua mon interlocuteur, tu dois voir, par ce que je viens de te dire, que l'usage des cachets n'est pas absolument inconnu parmi nous; mais les cheikhrs des tribus indépendantes ont seuls le droit de s'en servir. Dans les contrées où plusieurs kabyles sont réunies sous une même autorité, ce privilége est réservé au grand cheikhr. Ainsi, dans l'Assir, il n'y a qu'un seul cachet, c'est celui d'Aït-Ibn-Merey le gouverneur[1]. Dans les grandes villes arabes telles que la Mekke, Médine, Djeddah, dont les habitans sont sans cesse en contact avec les Osmanlis[2], la coutume de ces derniers

[1] Ce cachet est considéré comme le sceau royal en France et en Europe.

[2] Les Turcs font un grand usage du cachet.

a prévalu, et les simples particuliers y ont tous leur khratem[1].

» Notre usage particulier a été d'une grande utilité aux Bédouins dans les guerres qu'ils ont eues à soutenir contre Mohammed ; car souvent des lettres, qui auraient pu attirer une punition capitale sur leur auteur, sont restées sans effet, parce que nos ennemis ne les considéraient pas comme authentiques. D'ailleurs, ces missives ne portant aucun nom, on n'aurait pu découvrir ceux qui les avaient écrites que par la trahison des courriers, crime excessivement rare parmi nous. »

Après cette digression, Ali-Séhéri continua son récit en ces termes :

« Sélim-Bey, circonvenu de toutes parts, se laissa convaincre de mon prétendu crime par ceux qui avaient juré ma mort. Abou-Kasouq me condamna à subir le supplice du pal.

» Un esclave du Soudan, qui avait été mon serviteur avant de devenir celui du caïmacan, avait conservé pour moi un reste d'attachement. Occupé au service du café au moment où cette détermination se prenait contre moi, il vint m'en avertir secrètement ; mais je me refusais à y croire, et je ne

[1] Cachet.

méditai aucun plan d'évasion, quoiqu'on m'en eût bien laissé tout le temps.

» Le lendemain, vers la cinquième heure du jour, l'esclave, tout essoufflé, passa devant ma maison, et me dit sans s'arrêter : « Mon maître, sauve-toi ; les gens qui doivent te prendre sont en chemin. »

» Ce conseil ne put me faire changer de résolution. L'heure de la prière de midi approchait, et je me disposai à faire mes ablutions. Pendant que je me livrais à ce pieux devoir, des gens armés entourèrent ma maison. Un chaouich se présenta devant moi pendant que mes femmes et mes filles éplorées faisaient retentir tout le voisinage de leurs cris.

» L'émissaire d'Abou-Kasouq, respectant ma sainte occupation, se tint debout à la porte, en attendant que j'eusse fini de prier.

— Que me veux-tu? demandai-je au soldat après mon dernier fetah.

— La volonté de notre maître Sélim-Bey est que tu m'accompagnes jusque sous sa tente.

— Était-il besoin de tant d'hommes pour en arrêter un seul?

— Ainsi l'a voulu notre maître.

» Avant de sortir de chez moi, je fus chargé de fers, et j'arrivai dans cet état auprès du caïmacan.

— Ta conscience, me dit ce Turc, doit te dire pourquoi tu te trouves ainsi devant moi.

— Ma conscience ne me reproche rien; mais je n'ai pas l'intention de me défendre; je sais ce qu'il faut attendre d'un homme comme toi : le tigre ne laisse pas échapper sa proie une fois qu'il la tient.

» J'entendais, en dehors de la tente, les coups de hache du bourreau qui apprêtait le pal; un soldat aiguisait le fatal rasoir. Les soldats égyptiens, toujours avides de semblables spectacles, se réjouissaient d'avance des sensations délicieuses que celui-ci allait leur offrir, et plaisantaient d'une manière dégoûtante sur mon malheur.

» Les apprêts de ce barbare supplice me faisaient frissonner, et m'adressant au caïmacan.

— Au nom de Dieu, dis-je à Sélim, accorde-moi la grâce de mourir comme un honnête homme, fais-moi décapiter avec le sabre.

— Tu es donc bien pressé de quitter cette vie?

— Si je suis destiné à périr, que ce soit promp-

tement. Mais il me semble que tu ne peux pas condamner à mort un homme comme moi, et faire exécuter la sentence sans en prévenir ton supérieur. Je te prie donc d'écrire à Ahmed-Pacha pour avoir son opinion.

» Soit que Dieu fût encore mon protecteur, soit que le bey doutât de la sincérité des dépositions de mes ennemis, il me fit mettre en prison, et retarda le moment de mon supplice.

» Sélim demanda conseil à Ahmed-Pacha. Celui-ci, connaissant l'humeur irritable de cet officier, lui envoya un courrier forcé pour lui ordonner de me conserver la vie, et de me considérer comme un des plus fidèles serviteurs de Mohammed-Ali. Ce général n'a jamais trahi son ami, et a toujours eu pitié des malheureux.

» Le caïmacan, après avoir pris connaissance de cet ordre, envoya sur-le-champ un officier pour me délivrer. Je croyais toucher au moment de mon supplice, et rien ne pourrait exprimer la joie que je ressentis lorsque j'eus la certitude que j'allais être rendu à la liberté.

» Dès ce moment, le bey, convaincu de mon innocence, se lia avec moi de l'amitié la plus vive, et c'est encore une des personnes dont je conserve

les meilleurs souvenirs. Résolu de sacrifier ma vie pour mon protecteur, je me rangeai franchement sous les drapeaux de Mohammed-Ali; et dans la malheureuse campagne entreprise par Ahmed-Pacha contre l'Assir, je ne fus pas étranger à la conservation de l'armée égyptienne vaincue. Connu assez particulièrement d'Ali et de son frère Séid, je contribuai avec quelques grands cheikhrs arabes à faire signer la paix, sans laquelle le général et les soldats étaient tous perdus. C'est ainsi que la vie conservée à un innocent a sauvé celle de plusieurs milliers d'hommes.

» De cette fatale époque datent pour moi de nouveaux chagrins. Les deux cheikhrs d'Assir, pour punir nos tribus de la part que nous avions prise à cette guerre, leur imposèrent une contribution exorbitante, que nous avons été obligés de payer. Nous fûmes forcés de recevoir de leur part un gouverneur assîrien, qui nous a tenus sous sa main de fer jusqu'à l'arrivée de votre armée dans les parages de Rania.

» Ben-Dahman était le nom de ce gouverneur; El-Foue, cheikhr de Bicha, a aussi pris la fuite avec lui. Nous ignorons s'il est allé chercher un asile jusque dans l'Assir, ou bien si la crainte

des Turcs le force à se cacher dans les environs.

» Ces jours passés, le sort malheureux qui me poursuit depuis ma jeunesse est encore venu s'appesantir sur moi. Le pacha m'a fait demander un grand nombre de chameaux de transport, et m'a imposé une forte contribution de dattes. Cette dernière denrée a été livrée au jour convenu; mais, comme je mettais quelque retard à rassembler les chameaux, et cela par la faute des cheikhrs subalternes, le général a cru que je n'agissais pas de bonne foi. Il a fait partir des compagnies armées de haches pour me ruiner une nouvelle fois en coupant mes dattiers.

» Heureusement pour moi, le grand chérif est intervenu en ma faveur, et m'a fait accorder un sursis de quatre jours. Enfin, hier au soir, j'ai été destitué de ma fonction de grand cheikhr sans savoir pourquoi, et le nommé Mohammed-Ibn-Aoun m'a remplacé.

» Dieu le veut ainsi : ma fidèle jument, qui m'a transporté mille fois dans les combats, est prête, et mes armes m'attendent. Malgré cet outrage, je ne suis pas une femme, pour m'enfermer dans ma maison. J'accompagnerai Ahmed-Pacha dans l'Assir, et je combattrai à ses côtés pour lui prouver

que je me souviens toujours que je lui dois l'existnce. »

Ali-Séhéri, après avoir rappelé ces circonstances de sa vie, se retire d'un air pensif et mélancolique : il se rend, dit-il, chez lui, pour terminer ses préparatifs de départ. Ce cheikhr a un fils âgé de dix-neuf ans ; puisse-t-il être aussi honnête homme, mais plus heureux que son père ! Ce jeune Arabe donne de belles espérances.

1er août 1834.

Vers le matin, j'ordonne à mon saïs de préparer mon cheval. Je dois aller avec MM. Chedufau et Gatti visiter la forteresse de Bicha, célèbre dans cette partie de l'Arabie par la belle résistance d'Ali-Séhéri[1]. Nous suivons les murs des jardins de la vallée, et, après un quart d'heure de marche, nous arrivons au terme de notre course. Cette citadelle, la plus belle sans contredit que nous ayons encore vue depuis notre départ de Taïffa, est située sur une colline très-basse, à côté de la colonne de dattiers de l'oadi[2]. Elle est éloignée d'un mille et demi

[1] Les Bédouins la connaissent sous le nom de Cala't-Bicha (forteresse de Bicha.)

[2] Rive droite du torrent.

du village de Rouchan-Kébir[1]. Ses environs sont couverts de nombreux villages. Une population active et laborieuse cultive les terrains ombragés par les palmiers.

Cette citadelle est carrée et sans portes, comme on le pratique depuis Tsania[2]; et j'ai déjà dit ailleurs que les garnisons se servent d'une corde pour pénétrer dans l'intérieur. La muraille extérieure est construite en terre; elle a sept pieds d'épaisseur sur vingt de hauteur. En dedans, une nouvelle muraille de même dimension, et parallèle à la première, forme avec celle-ci un corridor circulaire, recouvert d'un plancher de troncs de palmier revêtus d'une forte couche de terre. Les assiégés se placent sur cet espace bordé de meurtrières, qui leur permet de tirer sur l'ennemi sans être exposés à ses coups. Un nouveau plancher couronne le faîte des murs, et préserve la garnison des intempéries des saisons.

[1] Ou Rochan-Kébir.

[2] M. Jomard écrit *Ténia* ou *Toknia*. Voyez son dernier ouvrage, intitulé : *Études historiques et géographiques sur l'Arabie,* accompagnées d'une carte de l'Assir et d'une carte générale de l'Arabie, suivies de la *Relation du Voyage de Mohammed-Ali dans le Fazoql*, avec des observations sur l'état des affaires en Arabie et en Égypte, par M. Jomard, membre de l'Institut, etc., etc. Paris, in-8°. Firmin Didot frères.

Tous les murs sont crénelés avec soin, et défendus en outre par huit tours placées aux angles et au centre. Ces tours affectent la forme d'un demi-cercle. Le milieu de la forteresse formait une cour de 80 pas de côté, sur laquelle toute la garnison pouvait être passée en revue : la muraille extérieure a 480 pas de développement, ce qui donne pour la cour une surface de 6,400 pas carrés, et de 14,400 pour l'espace occupé tout entier par la citadelle. Un puits, creusé à l'un des angles, fournissait une eau abondante à la garnison.

Ces constructions, ruinées aujourd'hui, ne présentent plus que l'ombre de ce qu'elles étaient autrefois. Tout bruit de guerre a déserté ces murailles, et les crocs où les guerriers suspendaient jadis leurs armes, soutiennent maintenant des instrumens aratoires. L'épée a été remplacée par le soc de la charrue. La cour, qu'avaient endurcie les pas des combattans, est couverte de bercim. Vers les murailles, le terrain est planté de rissings et de cotonniers. Cette transformation doit être agréable aux hommes qui croient à un avenir pacifique, et il serait à désirer que toutes les forteresses du globe en fussent au même point.

En revenant au camp, nous prenons la route qui

serpente sous les dattiers. L'heure de la visite de l'hôpital approchait pour les médecins : mes compagnons prennent les devans.

On sait que les Bédouins aiment avec passion les talaris. Leur ambition consiste à en amasser le plus grand nombre possible. Les Arabes n'estiment que cette monnaie ou les vieilles piastres de Constantinople. Ils ont de la répugnance à prendre les pièces frappées au coin de Mohammed-Ali, car ils savent que le titre en est mauvais, et ils ne s'y décident que par la contrainte. A cause de la présence de l'armée, ils n'osent pas refuser les piastres égyptiennes; mais ils se hâtent de les convertir en talaris dès qu'ils en possèdent un nombre suffisant. Quant à l'or, ils ne l'accepteraient à aucune condition.

En passant à côté d'un dattier, je suis accosté par une Bédouine, qui me prie de lui échanger des piastres pour un talari. J'y consens volontiers. Cette femme me donne un tas de petite monnaie, bien persuadée que je ne m'amuserais pas à la compter. Cependant, ne voulant pas être pris pour dupe, j'ordonne à mon saïs de la vérifier. Il ne trouve que quinze piastres au lieu de vingt-une, selon le cours. Comme elle se refuse à compléter le nombre voulu, je pique mon cheval, et je pars. Elle

m'arrête, et m'offre quinze piastres argent et des dattes pour complément. Enfin, nous convenons qu'elle donnera vingt piastres, et le reste en dattes. Elle m'apporta une si grande quantité de petite monnaie, que mon saïs mit plusieurs minutes à la compter; et il y eut encore du déficit. Voyant qu'il lui était impossible de me tromper, elle alla recueillir tous les paras du village, et cette fois il n'y eut pas erreur.

Chemin faisant, je m'arrête devant une saquie ombragée par des saules et des palmiers. Un Bédouin est occupé à puiser de l'eau en se servant de la méthode que j'ai déjà décrite à Taïffa. L'une des deux vaches employées à ce travail a une énorme bosse au-dessus des épaules, et son maître, voyant que je la considérais avec curiosité, me demande si je connais l'origine de cette protubérance. Sur ma réponse négative, voici ce qu'il me raconta :

« Un jour, Mohammed-el-Nébi, proscrit de la Mekke, s'achemina seul vers Médine. Arrivé à Oadi-Safra, il était exténué de fatigue : ses jambes ne pouvaient plus le porter. Il s'assit sous un arbre, invoquant la miséricorde divine, lorsqu'une génisse, qui paissait dans les environs, se présenta devant lui. El-Nébi, s'adressant à elle, la pria de

lui prêter son secours pour continuer sa route; mais l'animal lui répondit :

— Le service que tu me demandes n'est pas possible ; tu sais bien que mon dos n'est pas conformé pour porter un cavalier.

— Peu t'importe, répliqua le prophète; consens à ce que je te demande, et je me charge du reste.

— Je suis tout entière à ton service.

» L'envoyé de Dieu enjambe sa nouvelle monture : aussitôt une bosse s'élève sur les épaules de la génisse, et forme une espèce de selle, dont le prophète se sert jusqu'à la fin de son voyage. Depuis cette époque, tous les bœufs de l'Arabie ont gardé cette marque de distinction, et tu sais qu'on n'en rencontre pas de pareils dans les autres contrées de la terre. »

Les Bédouins, et en général tous les Orientaux, expliquent par des considérations religieuses tous les phénomènes qui présentent quelque chose de surnaturel. Cependant mon Bédouin se trompait en croyant que son pays seul nourrissait des bœufs à bosse; car, pour ne parler que d'une seule contrée, on sait que ceux de l'Abyssinie sont absolument conformés de la même manière.

XIX

Deux Arabes de la tribu de Dossari-Abou-Nogta. — Nouvelles d'Assir. —Un apologue.— Retour de Chérif-Mansour.— Départ des Bédouins auxiliaires.—Ambassadeurs de la tribu d'Iam.—Détails historiques.— Offre de coopération.— Soultan-Ben-Abda.— Rofédi, cheikhr de Bel-el-Asmar.—Garama, envoyé de Béni-Cher.—Transfuges. —Arabes.— Égyptiens.—Heures de marche.— Hauteur du thermomètre à Bicha. Départ de Bicha.— Route. — Oasis de Billa.— Maroua. — Arrivée à Héfa.—Méhémet-Bey.—Ahmed-Pacha.—Hassan-Pacha.—Chameaux de Bicha. — Quatre vieilles femmes. — Envoyés de Béni-Cher. — Nouvelles d'Assir. —Température.

1er août 1834. Séjour à Bicha.

Deux Arabes, de la tribu de Dossari-Abou-Nogta, sont arrivés au camp pour venir rendre visite à leur ancien maître. D'après leur rapport, les montagnards de cette kabyle n'attendent que le moment où le pacha se présentera dans l'Assir pour se déclarer en sa faveur.

— Les vieux amis d'Abou-Nogta, leur a demandé Dossari, se réjouissent-ils de ce que son fils semble destiné à les commander ?

— Le souvenir de ton père est encore vivant parmi nous ; car nous savons très-bien que si l'Assir est une puissance, c'est à lui qu'elle le doit[1]. Cependant nos compatriotes te verraient avec peine si tu devenais leur gouverneur pour le compte des Turcs.

— Indépendamment de cela, ont-ils pour moi de la considération ?

— Hindi, l'ambassadeur d'Aït, qui t'a vu à Taïffa, a conçu de toi une très-bonne opinion ; mais il a prétendu que tu fumais le narghilé.

— C'est vrai.

— Je n'ai pas de la peine à le croire, car j'en vois plusieurs sous ta tente. Tu sais que la doctrine d'Ouahab a poussé des racines profondes dans l'Assir, et tu feras bien de renoncer à cet usage[2].

— Quelle impression la présence de l'armée a-t-elle produite sur Hindi ?

— Il a dit en conseil : « L'armée du pacha est

[1] Avant Abou-Nogta, toutes les kabyles de l'Assir étaient isolées et sans aucun lien politique. Ce chef parvint à les unir et à leur donner une nationalité commune.

[2] On sait que la religion des Ouahabis leur défend de fumer, et même de boire du café.

forte. Si votre intention est de vous battre, prenez sur-le-champ vos mesures de défense; et si vous ne voulez pas faire résistance, tâchez d'obtenir tout de suite un accommodement. »

Aït-ibn-Merey a appelé au conseil les principaux cheikhrs de l'Assir, et, pour les encourager, il leur a dit : « L'armée qui s'avance contre nous, avec la prétention de nous réduire à l'état de raïa, n'est composée que de mauvais soldats et de misérables tacrouris ramassés et enrégimentés par la contrainte à la Mekke, au moment du pèlerinage. » A ces mots, tous ont répondu qu'ils étaient disposés à se battre. Alors Aït, reprenant la parole, leur a dit : « Je sais que vos intentions ne sont pas encore bien arrêtées, et plus tard il arrivera peut-être que vous me trahirez ; mais peu m'importe ; s'il le faut, je combattrai seul, et je succomberai du moins avec honneur. » Une partie des troupes d'Assir sont campées à Menader[1], et l'autre s'organise sur le territoire de la tribu de Beni-Malek.

La nouvelle de l'excursion du pacha contre Maroua et celle de son retour à Bicha a été apportée par les Bédouins fugitifs. Aït s'en est saisi et

[1] Nous camperons plus tard en ce lieu, et nous y séjournerons longtemps.

l'a tournée à son avantage, en répandant le bruit qu'Ahmed pacha et son armée avaient repris le chemin de la Mekke, après avoir abandonné leurs projets contre l'Assir. »

Pensant que ses Arabes pourraient être de quelque utilité dans les circonstances présentes, Dossari les a présentés au divan.

— Quelles sont les forces dont les gens d'Assir peuvent disposer contre moi, leur a demandé le pacha, et quelle est leur position morale?

— Les Bédouins, ont-ils répondu, tremblent chaque fois qu'il s'agit pour eux de se mesurer avec des troupes organisées. Quant à leurs forces, on ne peut pas les apprécier; l'Assir proprement dite peut mettre quatre mille hommes sous les armes; mais elle ne doit pas compter sur l'appui des kabyles qui avaient coutume de suivre le drapeau d'Ali. Ces kabyles ont été long-temps tributaires et sont aigries, par conséquent, contre leurs anciens maîtres; d'un autre côté, la domination des Turcs ne leur plaît guère, et on ne peut pas prévoir en faveur de qui elles prendront les armes.

— Pensez-vous que mon armée puisse lutter avec avantage contre celle des ennemis?

A cette question, l'un des Arabes a répondu af-

firmativement, mais au moyen d'une allégorie que malheureusement la bienséance européenne m'empêche de rapporter.

— Cependant, a repris le pacha, quelques espions nous assurent que les forces d'Aït sont très-considérables ?

Le même Arabe a répondu encore par un apologue que rien ne m'empêche de reproduire. Le voici tel qu'il m'a été communiqué par M. Chedufau, médecin en chef, qui était présent lors de cette conversation.

« Un jour, un lion affamé, ayant aperçu un baudet, voulut le dévorer ; il s'approche ; mais l'Aliboron dresse à l'instant ses longues oreilles avec les pointes dirigées en avant en forme de cornes. Le lion, l'ayant aperçu dans cette attitude, eut peur de cet animal dont l'espèce lui paraissait inconnue, et il se préparait à la retraite, lorsqu'un passant qui se trouvait sur le lieu lui dit :

» O roi des animaux, fais attention que l'ennemi dont tu t'effraies n'est nullement à craindre, et ce que tu prends pour des cornes n'est qu'une paire d'oreilles. A ces mots, le lion s'approcha un peu plus près vers le baudet qui faisait le fanfaron,

s'imaginant être craint, et, s'étant précipité sur lui, il le dévora.

» Il en sera ainsi, pacha, de ton armée; elle exterminera celle de l'Assir, que l'on fait si forte de loin, et qui de près n'est qu'un fantôme. Je t'en réponds sur ma barbe. »

Chérif-Mansour, après avoir visité toutes les kabyles de Bicha pour trouver des vivres et des chameaux, est arrivé aujourd'hui au camp. Les préparatifs de départ sont terminés, et je pense que nous ne tarderons pas beaucoup à nous mettre en marche. Une partie de l'armée a pris aujourd'hui les devans : ce sont les Mograbins et la cavalerie d'Abddin-Bey et de Mohammed-Bey.

2 août 1834. Séjour à Bicha.

Aujourd'hui, quelques instans après le lever du soleil, les Bédouins de Chérif-Mansour et tous ceux qui sont venus rejoindre l'armée, soit à Akig, soit à Bicha, ont fait leurs préparatifs de départ, sans oublier et danses et chants. Avant de se mettre en marche, ils ont eu le soin de brûler les cabanes qu'ils s'étaient construites avec des branches et des feuilles de palmier. Lorsque les Arabes lèvent leur camp, ils laissent sur les lieux tout ce qu'ils ne veulent pas emporter, pourvu qu'ils soient amis avec la

tribu voisine; dans le cas contraire, ils le livrent aux flammes. Je devais trouver plus tard le même usage établi en Abyssinie.

Tous les jours on nous assure que nous allons partir; et cependant ce moment n'arrive jamais. On attend encore quatre ou cinq cents chameaux de transport. Les Bédouins fournissent ceux de leurs animaux qui ont le moins de valeur, parce qu'ils pensent que les fatigues et le manque de pâturages feront mourir tous ceux qui accompagneront l'expédition. Les chameaux qui sont déjà arrivés ressemblent à des squelettes, et il en meurt tous les jours quelques-uns; cependant, si au 22 août l'Assir n'est pas en notre pouvoir, nous aurons à supporter toutes les douleurs de la famine, puisque nous n'avons de vivres que jusqu'à cette époque.

La tribu d'Aschid-el-Bekil, qui, dit-on, s'avance vers l'Assir pour faire cause commune avec nous, se nomme Iam. Cette kabyle, nombreuse et puissante, occupe l'espace compris entre Rejal-el-Ma-el-Iémen, le Tehama, l'Assir et les états de l'Imam de Sana. Lorsque Sultan-Sélim vint faire la conquête de l'Arabie, son armée se trouvait dans le voisinage de la tribu d'Iam, au moment où elle fut attaquée par une affreuse épidémie. Les kabyles en-

nemies allaient profiter du triste état où le monarque se trouvait réduit; mais les Bédouins dont je parle prirent son parti et le délivrèrent du péril qui le menaçait. Ensuite ils escortèrent les troupes turques jusqu'à la Mekke, où le sultan voulut les faire reposer pour leur procurer une entière guérison.

Pour récompenser les Iam du service qu'ils lui avaient rendu, Sélim leur donna une firman qui les autorisait à prélever annuellement une certaine imposition sur les tribus voisines que les Turcs avaient soumises. Les Bédouins conservèrent avec soin ce firman, et chaque année ils envoyaient une armée de trois ou quatre mille hommes pour percevoir le tribut. Cependant Ali d'Assir s'était emparé du gouvernement de son pays : la tribu d'Iam, confiante dans son droit et dans sa force, expédia une nouvelle armée pour exiger l'impôt accoutumé; mais Ali, s'étant embusqué dans un défilé, les attaqua à l'improviste, et les mit en fuite après les avoir entièrement battus.

Bientôt Ali, après avoir organisé toutes les forces de l'Assir, rangea sous son autorité presque toutes les tribus voisines, et celle d'Iam y fut comprise. Celle-ci supporta patiemment les vexations de ses anciens tributaires, et leur paya exactement la

contribution convenue, se promettant à part soi de reprendre sa revanche à la première occasion favorable.

A la mort d'Ali d'Assir, le bruit de l'expédition du pacha s'était répandu dans le pays. Il fallut songer à défendre la patrie menacée, et Aït fut obligé de diminuer les forces de toutes les garnisons qui occupaient les pays vaincus. Les Kabyles soumises n'ont pas tardé à se délivrer des troupes qui les maintenaient dans l'obéissance; et celle d'Iam, qui n'avait pu oublier ses griefs contre ses anciens maîtres, a envoyé un ambassadeur au pacha pour lui offrir sa coopération.

Les Iam conservent encore précieusement le firman du Sultan-Sélim. Ils sont les partisans ardens de Constantinople; et s'ils prennent parti pour le pacha qui réside au Caire, c'est uniquement pour se venger de leurs anciens oppresseurs. Dans les circonstances présentes, les Arabes devraient oublier tous leurs ressentimens particuliers pour se lier contre l'ennemi commun. Malheureusement c'est un peuple à passions ardentes, et chaque tribu est trop préoccupée de ses haines particulières pour penser à l'intérêt général.

3 août 1834. Séjour à Bicha.

Soultan-Ben-Abda est le nom d'un cheikhr qui a des prétentions au gouvernement d'une des kabyles de l'Assir, qui reconnaissait l'autorité de son père avant l'avénement d'Ali au pouvoir. Le pacha d'Égypte a promis de le réintégrer dans tous ses droits. Il était parti d'Akig pour se rendre sur les frontières de son pays avec intention de semer la discorde parmi les cheikhrs ennemis, et pour obtenir par le moyen de ses espions des renseignemens exacts sur les forces et les mouvemens d'Aït. Il est revenu aujourd'hui au camp pour rendre compte de sa mission.

Dossari vient de recevoir aussi une lettre de Rofédi cheikhr de Bel-el-Asmar. Cette tribu, située sur la frontière de l'Assir, et naguère sa tributaire, a recouvré son indépendance par le seul fait de la mort d'Ali, dont le bras était seul assez fort pour contenir dans l'obéissance les nombreuses contrées qu'il avait soumises. « Dès que Hamed-Pacha, dit-il, sera arrivé sur les frontières d'Assir, nous mettrons à sa disposition tous ceux de nos hommes qui peuvent porter les armes. Venez, vous êtes attendus avec impatience. »

Garama, cheikhr subalterne de Béni-Cher, est

arrivé presque en même temps. Il est porteur d'une lettre de Gourm, chef de cette tribu. Celui-ci offre sa soumission au pacha, et lui témoigne le désir de s'unir à lui pour se battre contre l'Assir. Le général et le grand chérif acceptent sa proposition. Cette tribu, qui peut armer dix mille hommes, avait été subjugée par Ali, qui lui avait imposé une garnison et des chefs de son pays.

A l'approche de l'expédition égyptienne, le gouverneur assyrien, voyant les dispositions peu amicales de cette tribu, et craignant une insurrection générale, s'est retiré dans son pays, et est venu se ranger sous les drapeaux d'Aït.

Garama, parmi tous les envoyés qui sont venus au camp, est celui qui paraît avoir le plus d'importance : il est accompagné d'une nombreuse escorte de fantassins et de cavaliers montés sur de magnifiques jumens.

4 août 1834. Séjour à Bicha.

Dans l'Assir, lorsqu'un homme trahit son pays et passe à l'ennemi, on brûle sa maison; ses bestiaux sont confisqués, ses terres saccagées et ravagées. Si on le reprend, il est condamné à avoir la barbe rasée et à mourir d'une mort ignominieuse.

Jusque là cette coutume n'a rien de trop déraisonnable ; mais ce n'est pas tout : la famille elle-même du transfuge est réduite à la dernière misère ; on ne laisse à la femme que des haillons et une soucoupe de courge pour demander l'aumône. La mère, les enfans deviennent l'objet de l'exécration générale, et sont obligés de s'expatrier, s'ils ne meurent pas de douleur et de faim.

5 août 1834. Séjour à Bicha.

Depuis une semaine environ, nous recevons tous les jours l'ordre de partir ; mais le contre-ordre arrive un quart d'heure après. Ce serait un spectacle vraiment amusant, s'il ne s'agissait pas de la vie de plusieurs milliers d'hommes. Jusqu'ici, les ressources de l'armée ont toujours été au-dessous de ses besoins. Les chameaux qui manquaient ne sont pas encore arrivés, et on ne fait aucune démarche pour se les procurer. Le pacha, qui ne peut se résoudre à un acte de vigueur, seul langage que comprennent les Bédouins, voyant les vivres diminuer tous les jours et les chameaux mourir de faim, avait l'intention de faire prendre les devans à l'armée, et de rester ici avec le grand chérif ; mais Ibn-Aoun l'a dissuadé de ce projet.

Cependant le nombre des transports est insuffisant ; et, au lieu de jeter au vent les tentes dont on devrait pouvoir se passer en campagne, on préfère laisser dans le village de Rouchan une partie des munitions et les fusées à la Congrève, qui sont d'une utilité infiniment plus directe. Chaque officier a droit à un et même à plusieurs domestiques pris en dehors des cadres de l'armée. Les employés européens sont encore moins limités qu'eux sous ce rapport ; et dans l'armée irrégulière, on compte au moins un esclave ou tout autre serviteur pour trois soldats. Il y a dans l'expédition un quart de bouches inutiles qui consomment sans rien produire. Comment songer à faire une pareille guerre dans un pays sablonneux, sans eau, et lorsqu'on a pour ennemis des Arabes qui se meuvent avec une rapidité extraordinaire, n'ayant pour tout bagage qu'un petit sac de farine, qui leur suffit pour tenir campagne pendant trois mois ; tandis qu'on n'a dans son armée que des soldats égyptiens lourds comme des buffles, habitués à manger abondamment et à boire à outrance l'eau délicieuse du Nil ?

Un militaire européen aurait ici de quoi mourir de pitié. Quant à moi, je me trouve bien partout, et je prends le parti de ne plus songer au lende-

main. Lorsque les chameaux seront chargés, et que l'armée se mettra en marche, je monterai à cheval, et je ferai mes adieux à la vallée de Bicha, qui bientôt ne m'offrirait plus rien à écrire, seul passe-temps qui me procure maintenant quelque satisfaction.

6 août 1834. Séjour à Bicha.

Voici le total des heures employées par l'armée pour se rendre de Taïffa à Bicha.

De Taïffa à Akig..................	71	3/4
Dix-neuvième marche...........	5	
Vingtième.........................	6	1/4
Vingt-unième.....................	7	1/2
Vingt-deuxième..................	6	1/2
Vingt-troisième..................	11	
TOTAL..................	108	

Depuis Akig jusqu'ici, le terrain descend de niveau, quoique d'une manière insensible, et la chaleur doit être plus forte dans cette vallée. La température y a été très-élevée pendant tout le temps de notre séjour. Cependant, eu égard à la saison, nous n'avons pas trop à nous plaindre. Le vent du nord a régné presque sans discontinuation.

Voici la hauteur du thermomètre à Bicha :

	Soleil levant.	Midi.	2 h. après midi.	Soleil couchant.	Minuit.
22 Juillet...	19°....	32°....	33°....	29°....	24°
23.........	20.....	32.....	33.....	30.....	24
24.........	20.....	32.....	34.....	29.....	23
25.........	20.....	33.....	35.....	28.....	23
26.........	20.....	31.....	33.....	27.....	24
27.........	19.....	33.....	36.....	28.....	25
28.........	19.....	30.....	33.....	27.....	23
29.........	21.....	30.....	32.....	28.....	24
30.........	21.....	31.....	32.....	29.....	24
31.........	22.....	32.....	34.....	29.....	24
1er Août....	20.....	30.....	31.....	26.....	23
2..........	19.....	29.....	31.....	26.....	22
3..........	18.....	29.....	30.....	25.....	23
4..........	20.....	30.....	33.....	27.....	24
5..........	19.....	30.....	31.....	27.....	24
6..........	20.....	32.....	33.....	27.....	24

7 août 1834. Vingt-quatrième jour de marche.

Persuadé qu'en prolongeant encore le séjour de Bicha, l'armée pourrait très-bien mourir de faim, le pacha vient de donner l'ordre de départ, et, une heure après, le camp, naguère immobile sur le terrain de la vallée, se trouvait disposé sur le dos des chameaux, et se mouvait lentement dans la direction du sud. Mohammed me présente mon cheval, et, après avoir jeté un regard d'adieu sur la belle oadi que probablement je ne dois jamais revoir, je

prends à toute course les devans de l'armée. Tous les chevaux, fatigués de leur longue oisiveté, étaient impatiens, et le frein avait peine à les contenir. Les cavaliers, les uns après les autres, lâchent les rênes pour contenter leur ardeur. Le chemin est couvert de coursiers qui courent en tous sens, laissant derrière eux une longue colonne de nuages de sable, au grand mécontentement des malheureux piétons.

La route où nous marchons est tracée sur le prolongement de la vallée de Bicha, qui va sans cesse en se rétrécissant. Les montagnes dont elle est bordée sont élevées, moins stériles que celles dont j'ai déjà parlé, et finissent bientôt par s'écarter. La gorge qui sépare les deux bassins est barrée par une petite colline qui semble vouloir arrêter le cours du torrent de Bicha. Cependant les eaux se sont creusées, à travers cet obstacle, un passage étroit, mais suffisant à leur écoulement.

A côté, on aperçoit une oasis plantée de dattiers et couverte de champs cultivés, de terres labourées et de nombreux jardins arrosés par de belles saquies. Après l'oasis, c'est une plaine sablonneuse semée de cyprès pins et de touffes d'herbes. Elle est traversée par le torrent de Bicha, dont le lit est

d'une étendue prodigieuse et mieux encaissé que du côté du village de Németan. La rive droite est ombragée par de beaux palmiers dont les fruits ont été cueillis depuis peu. Les puits sont environnés de grands saules que je ne m'attendais pas à retrouver aussi tôt[1]. A côté, on remarque de petites cabanes destinées aux jardiniers et aux animaux occupés à puiser l'eau. Des habitations bédouines sont disséminées sur le bord du torrent.

Cette oasis se nomme Billa. On la remarque à peine quand on vient de Bicha; mais, isolée au milieu d'un désert, elle paraîtrait ravissante.

Chemin faisant j'aperçois quelques plantes de la famille des anthemis, du genêt, et le daria, que Mahomet place dans les enfers pour servir de nourriture aux damnés. Trois forts bâtis sur le sommet des collines et une tour construite sur la plaine défendent un village qui se trouve au milieu : c'est celui de Maroua, dont nous avons déjà parlé. Nous le laissons à notre droite, et nous arrivons bientôt au village de Héfa, où la cavalerie et les Bédouins nous attendent depuis leur départ de Bicha.

Héfa est ruiné depuis long-temps; les Bédouins

[1] La vallée de Bicha en possède un grand nombre.

l'ont abandonné pour aller établir leurs habitations sous l'ombrage des dattiers.

Mehemet-Bey, chef d'une partie de la cavalerie turque, s'est rendu au-devant du pacha. Il l'a supplié de lui donner la permission de couper les dattiers de Héfa et d'en exterminer tous les habitans.

— D'où vient ta colère? lui a demandé le pacha.

— Depuis mon arrivée en ce lieu j'ai perdu quatre cavaliers.

— Que sont-ils deveuus?

— Les Bédouins les ont assassinés pendant qu'ils étaient à la chasse; ils ont voulu, sans doute, venger la mort de ces hommes que nous avons tués lors de votre excursion contre Maroua.

— Nous ne sommes pas encore en pays ennemi, les innocens ne peuvent pas payer pour les coupables. Le sang du juste retombe sur celui qui l'a versé, et au jour du jugement Allah saura distinguer les bons des méchans.

Telles sont généralement les réponses du pacha: il compte trop sur l'avenir, et ne vit pas assez dans la vie présente. Je ne le blâme pas d'être trop bon; cependant, lorsqu'on commande des soldats à peine civilisés et que l'on a mission de combattre des hommes qui sont au moins aussi arriérés qu'eux,

on doit donner sa démission de général ou savoir employer la force, puisque c'est la seule manière d'impressionner un peuple à demi barbare.

Au reste, les Arabes n'ont pas eu grand tort de tuer ces quatre cavaliers; ils savaient très-bien que dans une de ses expéditions un général turc, Hassan Pacha, étant arrivé devant Maroua, prit toutes les femmes et les enfans de ce malheureux village, et les fit vendre au marché comme un troupeau de moutons.

Les chameaux que nous avons pris à Bicha sont tous très-frêles, et ne peuvent porter que de légers fardeaux : il est impossible de les assujettir à marcher les uns à la suite des autres, malgré la corde qu'on leur attache à la lèvre supérieure ou sous le menton. Cette manière de lier ces animaux me paraît particulière aux Bedouins, et c'est pour la première fois que j'en ai été témoin. Dès qu'un de ces chameaux se sent le ventre ridé par les cordes qui doivent fixer les fardeaux, il s'échappe à toutes jambes, et fait des ruades épouvantables, jusqu'à ce qu'il soit délivré de sa charge.

Il serait impossible de se présenter en pays ennemi avec des moyens de transport aussi indociles. Cinquante chameaux employés à porter une

partie des munitions ne sont pas encore arrivés; d'autres sont morts. Le grand chérif est resté en arrière. Les fusées à la Congrève ont été réellement laissées à Bicha, et le pacha d'Égypte peut les considérer comme perdues pour toujours. Cependant ces projectiles auraient pu être d'une grande utilité pour débusquer les Bédouins ennemis des positions élevées où ils ne manqueront pas de se retrancher, et ils auraient été d'autant plus redoutables, qu'ils leur sont tout-à-fait inconnus.

Tous les habitans de Héfa et des environs ont pris la fuite, à l'exception de quatre vieilles femmes qui ont préféré s'exposer à la mort plutôt que d'abandonner les chaumières où elles ont vécu. Les Bédouins, avant de partir, ont enlevé toutes les bonnes dattes, et n'ont laissé sur les arbres que le fruit vert, afin qu'il puisse donner aux soldats des fièvres et des dyssenteries. En agissant ainsi, on prétend qu'ils n'ont fait qu'obéir aux ordres des gens d'Assir, qui doivent connaître par expérience la gloutonnerie d'un fellah affamé.

Vers le soleil couchant, de nouveaux envoyés sont arrivés de Béni-Chèr. Ils sont descendus directement chez le chérif, et lui ont apporté quelques ballasses de beurre pour sa cuisine. En Europe un am-

bassadeur qui arriverait avec un cadeau pareil chez un général d'armée paraîtrait passablement ridicule; mais en Arabie c'est un usage reçu, et on se garderait bien de commettre l'impolitesse de refuser.

D'après le récit de ces envoyés, Aït, craignant toujours la trahison des cheikhrs lorsqu'ils se trouveront en présence de l'armée égyptienne, tient divan tous les jours et les fait comparaître devant lui pour leur faire prêter serment de fidélité. Il a même l'intention, pour plus grande sûreté, d'exiger des otages de la part des deux principaux cheikhrs de chaque tribu. « Si vous défendez courageusement notre sainte cause, leur dit-il, vous serez mes frères; dans le cas contraire, je ferai couper la tête à ceux qui devront répondre de votre fidélité. »

Les cheikhrs sont mécontens d'être mis en état de suspicion. Peut-être ont-ils secrètement la pensée d'agir comme Aït le suppose, et peut-être veulent-ils aussi conserver une entière indépendance dans les circonstances difficiles où ils pourront se trouver. Ils n'ont pas voulu consentir à ce qu'Aït exige d'eux et se sont contentés de lui dire: « Nous sommes fidèles musulmans, et Dieu sait que notre intention est de combattre jusqu'à la mort

l'armée de mécréans qui s'avance contre nous : cela doit te suffire. » Aït n'a pas jugé à propos d'insister davantage.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant..................	20°
A midi..........................	32°
Deux heures après midi............	32°
Au coucher du soleil...............	26°
A minuit........................	23°

Au soleil levant, j'ai pris la hauteur du thermomètre à Bicha. Les autres observations ont été faites à Héfa.

XX

Séjour à Héfa.—Chameaux.— Incertitude.— Site de Héfa.—Bedouins de Chérif-Mansour. — Courrier de Gonfoudah. — Nouvelles d'Abou-Arich.— Ali-d'Assir.— Bédouins.— Village de Héfa.— El-Midra.— El-Bajira.— Tééri.— Température.— Plantes.—Aït-Ibn-Mereï.— Les cheikhrs d'Assir.— Sentinelle tuée.— Route. —Nature du terrain. — Plantes.—Nuit.—Guides.—Torches.— Delil-Ahmed.— Incertitude de la route.—Soif.—Souffrances horribles de l'armée.—Halte.—Un infirmier piémontais.— Soldats et médecins.— On se remet en marche. —Température.—Séjour à Melah.

8 août 1834. Séjour à Héfa.

Quoique plusieurs chameaux laissés en arrière soient arrivés au camp pendant toute la nuit, il en manque encore cent cinquante, que nous ne voyons pas paraître. Un commandant mandé par le pacha prend une escorte avec lui, et va tâcher de ramener ceux qui ne seront pas morts ou volés par les

Bédouins. Nous sommes demeurés pendant vingt jours à Bicha, et l'on n'a pas pu se procurer le nombre de chameaux nécessaire, quoique ce pays en soit rempli. Les Turcs, malgré toutes leurs forces, ont été les dupes de l'astuce des Arabes : on sait que les chameliers sont nos ennemis, et cependant on les a laissés en arrière sans gardes et maîtres d'agir entièrement à leur volonté.

On ignore encore la distance de l'étape que nous devons faire demain. Les personnes les mieux informées sont en contradiction, et l'on vient de convoquer les gens les plus instruits du pays pour savoir à quoi s'en tenir. Le pacha, quoique ayant déjà fait deux campagnes contre l'Assir, ne connaît pas ce chemin. Celui qu'il a suivi dans les expéditions précédentes est plus rapprochée de l'ouest.

Un courrier, venu de Djeddah en douze jours, annonce que huit barques sont arrivées dans cette dernière ville avec une partie du nouveau corps d'armée destiné à agir contre l'Iémen. Un autre dromadaire est arrivé de Confoudah, et il apporte la nouvelle que les fièvres épidémiques règnent dans cette partie du Tehama. Deux nouveaux ambassadeurs se sont présentés de la part de Réjal-

el-Mà : nous tâcherons de découvrir plus tard le motif qui les a amenés.

Le camp est placé dans un demi-cercle, entrecoupé par les ondulations d'un terrain rocailleux sur le haut et sablonneux vers le bas. Une forêt de dattiers couvre toute la partie du pays qui se trouve dans la direction du sud. En montant sur une colline placée entre le torrent de Bicha et ces dattiers, on découvre une grande plaine inculte, tachetée de quelques petits arbrisseaux : elle s'étend vers l'ouest. L'eau des saquies voisines du torrent est de très-bon goût, mais un peu plus pesante que celle de Némeran : celles qui sont plus rapprochées des montagnes ne fournissent qu'une boisson saumâtre. L'air de ce pays est un peu plus humide que celui de Bicha ; peut-être cette circonstance n'est qu'accidentelle, et occasionnée par le vent du nord-ouest, qui, soufflant du côté de la mer Rouge, s'imprègne de molécules aqueuses.

Le site de Héfa se compose d'un réseau de montagnes qui s'entr'ouvrent seulement pour donner passage au torrent de Bicha.

Les Bédouins de Chérif-Mansour ont établi leur campement sous les dattiers pour être mieux à portée de leurs provisions de bouche. Ils trouvent

délicieuses les dattes vertes abandonnées par les habitans. Ils en remplissent leurs ghirbés, et en vivront au moins pendant quinze jours sans en être malades. Les soldats égyptiens n'en pourraient pas faire un seul repas sans s'exposer à la dyssenterie.

Ces Arabes sont infatigables, sobres, légers à la course, et les Européens ne les connaissent plus que sous le nom de levriers de Chérif-Mansour. A Bicha, leur nourriture consistait en viande de chameaux morts de maladie ou de faim ; et cependant leur santé n'en a nullement souffert.

D'après les nouvelles apportées par le courrier de Gonfoudah, Chérif-Ali d'Abou-Arich, ne pouvant consentir à demeurer dans l'inaction, s'avance à marches forcées vers les frontières de l'Assir. Il est résolu à franchir la terrible Akaba, qui protége le pays du côté du Téhama, pour pénétrer dans l'intérieur. L'armée égyptienne est très-heureuse d'avoir ce fougueux auxiliaire pour tenir divisées les forces de l'ennemi ; et, quoi qu'il puisse arriver par la suite, Ahmed-Pacha aura toujours le mérite de l'avoir attiré dans son parti.

Toutes les tribus du Hedjaz, depuis Akig et Oadi-Zaaran, avaient fourni des troupes à Ali-d'Assir

au moment où ce cheikhr se préparait à envahir l'Iémen et à conquérir Lohéïa, Hodeida et Moka. Ceux qui étaient ses tributaires en avaient reçu l'ordre ; mais les kabyles indépendantes s'étaient jointes à lui comme auxiliaires, avec l'espoir de partager les dépouilles des pays vaincus. La vallée de Bicha avait fourni cinq cents hommes armés de lances et de fusils. Ces Bédouins ont rapporté chez eux des étoffes persanes, indiennes ou turques, prises au pillage de Moka, et ils les ajustent pardessus leur costume ordinaire, ce qui ne manque pas de produire l'effet le plus bizarre.

La plupart de ces Bédouins étaient enrôlés sous les bannières de l'Assir lorsque ce pays avait à résister aux premières expéditions entreprises par Mohammed-Ali. Ils avaient l'espoir de piller le camp égyptien, qui leur semblait immensément riche en or, argent et effets précieux, surtout lorsqu'ils voyaient distribuer ces belles pelisses rouges et ces châles de cachemire dont les pachas se sont montrés de tout temps si prodigues. Cette fois les populations sont restées dans leur pays parce qu'elles croient au succès des Turcs : cependant une foule de pillards suivent le camp de loin en loin, et ramassent tout ce qu'ils trouvent sur leur

chemin. Quelquefois même, comme de Tania à Bicha ils se hasardent à attaquer les hommes isolés et éloignés du gros de l'armée.

Les maisons de Héfa sont construites en pierre jusqu'à une certaine hauteur, le reste est bâti en terre glaise. Le plus grand nombre a deux étages; le rez-de-chaussée est très-malpropre, et semble être reservé aux animaux domestiques. Le premier étage renferme ce que les Bédouins ont de plus précieux. Ces maisons ont ordinairement une cave où les habitans cachent les objets qu'ils veulent soustraire à la rapacité de leurs ennemis. Le village possède une mosquée rectangulaire, construite dans le genre des habitations. La toiture est soutenue par trois piliers de terre : un puits d'eau douce est creusé devant la porte d'entrée. Héfa est entouré d'une muraille, et on pénètre dans l'intérieur par quatre petites portes.

A côté de ce village, on en remarque deux autres nommés El-Midra et El-Bajira. Cette oadi porte le nom de Téeri. La forêt de dattiers qui la couvre se divise en deux colonnes, dont le milieu est occupé par les cultivations. Quelques Arabes prétendent que cette vallée appartient au territoire de Bicha; d'autres croient qu'elle en est en dehors :

cependant la première opinion paraît plus accréditée. Vers l'extrémité sud, on trouve un village de Tééri, qui a donné son nom à l'oadi. Son cheikhr s'appelle Chénédi, et celui de Héfa, About.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant..................	20°
A midi..........................	31°
A deux heures.	33°
Au coucher du soleil...............	27°

Le matin l'atmosphère a été voilée par un léger brouillard.

On trouve à Héfa et dans les environs des asclépias, de la saponaire, et des touffes de petits roseaux.

9 août 1834. Vingt-cinquième jour de marche.

Aït-Ibn-Mereï, pour conjurer l'orage qui s'apprête à fondre sur lui, a mandé des émissaires de toutes parts, afin d'appeler sous ses drapeaux les Bédouins qui jadis avaient combattu sous les ordres d'Ali d'Assir. Ses envoyés ont eu beau exciter les populations, et leur dire que les tentes du rendez-vous étaient dressées à Rhedda, les tribus n'ont pas encore bougé de place.

Aït a rassemblé chez lui un très-grand nombre de cheikhrs, et leur a dit :

« Vous savez qu'un ennemi puissant s'approche contre nous? Si Dieu permettait que l'Assir fût soumise, les Turcs ne tarderaient pas à tourner les armes contre ses voisins, et le danger qui aujourd'hui vous paraît peu à craindre retomberait directement sur vos têtes. Je sais que depuis la mort d'Ali vous avez perdu jusqu'à la dernière trace de l'énergie et du courage. Vous me promettez votre concours; mais vos paroles ne sont pas sincères, et au jour de la lutte vous irez vous cacher comme de vieilles femmes. Retournez, si vous voulez, dans vos foyers. Quant à moi et à la tribu que je commande, nous sommes disposés à nous battre jusqu'à la mort.

— D'où vient, lui ont répondu les cheikhrs, que tu as été le premier à douter de notre courage? Tu as répandu par toute l'Assir que l'armée du pacha n'était qu'un misérable assemblage de tacrouris; et cependant nous savons, d'après les rapports de nos députés et des espions, que jamais expédition dirigée contre ce pays n'a présenté un aspect militaire aussi imposant. La renommée a même grossi la réalité aux yeux de nos compatriotes et a découragé des populations qui déjà étaient mal disposées. »

Aujourd'hui ou demain le pacha et le grand ché-

rif pensent que l'on verra arriver des ambassadeurs chargés de présenter la soumission du pays ennemi.

Au moment où nous nous sommes mis en marche, une sentinelle de faction sous les dattiers à été assassinée sans que l'on ait fait aucune démarche pour découvrir les auteurs de sa mort. L'avant-garde, précédée par des guides que l'on serre étroitement, abandonne Oadi-Bicha pour entrer dans une nouvelle vallée dont les eaux s'écoulent vers le premier torrent.

Poussé par ma nature voyageuse, qui me force à aller toujours en avant sans jamais regarder en arrière, j'avais pris place à côté des délils[1]. Le sol que nous parcourons nourrit un grand nombre d'arbres d'espèces variées, dont la hauteur et la verdeur annoncent la présence d'une eau souterraine qui pourrait facilement fertiliser cette terre féconde. Les montagnes doivent se refuser à toute sorte de culture; elles sont formées de craie et de terres calcaires entièrement calcinées par l'action du soleil. Cependant leur pied, composé de marne, d'argile et d'un peu de terre végétale, nourrit quelques arbres rabougris.

[1] Guides.

La plaine produit le mossouak, dont les Bédouins du Tehama font des brosses à dents, le nebac ou ziziphus-lotus, que mes lecteurs connaissent déjà; et les mimosas, avec leurs feuilles étroites, contrastent avec celles des asclépias.

Le terrain qui couvre les montagnes n'est qu'une couche superficielle jetée sur leur charpente. L'intérieur est composé de roches primitives; car les sommets les plus élevés, et que l'action de l'air ou de la pluie ont mis à nu, paraissent appartenir à cette formation.

La vallée cesse bientôt. Une petite plaine sablonneuse se présente avec quelques mimosas desséchés. Plus avant, ce sont encore de nouvelles vallées de la même nature, et on entre dans une gorge bordée de hautes montagnes coulées en un seul bloc de roche primitive. En débouchant par son extrémité, on a devant soi une plaine immense entourée par des chaînes de la même nature. Elle nourrit un grand nombre de mimosas poudreux, qui de loin paraissent autant de points jetés sur ce cercle, dont la circonférence présente des teintes noirâtres et un aspect désolé.

La nuit commençait à se répandre sur nous; elle enveloppe bientôt la plaine et les montagnes,

et jette sur l'ensemble du paysage un manteau uniforme. La lune, quoique naissante, aurait pu nous prêter sa blanche lumière; mais un nuage noir et dense comme une roche nous dérobait sa clarté. La troupe, qui marchait depuis midi, attendait avec impatience les chameaux qui portaient la provision d'eau, et les chefs, rassemblés autour des guides gardés à vue, les excitaient à nous bien conduire par l'appât d'une grande récompense.

Les étoiles, assez rares d'abord, se montrent en plus grand nombre, et leur clarté commune supplée à celle que la lune nous refuse. Cette partie du ciel contraste avec celle où le gros nuage noir apparaît toujours comme une île au milieu de l'Océan.

La troupe, après avoir vainement attendu les chameaux, se met encore en marche. Une torche est allumée au-devant des guides, l'armée imite cet exemple, elle éclaire de la même manière le front de chaque bataillon, et présente ainsi un signal aux hommes que la fatigue force à rester derrière ou à ceux qui se sont égarés.

Les montagnes du nord et de l'ouest avaient disparu; celles du sud, vers lesquelles nous marchions, nous apparaissaient de loin comme de grandes

ombres, cachées dans des ténèbres moins épaisses. Leurs masses compactes, coupées en forme de rempart, nous dérobaient le passage mystérieux qui devait nous introduire dans l'intérieur. L'uniformité de la plaine où nous cheminions, jointe à l'obscurité, permettait à peine au guide de distinguer le sentier d'où dépendait le sort de l'armée et le sien.

Bientôt le delil annonce qu'il n'est plus sûr de sa route. Nous sommes en pleine mer, et nous craignons d'avoir perdu la boussole. On donne au guide une demi-heure pour se reconnaître. Le pacha arrive lui-même, et, s'adressant à l'Arabe, il lui dit :

— Tu m'as assuré que tu connaissais le chemin comme celui de ta maison à la mosquée de ton village, et maintenant tu hésites?

— Ce maudit nuage noir, immobile comme un roc, a été mis là par le diable pour dérouter ton serviteur.

— Serais-tu un traître?

— Je te jure sur ma barbe et sur la tête de mon père, qu'il n'y a pas mauvaise volonté de ma part dans mon irrésolution.

— Peu m'importe : si dans dix minutes la route n'est pas trouvée, tu seras fusillé. Tu sais que ce sont là nos conditions?

— Je le sais. Mais une armée est une masse trop lourde pour l'aventurer sans être sûr de son fait. Laisse-moi aller pousser une reconnaissance, et je reviendrai lorsque j'aurai la certitude que je connais la bonne voie.

— Tu ne sortiras d'ici qu'avec l'armée à ta suite, ou bien tu y demeureras pour être fusillé.

C'en était fait de nous, si on avait accordé au guide sa demande; et, en supposant même qu'on l'eût fait accompagner, était-on sûr qu'à quelques pas, l'ennemi prévenu ne se trouvait pas en mesure d'enlever l'escorte?

Plusieurs chefs s'avancent près d'Ahmed, et le supplient de conserver sa vie et celle de l'armée. Un moment, je crus que cet homme s'était résigné d'avance à la mort pour sauver son pays; mais y a-t-il réellement aujourd'hui en Arabie un homme capable d'un pareil dévouement? Aux Thermopyles, trois cents hommes firent le sacrifice de leur vie : ne pourrait-il pas se trouver un Bédouin résolu au même sacrifice?

Pendant que j'étais en proie à ces réflexions douloureuses, les guides de l'arrière-garde arrivent. Ils se consultent avec Ahmed, et un moment après l'armée se remet en marche.

Au bout d'une heure, j'entendis le delil dire à l'adjudant-major, qui ne quittait pas ses côtés :

— Va annoncer au pacha que je suis sûr de mon chemin.

— Plaise à Dieu que tu dises la vérité! Tu peux t'attendre à une belle récompense ; mais comment être certain de ce que tu avances ?

— Tu dois y compter. Tu sais bien que ma vie en dépend.

— Mais je n'aperçois aucune trace de sentier.

— Ce n'est pas en regardant à mes pieds que je reconnais la route.

— Et sur quoi te bases-tu?

— Vois-tu devant nous cette masse de montagnes dont les sommets forment une ligne droite comme le bois d'une lance ?

— Oui.

— Mais n'aperçois-tu pas devant toi une légère dépression? ne vois-tu pas là des étoiles plus basses que celles qui sont à côté?

— Oui.

— Eh bien ! cette dépression annonce la gorge où l'armée doit s'engager pour trouver le bon chemin.

— Je vais faire prévenir le pacha.

— J'étais auprès du guide au moment de cette conversation, et à la fin mon cœur se dilata de plaisir.

Bientôt, en effet, la colonne s'engage dans un défilé. L'immense caravane se presse contre les flancs de roche de cette gorge; l'armée et les bagages, réunis en une seule masse, se dégorgent peu à peu, comme les eaux d'un lac qui s'écoulent sur le lit d'un fleuve resserré.

La vallée était couverte de nombreux mimosas desséchés ; plusieurs sentiers sont tracés sur la route, et les chutes des chameaux annoncent la présence d'un torrent que l'obscurité de la nuit ne permettait pas de distinguer. Le chemin est généralement uni; cependant on rencontre de temps en temps quelques inégalités de terrain que l'on signale de loin par des colonnes de feu allumées pour rendre le passage plus facile aux fourgons de l'artillerie, qui, depuis Bicha, sont attelés aux chevaux du train.

Il était près de minuit, et depuis midi, heure à laquelle nous étions partis de Héfa, la troupe n'avait pas encore bu. Six cents soldats environ étaient disséminés sur toute la route sans pouvoir se relever. Ici aucune expression ne serait assez forte

pour flétrir l'imprévoyance des chefs de l'armée. Ces pauvres militaires ne reçoivent ni viande ni pain frais; et cependant ils sont obligés d'endurer des souffrances atroces, qu'un général tant soit peu habile saurait leur éviter. Leurs chaussures de maroquin, vrais souliers de bal, sont presque entièrement usées, et il n'y en a plus dans les magasins de l'armée. Aujourd'hui quelques chameaux portent la provision d'eau nécessaire; on les laisse plusieurs heures en arrière, et on ne veut pas ordonner une halte pour les attendre. On dirait que les chefs ont l'intention de faire périr les hommes que le pacha d'Égypte a confiés à son neveu : un ennemi ne pourrait pas agir autrement.

Les Turcs soignent leurs chevaux bien mieux que leurs armes. Les mules des mahlems[1] mangent des fèves à belles dents, tandis que les soldats ont à peine de quoi vivre. Aujourd'hui on ne veut pas faire reposer l'armée, malgré ses souffrances atroces, et souvent on ordonne une halte par un soleil ardent, uniquement pour donner aux chefs le temps de boire le café et de fumer le narghilé.

Enfin la troupe reçoit la permission de se reposer. Chaque soldat se laisse tomber à la place où il se

[1] Écrivains attachés à l'armée.

trouve : il est impossible de parvenir à leur faire former les faisceaux.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	20°
A midi..........................	34°
A minuit.........................	28°

10 août 1834. Suite de la vingt-cinquième journée de marche.

Au milieu de la confusion générale, il m'est impossible de retrouver mon domestique et mes bagages. Je me couche à terre sur un lit de sable, et j'attache mon cheval à un mimosa dont le tronc me sert aussi pour reposer ma tête. J'étais là depuis environ une heure, haletant de soif, mais la supportant courageusement, lorsque je vois arriver à côté de moi un Européen, que je reconnus à sa monture pareille à celle de Sancho-Pança.

Cet Européen était un jeune Piémontais, moitié infirmier, moitié sous-aide pharmacien. Il avait pour moi un attachement réel, à cause des petits services que j'étais à portée de lui rendre par mes rapports intimes avec M. Chedufau.

— Je suis charmé de vous rencontrer, me dit-il. Je vous reconnais toujours d'une manière infaillible.

— Pourquoi donc?

— Parce que votre cheval, avec son habitude de lancer des coups de pied à tout autre qu'à son maître, vous donne l'avantage de demeurer seul, tandis que vos compagnons sont pressés et foulés par la multitude.

— C'est vrai; grâce à lui, je chemine toujours en pleine liberté et avec autant de facilité que si j'étais seul sur la route.

— Cependant votre cheval ne vous donne pas tous les avantages de mon modeste baudet; car celui-ci porte dans mes besaces des provisions, et surtout une outre d'eau, marchandise précieuse par le temps qui court.

— Est-ce que vous la vendez?

— Non; je la conserve pour moi et pour vous, si vous en désirez.

— J'aurais garde de refuser.

— Laissez éloigner ces gens qui passent, et je vais vous en donner.

L'infirmier, prenant une outre dans ses besaces et la cachant avec précaution comme un honnête homme qui aurait une bourse bien garnie au milieu d'une bande de voleurs, me la présente en me disant: « Faites semblant de dormir; appuyez votre tête

par terre, pressez les flancs de la zimzemie, l'eau montera d'elle-même dans votre bouche.

J'exécutai la prescription à la lettre, et j'allais lui rendre son outre, lorsqu'il me dit : « Gardez-la pour vous ; j'en ai une toute pareille dans mes khourdj[1] ; seulement, dans l'occasion, je vous prie de ne pas oublier votre échanson. »

Cependant les chameaux chargés d'eau arrivent, et on la distribue à l'armée. M. Chedufau a fait relever, chemin faisant, six cents hommes que la soif avait anéantis. Lorsque ce médecin trouvait un de ces soldats, il lui disait :

— Lève-toi.

— Je ne veux pas me lever, répondait-il.

— Monte à chameau.

— Je ne veux pas monter à chameau.

— Bois.

— Je ne veux pas boire.

— Que veux-tu donc faire ?

— Je veux rester ici, parce que je m'y trouve bien.

On était obligé de les enlever de force pour les faire mettre sur des chameaux. On dit que ceux qui meurent de froid ont une agonie délicieuse,

[1] Besaces.

en serait-il de même de ceux qui succombent par la soif?

Après une heure et demie de halte, l'armée se remet en marche. L'eau est encore très-éloignée. Plusieurs dromadaires du grand chérif prennent les devans; je pars avec eux. Ma zimzemie était épuisée : j'en avais fait part à quelques malheureux mourans de soif. Mes habits s'étaient déchirés aux épines des mimosas; j'avais reçu quelques coups de pied de cheval, que le mien avait rendus avec usure; ma monture était épuisée, j'avais hâte de gagner la station. Je chemine dans une gorge séparée de la précédente par un monticule qui divise le cours des eaux de pluie. Je m'engage dans un chemin creux, tortueux, et j'arrive sur les bords d'un petit torrent couvert d'un gravier formé par les débris des roches granitiques.

Plusieurs cavaliers d'Abdin-bey et de Mehemet-bey, et les Bédouins de Chérif-Mansour, retournaient sur leurs pas, portant avec eux des ghirbes d'eau destinées à l'infanterie. Ces Bédouins étaient partis avec nous de Héfa : après être arrivés à la station et y avoir pris quelques instans de repos, ils revenaient vers l'armée avec leurs outres sur les épaules, comme s'ils allaient faire une promenade d'agrément.

Plusieurs excavations pratiquées sur le lit du torrent dont je viens de parler m'annoncent le lieu où les Bédouins ont puisé l'eau. Le camp de la cavalerie était dressé non loin de là. Je descends de cheval, et Abdallah, esclave noir d'Ibrahim-Effendi [1], vient me présenter deux grandes coupes que je vide d'un seul trait. Je fais boire mon cheval, et je me couche à l'ombre d'un arbre en attendant l'arrivée du gros de l'armée. A dix heures du matin le tambour m'annonce la présence du nézam, qui venait de faire une étape de vingt-deux heures.

THERMOMÈTRE.

Le matin au lever du soleil.........	20°
A midi	30°
Au coucher du soleil...............	27°

11 août 1834. Séjour à Mélah.

Les chameaux qui sont restés trop en arrière ont été volés par les Bédouins ou ont succombé à leurs fatigues. Les charges de quelques-uns ont été rapportées par le caïmacam [2] du seizième régiment, mandé à cet effet; mais ce n'est rien, si on le compare à ce qui est resté en route. Les Mograbins viennent de partir pour aller prendre tout ce qui

[1] Médecin sicilien qui avait embrassé l'islamisme.

[2] Lieutenant-colonel.

n'aurait pas encore été dérobé par les Arabes. Le pacha, les colonels, ont perdu une bonne partie de leur bagage. Quant à moi, j'en suis pour une paire de bottes, quelques hardes et pour ma provision de riz. Huit caisses de poudre manquent. Les gardiens ont été attaqués par un nombre supérieur de voleurs. Si ce désordre arrive parmi les tribus neutres, que sera-ce en pays ennemi ?

Plusieurs chameaux ont été volés au pâturage, parce qu'on n'avait pas envoyé une garde suffisante. Nous n'avons que pour cinq jours de vivres, et un ennemi intelligent pourrait faire périr l'armée toute entière sans tirer un seul coup de fusil. Si les gens d'Assir nous eussent attendus à cette station, et s'ils avaient pu défendre les abords de l'eau pendant quelques heures, c'en était fait de nous.

Le lieu où nous campons s'appelle Mélah; il est plus élevé que Bicha, et le climat y est moins chaud.

THERMOMÈTRE.

Le matin........................	19°
A midi..........................	29°
Au soleil couchant................	27°

XXI

Melah.—Minéralogie.—Étain.—Plomb.—Départ de Melah.—Route.—Petite oasis ravagée. — Conversation avec Dossari. — Mograbins. — Forteresse.— Plantations. — Fortifications de montagne.— On brûle les dattiers.—Khadra.—Séjour.—Incertitude sur la route.—Bédouins. — Espions. — Température. — Saquie. — Cimetière. —Tombes.— Mâden. — Détails. — Température. — Une alerte. — Lettre d'Aït. — Aoda, cheikhr d'Oadi-Hamama.— Cheikhr.— Cavaliers ennemis. — Alï-Séhéri.—Scorpions. — Limite du Hedjaz et de l'Assir.—Khalaïl. —Omar-Aga.— Chameaux.— Village.— Oadi-Hamama. — Singes.— Cavaliers d'Assir.—Température.

12 août 1834. Vingt-sixième jour de marche.

Au sud et au nord, les montagnes de Melah sont formées de grands blocs de granit décharné. La plaine est partout recouverte d'un gravier dont les couches noires sont mêlées avec un peu de terre végétale; et, grâce à cette circonstance, on aper-

çoit quelques arbustes et des touffes de hachich. A l'extrémité de l'ellipse formée par la plaine, on trouve un village d'où l'on prétend que sortent la plupart des voleurs qui suivent les traces de l'armée.

En me promenant hier, j'ai trouvé sur une montagne voisine du camp une pierre à laquelle adhérait un morceau d'étain très-pur. A Héfa, j'ai recueilli un échantillon qui renferme évidemment du plomb, et j'y ai rencontré du marbre, qui, sans être très-pur, pourrait devenir assez beau sous la main d'un habile ouvrier.

Dans la grande étape, j'ai remarqué en route des lièvres et des pintades.

Aujourd'hui j'ai couché en plein air, et je suis éveillé long-temps avant le jour. J'avais en face de moi la belle constellation d'Orion. Sa brillante ceinture, après avoir pâli aux premières lueurs de l'aube, venait de s'effacer complètement devant les rayons dorés d'un beau soleil levant. Les chameaux étaient prêts à partir, les soldats alignés se mettent en marche au signal du tambour.

Le chemin ne tarde pas à être encombré de mimosas. Les cavaliers du Caire, en guidant leurs chevaux à travers ce labyrinthe, se comparaient aux

nautoniers de la mer Rouge louvoyant au milieu des écueils dont leur route est parsemée. Plus loin, les montagnes sont formées de granit; des blocs énormes gisent sur le sol; et Dossari me disait qu'en observant ce site, on pourrait le prendre pour un parc d'artillerie dont les bombes et les boulets, d'une dimension énorme, seraient jetés pêle-mêle en attendant la main qui doit les disposer d'une manière convenable. Ces roches sont en granit secondaire.

La route, tracée sur une succession de petits bassins séparés par des montagnes, présente partout l'aspect de la plus affreuse désolation, et jette dans vos ames une impression de tristesse et même de frayeur. C'est à peine si l'on aperçoit quelques rares arbustes rabougris au fond des vallées, où l'eau est retenue par une couche de roche qui lui ferme tout passage. Aux trois quarts de la route s'élèvent quelques asclépias solitaires, et des plantes aromatiques croissent dans les vides qui possèdent un peu de terre végétale.

Cependant, après avoir franchi une montagne dont la charpente ressemble à la carcasse d'un animal décharné, on aperçoit à ses pieds une vallée où se reposent de frais mimosas; et, un peu plus

loin, on découvre un groupe de jeunes palmiers, dont la vue est pour le voyageur un indice presque certain de la présence d'une source. Bientôt une potence, où l'on a fixé une poulie, vous indique une saquie. Une petite oasis, arrosée par trois puits, a été créée en ce lieu par la patience et le travail des Bédouins. Ces champs sont couverts de bercim[1] et d'un doura[2] verdoyant. Tous les chevaux s'abattent avec avidité sur cette curée; et comme les plantations étaient destinées à disparaître, je lâche la bride au mien sans scrupule, afin qu'il puisse en prendre sa part.

— D'où vient, demandai-je à Dossari, que les Bédouins ont laissé leurs champs à notre disposition sans profiter eux-mêmes de ce qui allait devenir notre proie?

— Dans toutes les expéditions dirigées contre l'Assir, l'armée n'était jamais passée par cette route. Ces Arabes ne s'attendaient pas à notre visite.

— Ils savaient cependant que nous étions à Melah.

— Leurs espions nous suivaient depuis Bicha.

— Alors, pourquoi n'ont-ils pas fait leurs dispositions d'avance?

1 Trèfle.

2 Holcus.

— Ils espéraient toujours que nous suivrions une autre voie ; mais dès que le cri d'alarme a été donné, ils ont confié à leurs chameaux les femmes, les enfans, les vieillards et ce qu'ils avaient de plus précieux, et le chemin a disparu sous leurs pas agiles.

— Voilà des Mograbins qui conduisent des bœufs ; ce sont sans doute ceux des Bédouins ?

— Ces cavaliers ont la faculté de sentir de loin l'odeur d'un ennemi en fuite et malheureux. Les Arabes n'ont pas eu le temps de rassembler leurs bestiaux, qui étaient épars dans les pâturages ; leurs écuries sont encore chaudes, et on aurait pu atteindre facilement la colonne fugitive, si on avait connu la direction qu'elle a prise.

A côté des saquies, on aperçoit un torrent desséché ; après l'avoir laissé derrière, on découvre devant soi une forteresse bédouine, qui vient à peine d'être terminée, et que l'on n'a pas eu le temps d'environner d'un fossé. Ses murailles, hautes de quinze pieds, sont dominées par une tour carrée, soutenue par une forte encoule. Non loin de là, on voit trois saquies entourées de champs cultivés et d'une plantation de jeunes palmiers : plus haut, ce sont des dattiers vigoureux et en plein rapport.

Les montagnes voisines sont couronnées de deux tours en aussi bon état que la forteresse, et couvertes de ces petites murailles en pierre sèche, derrière lesquelles les Bédouins ont coutume de se poster pour être à couvert au moment où ils ajustent l'ennemi. Ces murs ont tous la forme d'un demi-cercle ou d'un fer à cheval. On prétend que les gens d'Assir avaient résolu d'abord d'attendre l'armée dans cette position.

Des colonnes de fumée qui s'élèvent dans les airs annoncent un incendie. On a mis le feu aux dattiers, et ce sont les levriers de Chérif-Mansour qui se sont chargés de ce soin. Cette mesure a été ordonnée par le pacha, lorsqu'on a su que les gens de ce village, réunis à ceux des environs, avaient fourni à l'Assir quatre cents hommes de cavalerie.

13 août 1834. Séjour à Khadra.

Cette station se nomme Oadi-Khadra ou la vallée verte. Ce matin on a achevé de brûler les palmiers séculaires qui avaient résisté aux premières tentatives d'incendie. Naguère les cultivations du pays étaient très-bornées ; mais depuis deux ou trois ans, on les avait étendues dans le sens de la vallée. La plupart des arbres étaient très-jeunes,

les saquies nouvellement construites, et tout cela sera ruiné pour long-temps. Les hommes et les animaux ont beaucoup souffert pendant l'étape, et nous sommes arrivés bien à propos dans cette belle oadi.

La route que nous suivons est inconnue au pacha. Les Bédouins de l'armée la connaissent bien ; mais ils ne peuvent pas affirmer que l'eau soit partout assez abondante pour suffire à une aussi nombreuse réunion d'hommes. Deux chemins conduisent d'Oadi-Khadra à Oadi-Chaaran. L'un est direct, et l'eau ne s'y trouve qu'à de grandes distances ; l'autre est long, mais les puits y sont plus rapprochés. Les Bédouins de Chérif-Mansour ont pris les devans. Ils doivent recueillir des informations exactes. Leur réponse n'est pas encore parvenue au camp ; on pense qu'elle arrivera dans la nuit.

Deux espions, qui étaient partis de Bicha pour surveiller les mouvemens de l'ennemi, viennent de retourner au camp. Ils assurent que les gens d'Assir se sont fortifiés à Oadi-Chaaran, où ils nous attendent de pied ferme. D'un autre côté, les chérifs, qui se croient bien informés, assurent qu'on ne tirera pas un seul coup de fusil.

Le terrain de la vallée de Khadra est fertile, et celui des montagnes pourrait être facilement cultivé.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	19°
A midi..........................	33°
Au soleil couchant................	27°

14 août 1834. Vingt-septième jour de marche.

La réponse de Chérif-Mansour est arrivée dans la nuit. Ses Bédouins s'occupent à creuser des trous sur le lit d'un torrent pour mettre l'eau à découvert. Au lever du soleil, l'avant-garde se met en marche. Nous avons suivi jusque au-delà de la forteresse la route que nous avions faite hier. A cette distance, nous avons quitté Oadi-Khadra pour prendre une nouvelle vallée, dont le terrain paraît très-fertile. Elle est abondamment pourvue d'eau, et le sol est recouvert d'herbes vertes, surtout au bord du courant, qui ordinairement est sablonneux et stérile. Nous nous trouvons bientôt en présence d'une ancienne saquie, dont l'ouverture est ombragée par les branches d'un cyprès-pin, dont le tronc sort de l'intérieur du puits. On aperçoit au loin des groupes de dattiers épars, et des

figuiers noircis par l'incendie que les Bédouins envoyés en avant avaient voulu allumer.

Non loin des palmiers s'élève un cimetière, que ses hautes tombes font ressembler aux maisons d'un village. Ces tombes sont d'une forme étrange, et jusqu'ici je n'en ai pas aperçu de semblables. La dernière demeure des morts est entourée d'un rectangle, formé par quatre murs de six pieds de haut, et surmontée d'un toit de pierre supporté par des troncs de palmiers. Une petite ouverture, pratiquée vers le côté où se trouvent les pieds, laisse pénétrer la vue dans l'intérieur.

Comme celles de tous les cimetières du monde, ces tombes sont d'inégale grandeur, selon qu'elles recouvrent les cendres d'un mort vulgaire ou d'un cheikhr important.

Une montagne qui s'élève à côté du cimetière est couverte de ces murs de pierres, fortifications passagères établies par les Bédouins, et que nous avons déjà rencontrées à Oadi-Khadra. De village, on n'en voit pas. Cependant ces tombes nombreuses annoncent qu'une population considérable habitait jadis cette contrée. Je demandai à un Bédouin de Bicha la raison de cette solitude actuelle. Voici ce qu'il me répondit :

— Autrefois, la vallée où nous campons était couverte de nombreux dattiers et de belles cultivations. La population qui la cultivait a été obligée de l'abandonner à cause du manque de pluie, qui, pendant quatre ans, a pesé sur ce malheureux pays.

— Quel est le nom de cette vallée ?

— Les Bédouins l'appellent Oadi-Mâden. Derrière la montagne, on trouvait jadis un village nommé Mahamla ; il est aujourd'hui à moitié ruiné : cependant, de temps en temps, les pasteurs en font leur demeure provisoire. Mâden n'est que le nom du site que nous occupons, la vallée entière se nomme Oadi-Erjab.

— D'où vient qu'il est resté si peu de palmiers ?

— Ils furent emportés par une inondation terrible, qui survint après les quatre années de sécheresse dont je vous ai déjà parlé. Oadi-Erjab n'a jamais été habitée par une population absolument fixe. Ses Bédouins vivaient sous des tentes et s'établissaient ici seulement pendant le temps nécessaire pour semer les terres et faire les récoltes.

Plusieurs montagnes qui forment le lit du torrent sont recouvertes d'une assez forte couche de

terre argileuse propre à la culture. Le pic le plus élevé ressemble à une mosaïque, tant il abonde en échantillons de minéralogie. Des tombeaux cachés par un amas de pierres sont perchés sur les sommets les plus élevés. Les Bédouins de cette contrée ont l'habitude d'enterrer les morts sur les cimes des montagnes ou la crête des collines, afin de les mettre à l'abri du ravage des inondations. Depuis Héfa jusqu'à Mâden, le chemin est parsemé de tombeaux où reposent les cendres de certains marabouts vénérés qui sont morts loin de toute habitation.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	18°
A midi..............................	33°
Au soleil couchant..................	28°

15 août 1834. Vingt-huitième jour de marche.

Cette nuit, des voleurs, qui ignoraient sans doute les dispositions prises pour la garde d'un camp bien organisé, s'avançaient furtivement pour tâcher de faire main basse sur quelque objet; mais le fatal *qui vive?* les a arrêtés tout court, et quelques coups de fusil ont été échangés avec les postes avancés. Les Bédouins de Chérif-Mansour remplissent l'air de cris de guerre aigus et perçans, et qui cependant

ne manquent pas d'une certaine mélodie. Deux coups de baguette frappés au premier cri d'alarme ont éveillé en sursaut le nézam. L'armée se forme en colonne en un instant; mais, les voleurs ayant disparu, elle reçoit l'ordre de se reposer en attendant le commencement du jour. Un instant après, une semblable alerte est donnée au camp de la cavalerie : cette fois tous les postes font feu, et chacun s'attend à une attaque sérieuse de la part de l'ennemi.

Le pacha vient de recevoir une lettre d'Aït-Ibn-Mereï. En voici le contenu : « Ahmed, ton mauvais destin te pousse à venir dans nos pays pour ton malheur. Ton armée est peu nombreuse, composée de misérables soldats sans courage, et impropres au désert. Je te conseille de retourner promptement auprès de ton harem, si tu tiens à ta vie et à celle des hommes que tu commandes. »

Aoda, cheikhr d'Oadi-Hamama, s'est présenté pour faire sa soumission.

— Je te prie, a-t-il dit au pacha, d'épargner la vie de mes gens, les fruits de nos arbres et de nos champs.

— Vos personnes, lui a répondu le général, seront respectées; mais j'ai absolument besoin de vos

fourrages pour la nourriture des chameaux, et surtout des chevaux, qui sont sans orge depuis deux jours.

— Tu veux donc nous réduire à la famine ?

— Non, tu tiendras un compte exact de tes fournitures, et je jure que tu en recevras le montant en argent.

Après avoir accepté ces conditions, Aoda reçoit la pelisse et le châle d'usage. Demain l'armée doit arriver dans son pays, et il a pris les devans pour annoncer aux gens de sa tribu le résultat de sa négociation. Oadi-Hamama est peu éloignée d'Oadi-Chaaran, où, dit-on, Aït nous attend. La démarche du cheikhr tributaire de l'Assir semble prouver que son ancien suzerain ne doit pas disposer de forces très-considérables.

Un nouveau cheikhr, dont le village est distant de trois heures d'Oadi-Hamama, vient aussi présenter sa soumission. Elle est acceptée.

Des espions annoncent qu'ils ont aperçu à quelques lieues d'ici un parti de soixante cavaliers, envoyés en éclaireurs par les gens d'Assir.

Ces mêmes espions assurent que le torrent de Hamama est gardé par les ennemis. Ceux-ci veulent défendre l'eau, pensant qu'à son arrivée l'ar-

mée sera harassée de fatigue et mourante de soif, à cause de la grande distance qui sépare la vallée de la station précédente. Ils prétendent aussi que les positions prises par les ennemis sont formidables, et peuvent rendre facilement le lit du torrent inabordable.

A cette nouvelle, Ahmed-Pacha réunit dans sa tente plusieurs Bédouins importans. Presque tous les membres de ce conseil improvisé témoignent quelque crainte de ces dispositions; mais Ali-Séhéri, dont nous avons parlé à Bicha, a pris la parole, et a dit : « Je connais parfaitement la route d'ici à Hamama, les positions dont on parle n'ont rien qui doive effrayer. Partout la cavalerie et l'artillerie pourront manœuvrer sans obstacle. Quand même le village de Hamama serait gardé par une armée, il serait très-facile d'aborder le torrent plus haut ou plus bas, et les troupes trouveront toujours le moyen de se désaltérer abondamment. Enfin, a-t-il ajouté, je connais très-bien la tactique des Bédouins d'Assir, et ils ne viendront jamais s'exposer sur la route que nous allons parcourir aujourd'hui et demain.

Un moment avant de partir, j'ai trouvé sur mon tapis un scorpion de moyenne taille et de couleur

noire mêlée de vert. Un instant après, j'en découvre un nouveau d'une prodigieuse grosseur ; il est d'un blanc jaunâtre, et sa piqûre est ordinairement mortelle.

A midi, le camp se met en marche : nous prenons la direction du sud, et après avoir dépassé le torrent, qui va sans cesse en s'agrandissant, nous entrons dans une plaine couverte d'arbres de mossouak. A quelques pas du torrent on trouve une saquie qui forme la limite de séparation entre l'Assir et le Hedjaz. L'horizon est borné par de petites collines noires : lorsqu'on les a franchies, on entre sur une nouvelle plaine semblable à la première.

Ce pays possède beaucoup de lièvres, que les cavaliers s'amusent à poursuivre. Bientôt l'armée se répand sur une magnifique *sahal*[1], qui a environ six lieues de diamètre. Elle est recouverte d'arbres épineux et de hachich vert. Le terrain serait propre à la culture ; et quoique l'eau manque à la surface, on s'en procurerait facilement en creusant des saquies. Nous arrivons à l'extrémité de la plaine ; et, pour éviter la confusion que la nuit allait répandre dans les bagages, nous nous arrêtons

[1] Plaine.

au pied des montagnes où nous devons nous engager demain.

Toute la ligne est disposée en un triangle, ouvert à l'un des angles pour laisser une passe aux chameaux de transport. Lorsqu'il n'y a plus en dehors ni hommees, ni chevaux, ni munitions, le triangle se ferme, et présente de tout côté une muraille hérissée de fer. Quoique ce lieu ne possède ni source ni puits, les troupes n'ont pas eu beaucoup à souffrir, parce que les chameaux chargés d'eau se sont tenus toujours à portée.

Cette station se nomme Khalaïl.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant..................	16°
A midi........................	32°
Au soleil couchant................	26°

16 août 1834. Vingt-neuvième jour de marche.

Les troupes ont bivouaqué pendant toute la nuit. Vers le matin, des grands feux ont été allumés sur toute la surface du camp pour suppléer à la clarté du jour, qui ne paraissait pas encore. Les Bédouins découpent la viande des chameaux morts. Ils la jettent par gros morceaux au milieu des flammes, et la mettent dans leur carnier après avoir pris un à-compte.

Aux premières lueurs de l'aube, les bagages étaient sur le dos des chameaux, l'armée commence à s'ébranler. Chaque fois que nous quittons une station, on oublie toujours quelques objets sur les lieux où l'on a bivouaqué, et les Bédouins des tribus voisines viennent s'en emparer. Tout homme qui a le sens commun doit préférer voir ces objets devenir leur propriété plutôt que de se consumer en pure perte sur un sol désert.

Aujourd'hui, quatre Bédouins étaient venus à Khalaïl après notre départ. Omar-Aga, bachaouch du pacha, brave autant qu'un homme puisse l'être, et brûlant de se montrer utile, même lorsqu'il n'en résulte aucun profit pour personne, s'était embusqué derrière une haute touffe de buissons pour attendre la visite des maraudeurs.

Au moment où il les a vus occupés à ramasser les objets oubliés, il a fondu sur eux comme un trait. Grâce à la vigueur de son cheval, il en a atteint deux, qu'il a abattus avec ses pistolets, et leur a enlevé les oreilles pour preuve de sa victoire. Un troisième a été fait prisonnier, et mis sous la garde de son domestique. Le quatrième, pour rendre sa marche plus légère, avait jeté un jourab [1] de

[1] Outre.

dattes qu'il portait sur ses épaules ; et, grâce à cette précaution, il est parvenu à échapper à la fureur du vieux janissaire.

Omar a conduit sa capture au pacha.

— Effendina[1], lui a-t-il dit, je vous ai délivré ce matin de trois ennemis, et si le quatrième est loin d'ici, ce n'est pas ma faute. Ces Bédouins étaient des partisans de l'Assir, des espions dangereux envoyés par Aït-Ibn-Mereï ; vous devez sentir aussi bien que moi toute l'importance de mon fait d'armes. Voici les oreilles de ceux que j'ai tués ; voilà le prisonnier que j'ai fait : je lui ai conservé la vie afin que vous puissiez obtenir de lui quelque révélation.

— Tu t'es comporté en brave Osmanli, a répondu le pacha. Fais-toi compter par mon caissier cent cinquante piastres, que je te donne en récompense de ton dévouement.

Lorsqu'un chameau succombe, les soldats le dépècent avec leurs briquets avant qu'il soit mort ; ils remplissent leurs sacs avec la viande, et la conservent précieusement pour la faire rôtir au

[1] C'est le nom que les gens attachés au pacha donnent à leur maître. Les inférieurs et les Européens d'un caractère peu indépendant emploient aussi le même titre quand ils s'adressent à lui.

lieu de la station. Ordinairement il s'élève des disputes pour la possession du foie, qui est considéré comme la partie la plus délicate de l'animal.

Les Bédouins dont les chameaux refusent de se lever pour marcher leur jettent des broussailles sous le ventre et y mettent le feu; si leur bête ne se dresse pas lorsqu'elle sent la flamme lui brûler la peau, on peut la considérer comme perdue; si, au contraire, son refus provient de la paresse ou de la mauvaise volonté, il est impossible qu'elle endure cette épreuve sans se relever.

De quelque côté que l'on tourne ses regards, l'œil attristé n'aperçoit que des montagnes stériles, nues, décharnées, déchiquetées, qui ne présentent pas la moindre trace de végétation. Ces chaînes, quoique d'une forme assez continue, sont dominées de temps en temps par des pics élevés, formés de roches énormes privés de toute terre végétale.

Souvent ces pics présentent des grottes naturelles, où les hommes et les chameaux peuvent entrer afin de se mettre à l'abri de la chaleur du jour. Les Bédouins, toujours infatigables, s'amusent à escalader de bloc en bloc la cime des pics, et leur silhouette se dessine gracieusement sur le fond azuré

du ciel, tandis que le fellah, pesamment chargé de son attirail militaire, marque par les gouttes de sueur qui ruissellent de son front, le chemin où il est passé.

Nos guides et le cheikhr qui était venu faire sa soumission à Khadra nous avaient annoncé pour aujourd'hui une vallée fertile et ombragée par des arbres magnifiques. A voir l'horizon tel qu'il se dessinait devant nous, je me demandais où pouvait se trouver cette oadi si bien favorisée par la nature. Au moment où je cherchais la solution de ce problème, je vois se dresser devant moi deux palmiers élégans, avant-garde de ceux qu'on nous avait promis à la station.

Je hâte le pas de mon cheval, et je ne tarde pas à découvrir un village situé à quelques pas des deux palmiers : les Bédouins me disent qu'il se nomme Khalaïl, comme le lieu où nous avons campé pendant la nuit. Khalaïl est entouré de palmiers, de cotonniers, et de hautes vignes à échalas. Ses maisons, élevées et percées de meurtrières, affectent la forme d'une pyramide quadrangulaire tronquée. Une tour cylindrique, terminée par une flèche conique, domine toute cette petite oasis, que les habitans ont abandonnée à cause du passage de l'armée.

Arrivé par le travers de Khalaïl, mon œil plonge sur la délicieuse Oadi-Hamama, la plus belle que j'aie vue jusqu'ici. J'étais arrivé à la station avec les Bédouins de l'avant-garde, et j'eus tout le temps nécessaire pour l'examiner à mon aise.

Le village de Hamama est bâti sur les deux rives du torrent; ses maisons sont isolées, et chacune d'elles est un fort qui peut soutenir un siége, preuve manifeste de la permanence de la guerre dans ces contrées. Elles sont toutes construites dans le même genre que celles de Khalaïl : leurs murs sont en pierres sèches, dont les interstices ont été comblés par des cailloux pris sur les bords de l'oadi. La porte a cinq pieds de haut sur un de large; elle est formée d'un seul tronc de palmier équarri avec la hache, et posé à la moitié de l'épaisseur du mur. Les fenêtres sont très-étroites et environnées d'un cadre de petites pierres de quartz d'une blancheur éclatante. La tour-maison est toujours surmontée d'une terrasse, et à son pied elle est souvent environnée de petites bâtisses basses et d'une forme régulière, où les maîtres renferment le produit des récoltes et les bestiaux.

Une colonne de dattiers s'élève sur chaque rive du torrent, et dérobe à ceux qui se trouvent sur

son lit l'aspect effrayant des montagnes au milieu desquelles il se trouve placé. Les cultivations de doura, les cotonniers, les figuiers, les vignes, les saules, se marient à la verdure du bercim; et votre œil, fatigué de la stérilité du désert, ne trouve ici qu'une belle végétation à admirer. Les saquies se composent d'une simple excavation pratiquée sur le bord du torrent. L'eau, recueillie au moyen d'une charpente à bascule, se répand sur les terres dans des canaux d'irrigation : elle se trouve à un pied au-dessous du sol.

Le lit du torrent, couvert d'un sable très-fin, est si uni, et d'une largeur si égale, qu'on dirait un canal desséché tracé par la main de l'homme. Les montagnes voisines sont en granit de formation secondaire. L'Oadi-Hamama va joindre celle de Bicha vers le nord, et ses eaux s'écoulent dans cette direction.

Depuis Bicha jusqu'à Hamama, nous avons rencontré journellement des singes sur notre route. Les maisons de cette station en sont remplies. Les dattiers de cette vallée sont d'une hauteur prodigieuse; mais leurs fruits ne sont pas aussi bons que ceux des arbres de Bicha.

Les çavaliers d'Assir, qui étaient en observation

dans les environs, s'étaient avancés du côté de Khalaïl. Arrivés à moitié chemin, ils ont aperçu une immense colonne de poussière soulevée par le vent, et ils ont pris la fuite, croyant que c'était l'armée égyptienne qui s'avançait de ce côté.

Le nézam arrive en ce moment à Hamama. Il est disposé en neuf bataillons. Les compagnies sont séparées par une grande distance, afin de donner aux Arabes une haute idée des forces de l'expédition. Les habitans du village montrent la tête par-dessus les terrasses de leurs maisons, et contemplent avec effroi les uniformes rouges des Égyptiens.

On rompt les rangs. Les soldats se hâtent de grimper sur les dattiers; les champs de bercim et de doura sont moissonnés en un instant par les chameliers et les cavaliers. Les portes des maisons allaient être enfoncées, et on avait commencé à tirer quelques balles contre les serrures pour pénétrer dans l'intérieur. Les Bédouins de Chérif-Mansour en étaient venus aux mains avec ceux de l'oadi; le pacha et le grand chérif sont obligés de se rendre en personne sur les lieux pour apaiser le tumulte.

Depuis Bicha, les nuits deviennent tous les jours

plus froides et plus humides, et le ciel se voile de temps en temps de nuages. De Mâden à Khalaïl, nous avons supporté la pluie pendant une demi-heure ; et en arrivant à Hamama, l'eau contenue dans le creux des rochers annonçait que l'orage était parvenu jusqu'ici.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant	14°
A midi	30°
Au soleil couchant	26°

XXII

Départ d'Oadi-Hamama.— Mahamla-el-Soughayr.—Mahamla-el-Kébir. — Thermomètre. — Bivouac. — Plantes. — Oadi-Chaaran. — Bédouins pasteurs. — Bédouins cultivateurs. — Température. — Départ d'Oadi-Chaaran. — Iaufour. — Tombeaux. — Ruines. — Chéléia. Conversation avec Dossari.—Détails sur Aït.— Un espion de Dossari. — Lettre de Mohammed-Ibn-Abdallah. — Nouvelles de l'ennemi. —Chérif-Barakat. — Tribu d'Iam. — Tauni. — Vivres. — Température. — Exercice à feu. — Détails sur les cavaliers Mograbins.

17 août 1834. Trentième jour de marche.

Il avait été décidé en route que nous séjournerions quelque temps à Hamama pour réunir les vivres nécessaires à la subsistance de l'armée, et afin de donner aux troupes un repos dont elles ont besoin puisqu'elles doivent être prêtes à se présenter bientôt

devant l'ennemi qu'elles sont venues chercher de si loin. Cette résolution avait été prise lorsque l'on croyait les gens d'Assir campés à Oadi-Chaaran; mais comme ils sont plus éloignés qu'on ne le supposait d'abord, il a été arrêté que l'on se porterait immédiatement en avant, afin de profiter des dissensions qui se sont, dit-on, manifestées dans le camp ennemi.

A midi, l'armée quitte Oadi-Hamama : elle suit lentement la trace des dromadaires montés par les Bédouins, dont le nombre grossit tous les jours. Ici, comme presque partout, les montagnes se composent de granit secondaire, les bas-fonds sont sablonneux et couverts de mimosas ou de mossouaks. Au bout d'une heure, nous retombons sur le lit de la vallée que nous venions d'abandonner, et que nous n'avons pas suivie à cause de ses nombreux détours.

Terrain sablonneux sur le lit de la vallée, eau cachée sous le sable et que votre cheval fait jaillir sous les pieds, verts ételს, plantations de doura et de doukhoun, vignes où se balancent mollement des grappes de muscat blanc, amandiers, pêchers couverts de fruits nombreux, saquies ombragées par des saules, bords du torrent émaillés d'une

riante pelouse, maison en forme de tour, dont la vue vous rappelle les cheminées des hauts fourneaux d'Europe, maisons plus grandes abandonnées par les habitans.

L'oadi se subdivise bientôt en deux branches : l'une est couverte d'une fraîche végétation ; l'autre ne renferme que du sable et des rochers stériles. Au point de partage s'élève une colline en pain de sucre. Le pied est entouré d'une muraille et le sommet défendu par une haute tour. Cet ensemble, tapissé de vignes, de figuiers, n'est fréquenté maintenant que par des pigeons et des tourterelles, qui sont devenus possesseurs de ce lieu depuis que les Bédouins l'ont abandonné.

Cette station, où nous allons camper, se nomme Mahamla-el-Sougayr (Mahamla le petit), pour la distinguer de celle où nous nous sommes établis hier, qui, outre le nom de Hamama, prend aussi celui de Mahamla-el-Kébir (Mahamla le grand). Cette vallée nourrit une grande quantité d'oiseaux semblables aux pigeons : leurs plumes sont jaunes sous le ventre, vertes sur le dos, et azurées vers le haut des ailes ; les Bédouins les appellent hamam, et c'est pour cette raison que les Arabes désignent l'oadi sous la dénomination de Hamama.

Ces oiseaux viennent voltiger autour du camp : les chérifs s'amusent à les tuer à coups de balles, et dès que l'un d'eux est tombé, un esclave se hâte de le ramasser, pour lui couper la tête avant qu'il soit complètement mort. Sans cette cérémonie, un musulman se garderait bien d'en manger. Des hirondelles blanches, à l'exception des ailes qui sont d'un beau noir, décrivent des courbes devant les Arabes comme pour les défier : les Européens dont les fusils sont chargés avec du plomb peuvent seuls les faire repentir de leur témérité.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	15°
A midi..........................	28°
Au soleil couchant................	26°

18 août 1834. Trente-unième jour de marche.

Une demi-heure avant le jour les sentinelles ont quitté les lieux élevés où elles avaient été placées pendant la nuit, et sont rentrées dans les rangs de l'armée prête à abandonner le bivouac. Nous avons pris celle des deux branches de la vallée que personne n'aurait voulu suivre; c'est celle qui n'est remarquable que par sa stérilité. Nous arrivons à son extrémité en peu de temps, nous parcourons

successivement des collines granitiques et de petites plaines couvertes d'arbres et de verdure.

La route possède plusieurs plantes intéressantes: ce serait une bonne fortune pour un botaniste de métier; quant à moi, qui ai fait très-peu d'études dans cette direction, voici celles que j'ai reconnues:

Deux espèces de filipodes.

Taraxacum.

Lactua-scariola.

Figuiers sauvages peu élevés, à feuilles très-petites, à troncs nombreux et flûtés.

Au moment où je contemplais avec ravissement une fleur rouge à cinq pétales qui sortait d'une tige cramponnée dans les fentes d'une roche de granit, un long cri poussé par les Bédouins m'annonce la belle, la célèbre Oadi-Chaaran tant vantée par les Arabes.

Les habitans de cette vallée, peu confians dans les dispositions bienveillantes du pacha, avaient abandonné leurs foyers. Depuis quelque temps nous sommes à même de nous convaincre des grands avantages que les Bédouins errans retirent de leur manière de vivre. Chaque fois que nous sommes passés sur le territoire d'une tribu nomade, nous l'avons trouvé parfaitement désert, les Arabes avaient transporté leur camp et toute leur fortune

quelques lieues plus loin, et, certains de n'avoir rien à perdre, ils n'ont pas eu besoin de venir courber la tête devant le pacha. Les populations fixes, au contraire, sont invinciblement attachées au sol. Si elles quittent leurs demeures, tout est ravagé et pillé par l'armée; si elles y restent, elles doivent se dépouiller de leur fortune pour payer des contributions et se reconnaître tributaires de Mohammed-Ali. Il est facile de comprendre maintenant pourquoi les pasteurs se considèrent comme d'une nature supérieure à celle des cultivateurs.

Je ne donnerai pas ici la description de la belle Oadi-Chaaran [1]. Sous le rapport agricole et pittoresque, elle est infiniment supérieure à ce que nous avons vu jusqu'ici. La population est beaucoup plus nombreuse et plus guerrière que celle d'Oadi-Mahamla. Cette vallée est un joyau convoité de tout temps par les conquérans arabes, et Ali d'Assir l'avait, quoique avec peine, soumise à sa domination.

Ce matin, quinze cavaliers, mandés comme explorateurs par Aït-Ibn-Mereï, se trouvaient à Oadi-Chaaran. Ils se sont empressés de partir avant notre arrivée, et sont allés donner à leur maître des nouvelles de ses ennemis.

[1] Elle se trouvera dans un nouvel ouvrage que je publierai plus tard.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	14°
A midi..........................	27°
Au soleil couchant................	25°

19 août 1834. Trente-deuxième jour de marche.

En arrivant à Oadi-Chaaran, j'avais trouvé un marché tout installé. On y vendait des dattes, des raisins, des pêches, des figues, etc. ; c'étaient les Bédouins de Chérif-Mansour, qui, après s'être gorgés des fruits de la vallée, s'étaient transformés en marchands pour vendre ce qui leur restait. Accablés de souffrances et de privations inouïes, nous avons savouré avec joie des fruits aussi délicieux. Tous ceux qui avaient quelques paras dans leur poche s'en délivraient avec empressement.

La vallée de Chaaran, si belle, si fraîche la veille, avait vu ses champs encore verts dévorés par les chameaux et les chevaux de l'armée. La charpente des tours et des maisons avait été arrachée par les Bédouins pour faire rôtir la chair des animaux qui avaient succombé de fatigue ou de maladie. Les *delou*[1] de cuir étaient suspendus sur les saquies solitaires, les canaux d'irrigation desséchés, les ar-

[1] Sceau de cuir dont on se sert pour puiser l'eau.

bres dépouillés de leurs fruits et de leur feuillage, les champs moissonnés et ravagés.

Quelques propriétaires, plus hardis que les autres, apparaissaient de temps en temps sur le sommet des montagnes voisines. Ils observaient avec tristesse les progrès du pillage, et semblaient craindre de voir la stérilité du désert envahir leur propre territoire. Ils durent voir avec joie la colonne barbare quitter ces lieux, où son passage n'était marqué que par des ruines, et écouter avec bonheur les derniers bruits de la caravane guerrière disparaissant à l'horizon.

Chérif-Mansour avait pris les devans, et marquait la route de loin aux troupes régulières. Ses nombreux dromadaires emportaient avec insouciance leurs cavaliers armés de longues lances ornées d'un bouquet de plumes d'autruche, et le nezam, s'abaissant ou s'élevant selon les sinuosités du terrain, s'annonçait de loin par ses baïonnettes, qui réfléchissaient comme un miroir les rayons du soleil.

La caravane franchit une vallée sinueuse plantée de quelques arbres épineux; elle dépasse des collines arides et pierreuses, et s'enfonce, à deux reprises différentes, sur le lit de torrens ombragés

par des cyprès pins. Plus loin, nouvelles collines, nouvelle stérilité. Du haut de la dernière hauteur, on voit à quelques pas de soi la fraîche vallée d'Ianfour, avec ses maisons ruinées, ses tours délabrées, et les vestiges d'un immense camp couvert de beaux et de modestes mausolées.

Ianfour est une belle oadi plantée d'une triple forêt de cyprès pins; mais son humidité et sa fraîcheur déterminent souvent des fièvres épidémiques, qui reparaissent toutes les années à la même époque. L'ancienne population de ce pays, décimée par ce fléau, a dû transporter ailleurs ses pénates, et abandonner les tombeaux où reposent les cendres de ses pères [1].

Le site d'Ianfour se compose d'un grand ellipse renfermé entre des montagnes dont le sommet est couronné d'une immense muraille ruinée, qui a dû servir à abriter un camp, ou qui a été le théâtre d'une sanglante bataille, car le terrain environnant est tout couvert de petits tombeaux en pierres sèches. Vers le milieu de l'ovale, s'élevait jadis une forteresse carrée, divisée intérieurement en salles rectangulaires, où se tenaient les soldats de la gar-

[1] Ces fièvres sont intermittentes; elles enlèvent le malade au troisième ou au quatrième jour.

nison. Aujourd'hui elle n'offre que des ruines. Le torrent d'Ianfour, dans son cours capricieux, contourne presque entièrement le pied de la montagne où existait cette forteresse, et se ramifie en trois branches, qui s'écoulent dans une direction différente, selon l'abondance des eaux.

Lorsque les Bédouins de ce lieu enterraient un de leurs compatriotes, ils mettaient le défunt dans une fosse peu profonde, et la recouvraient de larges dalles de pierre. Ils construisaient ensuite au-dessus du tombeau un rectangle de deux mètres de long sur un de large, et remplissaient tout l'intérieur avec des petites pierres choisies et remarquables par la perfection de leur forme ou le brillant de leur couleur.

THERMOMÈTRE.

Le matin au lever du soleil.........	15°
A midi..........................	26°
Au soleil couchant................	24°

20 août 1834. Séjour à Ianfour.

Un Bédouin, nommé Chéleia, vient d'arriver de Khadra, où il avait cru trouver l'armée. Aït l'a chargé de porter une lettre au pacha et au grand

chérif. Malgré toutes les questions adressées au courrier, on n'a pu obtenir de lui aucune révélation sur l'état actuel des gens d'Assir; il s'est toujours renfermé dans une réserve impénétrable.

Je vais voir Dossari sous sa tente, et je lui demande de me faire part des nouvelles propositions d'Aït.

— Les chefs de l'expédition, m'a-t-il dit, n'ont encore rien laissé transpirer de cette affaire. Je crois pourtant qu'Aït propose au pacha de se reconnaître tributaire de Mohammed-Ali, pourvu qu'on lui laisse le commandement de l'Assir.

— Tu m'as souvent parlé d'Aït, l'as-tu connu dans son enfance ?

— Je l'ignore; je n'ai conservé de lui aucun souvenir.

— Quelle opinion as-tu de lui ?

— D'après tout ce qu'on m'a dit sur son compte, Aït doit être un homme de cœur et plein de courage. Cependant, le siége d'Abou-Arich, qu'il a été forcé de lever, quoique disposant de forces considérables, me donne une faible idée de son habileté. Cette retraite lui a été très-défavorable. Ce coup d'essai manqué lui a fait perdre la confiance des tribus, qui ne l'ont pas jugé digne de succéder à

des hommes aussi remarquables que ses prédécesseurs Ali et Séid[1]. »

Aït est âgé de trente-trois ans ; il a cinq pieds de taille et assez d'embonpoint : sa barbe et ses sourcils sont noirs et épais. Ses yeux, grands et expressifs, scintillent sans cesse comme des diamans. Petit-neveu d'Ali et de Séid du côté de son père, il est issu comme eux de la tribu de Béni-Mouguet, dont le commandement lui appartient par droit de naissance.

Cette tribu se divise en deux districts, dont l'un se nomme Naghé et l'autre Ouassé. Aït habite le premier ; le second est commandé par Oual-Ali-Ibn-Fariba.

Le Bédouin qui a été pris à Khalaïl par Omar-Aga appartient à la kabyle de Béni-Memble. Le grand chérif vient de lui rendre sa liberté. Ceux qui ont été tués étaient l'un de Béni-Ouahed et l'autre de Béni-Nahis.

Les parens de Dossari qui sont demeurés dans leur tribu avaient envoyé à Bicha un homme de confiance, qui devait remettre des lettres importantes

[1] Ali d'Assir avait un frère nommé Séid, qui est mort cinq ans avant l'époque de cette expédition. De son vivant il partageait avec Ali l'autorité suprême. C'était un homme inflexible et d'un caractère moins doux que son frère.

à cet Arabe, et s'assurer en même temps de son identité. Cet envoyé était un homme de triste apparence, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise sale et en lambeaux. Sa tête est toujours entourée d'un mauvais chiffon, et, de plus, il est privé de son œil droit.

Au moment où j'étais sous la tente de Dossari, un des nègres que le pacha d'Égypte lui a donnés vient le prévenir qu'un étranger désire lui parler.

— Quel est son nom? lui a répondu son maître.

— Je l'ignore.

— Demande-le-lui.

— Je lui ai déjà fait cette question, il a refusé de me répondre.

— D'où vient-il ?

— De l'Assir.

— Que ne me le disais-tu tout de suite, enfant de chien ? Fais-le entrer sur-le-champ.

L'étranger fut introduit, et Dossari reconnut aussitôt l'homme de Bicha.

— Que la paix soit avec toi [1], père, lui dit mon hôte.

— Qu'avec toi soit la paix [2], répondit le Bédouin.

[1] Salam-Aleikoum.

[2] Aleikoum-Salam.

— As-tu de bonnes nouvelles à m'apprendre?

L'Arabe, au lieu de répondre, jeta sur son maître un coup d'œil d'intelligence pour savoir s'il devait parler en ma présence. Dossari le comprit, et lui répondit affirmativement par un autre signe.

— Mohammed-Ibn-Abdallah, reprit l'étranger, m'a chargé de te remettre une lettre.

— Donne-la-moi.

Le Bédouin prit une de ses sandales, et ayant entr'ouvert les deux bandes de cuir qui en formaient la semelle, il en tira un pli, qu'il remit à son maître. En voici le contenu :

« Mohammed-Ibn-Abdallah, cheikhr de Rabia et Rofeida, à Dossari-Abou-Nogta. Que Dieu répande sur toi ses grâces et sa bénédiction.

» Cher frère [1],

» Tous les Bédouins de ta tribu, jeunes et vieux, sont très-contens que le pacha d'Égypte leur destine pour gouverneur un fils de Nogta, dont tout le monde parmi nous vénère la mémoire. Je te recommande de faire diligence, et de venir, si c'est possible, avant le pacha, pour te mettre à la tête de tes sujets : tous t'attendent avec impatience pour se déclarer en ta faveur.

[1] Ce cheikhr est un frère utérin de Dossari.

» Afin de ne donner aucun soupçon à Aït, nous avons été forcés de joindre nos troupes aux siennes; mais dès que nous entendrons le premier coup de canon, je serrerai ma bannière autour de la lance, et, à ce signal, nous passerons tous dans vos rangs. Nous serons suivis par les hommes de Béni-Malek et de Réjal-el-Mà; Aït n'aura avec lui que les tribus d'Alcan et de Béni-Mouguet. Toutes les kabyles sont en général dans l'irrésolution; elles se méfient les unes des autres, et je ne serais pas étonné de voir éclater bientôt une guerre civile.

» Nous avons reçu les lettres que tu nous as adressées de Bicha par celui qui te remettra ce pli.»

— Maintenant, mon cher ami, demanda Dossari, n'as-tu rien de nouveau à m'annoncer?

— Aït vous attend décidément à Khamis-Michet, où il travaille à se fortifier. Dans le cas où il serait battu, il a formé le projet de se retirer dans les forteresses et les maisons de ce village, et passera des unes dans les autres si l'on venait à prendre les premières. De plus, une faible partie de son armée doit se présenter d'abord pour combattre, tandis que le gros des troupes tâchera de vous cerner par derrière pour vous mettre entre deux feux.

— Voilà des renseignemens précieux, je vais en informer le pacha. Mais auparavant, dis-moi de quelle manière tu t'es tiré de ton expédition secrète?

— Si je suis vivant, ce n'est pas sans peine, et je dois en remercier Dieu. Depuis Tabab[1] jusqu'ici, je n'ai eu qu'un pain et des dattes à manger, et encore en très-petite quantité. J'ai été souvent obligé de m'abriter dans des broussailles, de faire de longs détours pour éviter les partisans d'Aït; me cachant derrière les pierres et les rochers lorsque je sentais le besoin de me reposer. Enfin me voici en sûreté; mais cependant prêt à repartir s'il le faut.

— Repose-toi sous ma tente, fais-toi servir par mes esclaves tout ce que tu désires, j'aurai peut-être encore besoin de tes services.

Nous ne sommes ici qu'à deux lieues de Khramis-Michet, où le premier choc des armées doit avoir lieu. On croyait partir aujourd'hui pour aller attaquer l'ennemi; mais des lettres d'un chérif de l'Iémen, nommé Barakat, annoncent que ce chef vient opérer sa jonction avec nous, et apporte, sur quatre cents chameaux, quatre jours de vivres pour

[1] Tabab est le nom de la capitale de la tribu de Rofeïda.

l'armée ; il a avec lui quinze cents hommes armés de lances et de fusils. Cette nouvelle est reçue avec joie, car nos vivres sont entièrement consommés. D'ailleurs, les soldats du chérif sont redoutés dans le pays à cause de leur courage, et leur concours pourra être très-efficace.

Avant hier la tribu d'Iam a expédié un courrier à Ahmed-Pacha, pour le prier de lui désigner le lieu du rendez-vous. Le général leur a dit de venir le joindre à côté de Khramis-Michet. A Oadi-Chaaran on avait envoyé dans l'Assir un espion nommé Tauni, qui est cousin de Dossari-Abou-Nogta. Ce Bédouin s'est rendu en toute hâte à Khramis-Michet, et a pu juger des dispositions prises par l'ennemi. De là, il s'est réfugié dans un village de la tribu de Béni-Malek.

Aït, ayant été prevenu de son arrivée, a fait partir sur-le-champ vingt cavaliers, qui avaient ordre de le prendre. Des Bédouins de Béni-Malek, au nombre de trente, ayant aperçu cette troupe, se sont armés, et ont obligé les serviteurs d'Aït à prendre la fuite. Ces mêmes Arabes ont escorté Tauni jusqu'à Tabab, capitale de Rofeïda, tribu de Dossari. Les Bédouins de cette kabyle étaient réunis au-

tour de ce village; et, après avoir pris connaissance des lettres apportées par l'espion, ils ont paru entièrement décidés à abandonner le parti d'Aït.

Une heure avant le coucher du soleil, des salves de mousqueterie et des cris perçans annoncent l'arrivée de Chérif-Barakat : les chérifs du camp, en qualité de descendans du prophète, montent à cheval pour aller au-devant de leur parent. Les nouveau-venus sont sur la montagne voisine, et forment leurs rangs en laissant les chameaux et la bannière au centre de la troupe. Comme l'exagération est ordinaire aux Arabes, les quinze cents hommes du chérif se sont réduits à trois cents, les quatre cents chameaux à quarante, et les quatre jours de vivres à la moitié d'un. Pour attendre ce renfort insignifiant, l'armée a perdu un jour précieux.

Les troupes n'ont que pour une journée de vivres, en comptant ce qui vient d'être apporté par Chérif-Barakat. Le caissier de l'armée reçoit l'ordre de compter un mois de solde aux sous-officiers et soldats, comme si avec de l'argent ces malheureux pouvaient trouver de quoi manger au milieu d'un désert.

THERMOMÈTRE.

Au soleil levant....................	14°
A midi.........................	26°
Au soleil couchant................	21°

A une heure de nuit, les artilleurs ont tiré vingt coups de canon. Le 7e régiment s'est mis en bataille à côté du camp, et a exécuté pendant une demi-heure un feu bien nourri. Le bruit en est venu jusqu'à Khamis-Michet; l'ennemi a répondu par une vive fusillade et par trois coups de canon. Cette manière de faire la guerre vous rappelle ces défis que de tout temps se sont faits les adversaires avant d'en venir aux mains. Jeter sa poudre au vent en pure perte me paraît une absurdité et une niaiserie lorsqu'on se trouve sans communications avec les lieux d'où l'on pourrait en tirer en cas de besoin.

Cette nuit, les postes avancés ont été doublés, de fortes patrouilles de cavalerie ont circulé autour du camp. A une heure du matin, nous avons eu une alerte excitée par un maraudeur d'Oadi-Chaaran, qui voulait sans doute se dédommager des pertes que l'armée lui avait fait éprouver à son passage par cette vallée. Ce Bédouin a été fait prisonnier par un Mograbin.

J'ai souvent parlé de ces cavaliers; et, avant d'aller plus loin, je vais en donner à mes lecteurs une légère esquisse.

Les Mograbins, que le vice-roi d'Égypte entretient à son service, sont originaires des côtes barbaresques ou des environs du Caire et d'Alexandrie. Avant l'adoption de la discipline européenne, ces cavaliers étaient très-nombreux; mais, à mesure que les cadres de l'armée régulière s'agrandissaient, Mohammed-Ali a eu soin de s'en délivrer en les envoyant tenir garnison dans des lieux éloignés et malsains.

Un soldat mograbin porte pour tout habillement un tarbouch, des babouch, un caleçon et un immense manteau de laine drapé à la romaine, qui ne le quitte jamais. Plusieurs même n'ont pour coiffure qu'une simple *taquie* [1] de calicot, avec laquelle ils ne craignent pas d'affronter le soleil aux heures les plus chaudes de la journée. Leurs armes consistent en un long fusil à pierre, qu'ils portent en bandoulière, et en deux pistolets placés dans un *hobour* [2], fixé par une sangle sur l'épaule droite, et retombant sous l'aisselle gauche. Aucun de ceux

[1] Calotte.

[2] Étui en cuir ou en maroquin.

que nous avons avec nous ne porte de sabre, si l'on en excepte les chefs, et souvent un mograbin va au combat n'ayant pour tout moyen d'attaque et de défense qu'un seul pistolet, qui rate dix fois avant de prendre feu.

Un cavalier qui sert depuis long-temps gagne quatre-vingts piastres par mois. Ceux enrôlés depuis peu pour faire campagne ont reçu une augmentation de vingt piastres. Tout mograbin qui, étant au Caire ou à Alexandrie, se trouve sans argent et sans ressource, va trouver un chef de cavalerie, et se propose à lui pour servir sous son drapeau. Celui-ci, quoique touchant une bonne paie du pacha, tâche toujours de l'augmenter aux dépens du pauvre diable que la nécessité lui amène : il accepte sa proposition sans se faire prier.

Le Barbaresque se trouve dénué de tout, et cependant il lui faut des habits, des armes, un cheval. Or, un mograbin qui trouverait du crédit ailleurs que chez son chef, avec sa modique paie et sa mauvaise réputation, ferait certainement une chose merveilleuse ; et comme en Orient, pas plus qu'en Occident, les miracles ne sont journaliers, il se trouve fort heureux que son commandant veuille bien lui fournir le moyen de s'armer et de s'équiper.

Mais alors les piastres du conscrit perdent au moins les trois quarts de leur valeur. Un cheval, qui vaut à peine trois cents piastres, lui est cédé au prix de quinze cents : il en est de même de son cheval et de ses effets. Pour pourvoir à sa subsistance et payer cette dette, plusieurs années lui sont nécessaires, surtout si l'on a égard aux intérêts de la somme prêtée, qui, en Égypte, s'élèvent légalement à deux pour cent par mois, ou vingt-quatre pour cent par an. Si dans cet intervalle il a le malheur de perdre un cheval, ses cheveux ont le temps de blanchir avant qu'il puisse se délivrer des griffes de son créancier. Au reste, il lui arrive assez souvent de perdre sa monture, parce que, pour avoir quelques piastres, il a l'habitude de vendre la moitié ou les trois quarts de la ration d'orge que le chef doit lui fournir.

Cependant un mograbin a comme tout autre son grain d'ambition ; et, pour le satisfaire, il contracte des habitudes de fraude et de dissimulation, qui, dans ces cœurs échauffés par un sang bouillant, deviennent terribles et insatiables. Ne voyant de salut pour eux que dans les rapines qu'ils peuvent exercer en temps de guerre, ils enfourchent joyeusement leur rossinante, et malheur à l'ennemi

vainçu, non par eux, car cela n'arrive presque jamais, mais par les armées dont ils font partie. Le pillage, le meurtre, le viol leur sont familiers; ils égorgent sans pitié des gens innocens, et leur fureur, aveugle comme celle des lâches, ne respecte ni jeunesse, ni vieillesse, ni beauté.

Parmi eux, les enfans succèdent au père; ils s'enrôlent extrêmement jeunes, et seulement pour prendre dans les caisses du pacha un argent que le malheureux enfant ne fait que toucher une seule fois. Les chevaux de ces soldats sont très-mal harnachés; outre le poids énorme d'une selle à la mamelouk et de leur cavalier, ils doivent encore porter la provision d'eau, des besaces pleines de vivres, et souvent même leur ration, qu'on semble vouloir seulement leur faire flairer.

XXIII

XXIII

Départ d'Ianfour. — Disposition de l'armée. — Nous arrivons en face de Khramis-Michet. — Description. — Forteresses. — Siége. — Espion. — Artillerie. — Aide de camp du pacha. — Villages de l'ouest. — Les Bédouins sont poursuivis. — Le grand chérif Mohammed-Ibn-Aoun. — Le pacha. — Têtes et oreilles coupées. — Prisonniers. — Prise de plusieurs forts. — L'armée bédouine. — Combat. — Fuite de l'armée d'Assir. — Détails sur la bataille. — Le pacha. — Le grand chérif. — Emin-Bey. — Mestam -Bey. — Cherim-Bey. — Bekir-Aga. — M. Chedufau. — Conver sation avec Dossari. — Aït. — Forteresses abandonnées. — Souterrains. — Forteresse.

21 août 1834. Vingt-sixième jour de marche.

Ianfour, avec sa forteresse et ses grands murs ruinés, était noyée dans les vapeurs du matin : l'ennemi pouvait à chaque instant se présenter à nous. Pour éviter toute surprise, la cavalerie turque reçoit l'ordre de former l'avant-garde, et derrière elle

venait le grand chérif à la tête de tous les Arabes auxiliaires. L'infanterie régulière se trouvait au centre ; elle était suivie des bagages, dont les dernières étaient gardés par un bataillon du nezam et les cavaliers mograbins.

Nous marchons pendant une heure sur le lit desséché d'une branche du torrent d'Ianfour. C'est ici que fut tué Chérif-Raga, lorsque les Bédouins d'Assir chassèrent le gouverneur que Mohammed-Ali leur avait imposé, après qu'il eut fait la conquête de ce pays. Là on quitte Sel-Ianfour, mais on le reprend bientôt pour l'abandonner de nouveau. Alors on escalade quelques montagnes de roche, et du sommet de l'une d'elles on découvre Khramis-Michet, où l'ennemi nous attend, abrité par les fortifications.

Depuis Taïf, je n'avais pas vu une aussi grande réunion de maisons. En dirigeant ses regards vers le pied de la montagne, on découvre un torrent desséché, à la surface sablonneuse, qui renferme, à un pied de profondeur, une eau abondante et de première qualité. Le bassin de Khramis-Michet est tout verdoyant de palmiers, d'arbres fruitiers, de plantations nombreuses de trèfle, de blé, d'orge et de doura qui s'élève à une hauteur prodigieuse.

Ce bassin est environné de montagnes, dont la plus élevée apparaissait déjà d'Ianfour. Nous entrons dans l'intérieur par le lit d'un torrent. Le pied de ces montagnes est couvert de villages, dont les plus nombreux et les plus importans sont appuyés à la chaîne du sud. Vers ce côté se dressent six forts. Le dernier, par son étendue, pourrait se nommer forteresse.

Au moment où nous avons aperçu Khamis-Michet, il était trois heures de jour à la turque [1]. Le grand chérif et la cavalerie irrégulière avaient conservé leur position relative. Les deux régimens marchaient parallèlement, leur premier bataillon en bataille et les autres en colonne, à cause de la difficulté du terrain; cependant, avant de se présenter devant les forts, il a été possible de les disposer tous en bataille.

Nous commençons à dresser le camp. Pendant ce temps, les troupes se sont reposées, et les bagages avec leur escorte ont pu venir rejoindre. Les vivres de l'armée sont complètement épuisés; il faut vaincre ou mourir de faim. Bientôt deux coups de canon annoncent le commencement des hostilités.

[1] C'est-à-dire que le soleil était levé depuis trois heures.

Les Bédouins et les défenseurs des forts échangent quelques coups de fusil : un homme de la grande forteresse a été tué. A une heure après midi, toutes les dispositions d'attaque étaient prises.

Deux bataillons du septième ont été placés sur un petit monticule situé à la droite des villages cernés. Ils étaient commandés par le pacha. Cette position avait été prise pour éviter toute surprise; car on savait que l'ennemi devait déboucher de ce côté. Une pièce de canon appartenant au grand chérif et l'artillerie de l'armée régulière ont été établies sur une hauteur qui domine les forteresses. La batterie était soutenue par un bataillon du seizième et par les cavaliers du grand chérif, qui était chargé lui-même de la direction du siége.

A gauche des forteresses, se trouvaient la cavalerie de Mohammed-Bey, avec une partie des Arabes de Chérif-Mansour, et ceux d'Ali-Séhéri de Bicha. Le restant des forces de Mansour et les hommes de Chérif-Barakat occupaient le côté de l'ouest, tandis que la cavalerie d'Abdim-Bey et les mograbins étaient postés dans le creux d'un torrent et dans des champs de doura, entre les villages assiégés et la colline occupée par Ahmed-Pacha. Le général, d'après le rapport d'un nouvel espion, voyant que de sa posi-

tion il aurait à supporter le choc de l'armée bédouine, qui ne paraissait pas encore, appelle auprès de lui deux bataillons du seizième. Le troisième et le quatrième sont laissés au camp pour veiller à sa sûreté.

Vers midi, les canons et un obusier ont commencé à tirer contre les forteresses. Les artilleurs étaient à demi-portée de fusil de l'ennemi. Le grand chérif, qui était d'abord assez indifférent, s'anime peu à peu; il excite les canonniers par ses paroles, et met lui-même la main à l'œuvre lorsque ses ordres ne sont pas exécutés comme il l'entend.

— D'où vient, demandai-je au commandant de l'artillerie, que le grand chérif est aussi acharné contre les assiégés?

— Il a des motifs de haine particuliers contre les gens d'Assir.

— Cependant, tu sais aussi bien que moi qu'il désire leur réussite.

— Oui; mais, dans ce moment, l'odeur de la poudre et le bruit du canon lui font oublier qu'il se bat en faveur des Turcs.

Ce brave commandant fumait gravement sa pipe au moment où ses hommes pointaient les pièces contre la citadelle. A chaque nouveau boulet qui sortait de la gueule du canon, il lâchait une bouffée

de fumée, et il redoublait de plus belle lorsque le projectile atteignait le but indiqué.

— Quoique nous ne soyons qu'à demi-portée de fusil de la citadelle, dis-je au bimbachi, votre artillerie ne me paraît pas produire grand effet.

— Ces maudits murs sont de terre, me répondit-il; le boulet fait une ouverture du même diamètre que lui, et traverse la muraille sans l'endommager sensiblement.

En ce moment, un aide de camp arrive vers la batterie : dès que le commandant l'aperçoit, il éteint sa pipe pour ne pas se trouver en contradiction avec les nouveaux réglemens.

— Le village de l'ouest, dit l'offficier au chef des canonniers, vient d'être abandonné par les Bédouins. Chérif-Barakat, avec les siens, a achevé ce que tes artilleurs avaient commencé, et il est parvenu à déloger l'ennemi. Tu vas concentrer ton feu sur la forteresse, tel est l'ordre du pacha.

Au même instant, nous apercevons un Arabe monter sur la terrasse de la maison la plus élevée; il porte avec lui un drapeau, et parvient à le placer en vue du camp : ses couleurs sont le rouge et le blanc, disposés en bandes parallèles; il appartient à Chérif-Barakat.

—Honneur aux descendans du prophète! s'écrie Mohammed-Ibn-Aoun, notre frère aîné nous enseigne le chemin de la victoire : malgré son âge, le vieux Barakat est aussi courageux qu'au temps de sa jeunesse.

L'artillerie ne vise plus que les forteresses; les Bédouins, cachés derrière des pierres ou perdus dans des champs cultivés, choisissent le moment où les assiégés se montrent derrière les meurtrières pour les viser à la tête. Lorsque la balle ne soulève pas un léger nuage de poussière, c'est une preuve qu'elle ne s'est pas enfoncée dans l'épaisseur du mur, et qu'elle a pénétré dans l'intérieur par les créneaux. Les Arabes poussent alors de grands cris de joie; ils s'imaginent qu'un des défenseurs des forts a été mis hors de combat.

Bientôt des Bédouins qui se sauvent à toutes jambes nous annoncent que le second village vient d'être abandonné. Chérif-Mansour et Chérif-Hussein [1] ont forcé l'ennemi à déguerpir. Une demi-heure après, Chérif-Bas [2] s'empare du troisième, et y arbore son étendard.

Aussitôt la suite du pacha, les cavaliers mogra-

[1] Ce chérif est de la Mekke.

[2] Idem.

bins et ceux d'Abdim-Bey se mettent à la poursuite des fuyards; le plus grand nombre des chérifs suit leur exemple. Les gens d'Assir, n'ayant plus de village à portée pour pouvoir s'y réfugier, tâchent de se cacher dans des champs de doura. D'autres ont pris le chemin de l'ouest, espérant se blottir dans les creux des rochers des montagnes ou rejoindre l'armée bédouine, qui n'apparaissait pas encore. Dossari-Abou-Nogta et Sultan-Ibn-Abda se sont particulièrement distingués dans cette occasion; ils ont fait tous leurs efforts pour prouver à l'armée que le choix de Mohammed-Ali était tombé sur des hommes intelligens et courageux.

Au moment où tous les Arabes abandonnent les environs de la forteresse pour chasser et dépouiller les fugitifs, les assiégés des forts, pressés de moins près, dirigent tout leur feu contre la batterie. Les curieux se mettent à l'abri derrière de grandes roches qui se trouvent à quelques pas des pièces. J'étais à côté du grand chérif avec deux Européens. Ibn-Aoun, voyant les balles qui sillonnaient en ricochant l'élévation où nous nous trouvions, nous prie de ne pas nous exposer volontairement, et nous indique une place où nous serons parfaitement à couvert.

— Nous ne sommes pas plus en danger que toi, lui répondit un de nous.

— C'est vrai; mais mon devoir me force à rester ici, et le vôtre ne vous y appelle pas.

— Nous sommes venus chercher ici une distraction à notre ennui, nous en subirons les conséquences.

Au même instant un artilleur reçoit un coup de balle au front; mais la blessure est peu dangereuse.

— Vous voyez, dit le chérif, Dieu pouvait aussi bien choisir votre tête que celle de ce fellah. C'est un avertissement, retirez-vous.

Nous n'avions pas eu le temps de répondre, qu'un canonnier avait eu la main emportée par un boulet. La figure d'Ibn-Aoun se rembrunissait.

— Partons, dis-je à mes amis : le musulman pourrait croire que ces blessures sont causées par notre obstination. Laissons-le avec ses canons, et allons voir ce qui se passe aux environs des villages.

Nous nous dirigeons de ce côté. Le pacha s'y trouvait avec les quatre bataillons dont j'ai déjà parlé. A chaque instant, on voyait arriver des Bédouins, des cavaliers qui portaient au bout de leurs

lances ou à l'arçon de la selle des dépouilles sanglantes prises sur l'ennemi. Vers trois heures du soir, on avait jeté aux pieds du pacha seize têtes et vingt-deux paires d'oreilles. Vingt-quatre prisonniers avaient été amenés, et s'attendaient à subir le sort de leurs infortunés compagnons. Des Turcs et des mograbins amenaient des hommes qu'ils avaient pris, et lorsqu'ils étaient en présence du général, ils les tuaient par derrière avec leurs pistolets.

Ces scènes ne peuvent se passer que chez des peuples qui n'ont plus au cœur le moindre sentiment d'honneur et de vrai courage. A quoi bon discipliner des armées à la méthode européenne, si on continue à les laisser se déshonorer par de semblables infamies? Je sais bien que le nézam, qui jusqu'ici a toujours eu l'arme au bras, ne peut pas être compris dans cette accusation; mais un général de Mohammed-Ali devrait-il tolérer de pareilles turpitudes?

A quatre heures du soir, la grande forteresse et deux forts voisins résistaient encore. Ils étaient cernés de toutes parts par les Bédouins et les cavaliers irréguliers. Les assiégés ne peuvent se sauver qu'à la condition de résister au moins jusqu'à

la nuit. L'artillerie a déjà changé cinq fois de position : elle s'approche toujours davantage de l'ennemi. Le grand chérif reçoit le rapport d'un espion, et s'avance vers les villages pour aller rejoindre le pacha.

En même temps, Omar-Aga, le même qui avait tué les deux Bédouins de Khralaïl, s'annonce de loin par de grands cris. Son cheval est couvert de sang et de sueur. Le janissaire porte pour sa part sept têtes, qu'il a attachées ensemble par les longues tresses de leurs cheveux, et disposées autour de son corps comme une ceinture. Il met pied à terre, présente au pacha son offrande, et après avoir exprimé le sang qui coule encore de ces têtes, il s'en lave les mains en présence du général. A cette vue, la fureur des soldats s'allume de nouveau, et plusieurs prisonniers couverts de blessures sont impitoyablement égorgés, sans qu'une seule voix s'élève pour réclamer en leur faveur les droits méconnus de l'humanité.

Les défenseurs des forteresses étaient peu nombreux : Aït avec son armée ne se présentait pas encore. Cependant on savait qu'il devait paraître avant la fin de la journée. Le pacha prend avec lui deux bataillons du septième régiment, et se porte

sur le sommet de la montagne voisine pour aller à la rencontre de l'ennemi. Des lunettes sont dirigées en tous sens, mais on ne peut rien découvrir.

Cependant, tout d'un coup, un Arabe s'écrie : Voilà les gens d'Assir. L'attention générale se porte de ce côté, et l'on aperçoit distinctement plusieurs bannières fortement agitées par le vent. L'armée bédouine s'avance vers nous; elle n'est plus qu'à trois quarts de lieue de distance : on n'a pas une minute à perdre pour se bien disposer à la recevoir.

Aït avait divisé ses gens en trois colonnes; mais, en apercevant l'armée égyptienne, il en réunit deux en une seule, et l'autre continue à marcher isolément. Ahmed-Pacha, en voyant les bannières, avait dit à Énim-Bey et à Bekir-Aga : « Voilà l'ennemi qui avance par trois chemins, quel moyen devons-nous employer pour le battre? » Après deux minutes de réflexion, le général prend les dispositions suivantes.

Les cavaliers turcs et mograbins se mettent en embuscade dans un torrent qui se dirige de l'est à l'ouest, et qui n'est éloigné que de mille pas du lieu occupé par le nézam.

Le grand chérif, avec tous les Arabes, va occuper une position vers le levant : le pacha conserve celle qu'il avait prise en arrivant.

Les deux bataillons du septième se forment en bataille pour recevoir l'ennemi, qui déjà n'était plus éloigné que d'un quart de lieue.

Mestam-Bey [1], avec deux bataillons du seizième, se met en marche pour rejoindre Cherim-Bey [2]; le caïmacan [3], qui était resté au camp pour veiller à la sûreté des bagages, envoie le troisième bataillon occuper la position que les deux premiers viennent d'abandonner, et ne conserve que le quatrième auprès de lui.

Le pacha, en examinant une éminence qui se trouvait en face, la juge plus favorable pour livrer combat, et commande à ses troupes de se diriger de ce côté. Au bout de cinq minutes, le second bataillon du septième occupe cette position, et le premier le suit de près.

En ce moment, l'ennemi cesse d'avancer, et se met en bataille sur une colline couverte de rochers, que la nature avait naturellement fortifiée. Son in-

[1] Colonel du seizième.

[2] Colonel du septième.

[3] Lieutenant-colonel.

fanterie, disposée en croissant, présente un aspect imposant. Sa cavalerie reste sur les derrières. Elle est à moitié cachée par un amas d'énormes rochers : son aile gauche menace la droite des bataillons égyptiens. Aït-Ibn-Méreï se trouve à six cents pas plus loin que ses troupes ; il est entouré de cinq Arabes montés sur de magnifiques chevaux, et ne paraît pas être très-disposé à prendre une part active à la bataille qui est sur le point de se livrer.

Les deux armées ne sont plus séparées que par une portée de pistolet. Le second bataillon du septième, plus avancé que le premier, et poussé par la peur autant que par l'impatience, commence un feu à volonté sans attendre l'ordre des chefs. Emin-Bey, voyant l'action s'engager, ordonne à Mestam-Bey d'accélérer sa marche. Le troisième bataillon du seizième, qui s'avançait en colonne, fait feu avant de se mettre en bataille. Les soldats courent à la débandade contre l'ennemi. Les Bédouins, effrayés d'une attaque aussi impétueuse, et exécutée contre toutes les règles qu'ils avaient vu observer dans les guerres précédentes, n'osent pas soutenir le choc et commencent à battre en retraite.

Ils se rallient à la voix de leurs chefs, et pren-

nent une nouvelle position moins favorable, mais plus éloignée du gros de notre armée. Les Égyptiens, sans perdre du temps, s'avancent au pas de charge. Les deux bataillons du septième sont joints par ceux du seizième, qui avaient fait feu même avant d'avoir vu l'ennemi. Le nézam pousse de grands cris de joie, et la voix des chefs ne peut nullement se faire entendre; le pacha tâche de ramener l'ordre et le calme au milieu de cette confusion; mais les soldats, encouragés par la retraite des gens d'Assir, s'acharnent à avancer; et l'ennemi, délogé une seconde fois, va prendre une nouvelle position.

Dans ce moment, les cavaliers turcs et mograbins sortent de leur embuscade et s'élancent contre l'ennemi, qu'ils prennent en flanc, tandis que le nézam, le grand chérif et Chérif-Mansour l'attaquent en face. Les gens d'Assir ne peuvent pas résister au choc, et prennent la fuite pour ne plus se rallier. Aït, en voyant la victoire se déclarer pour les Turcs, tourne bride en toute hâte, et ses gens, poursuivis avec acharnement par la cavalerie, sillonnent la route de leurs cadavres.

Heureusement pour les vaincus, la nuit arrive, et il est impossible qu'on les poursuive long-temps.

L'armée ennemie, défaite dans une heure de temps, a laissé cinq cents morts autour des forteresses et sur le champ de bataille; elle a eu autant de blessés, et on lui a fait quatre-vingts prisonniers. La colonne qui a pris part au combat était forte de six mille hommes; celle qui se tenait en observation, avec l'intention d'aller piller le camp si l'issue de l'affaire était favorable, a pris la fuite en voyant la déroute des siens. Elle était aussi forte que la première.

Lorsque la déroute a été complète, les soldats réguliers ont reçu l'ordre de se former en bataille, et ils sont demeurés simples spectateurs de la manière dont les cavaliers poursuivaient l'ennemi. Le nézam n'a perdu qu'un simple soldat et un capitaine; il a eu seulement cinq blessés. Les cavaliers et les Bédouins ont eu quatre morts, quinze blessés et huit chevaux tués. Trois canonniers ont été blessés; de ce nombre sont les deux dont j'ai déjà parlé, et le troisième a reçu un coup de balle sur l'omoplate. A l'entrée de la nuit, toutes les troupes sont rentrées au camp, victorieuses, il est vrai, mais sans pain à mettre sous la dent.

Dans cette affaire, le pacha et le grand chérif ont fait preuve de courage. Émin-Bey, Mestam-Bey,

Cherim-Bey se sont bien conduits, malgré que les soldats se soient montrés peu soumis à leur voix. Bekir-Aga[1] a donné de très-bons conseils au pacha pour les dispositions générales de l'attaque. M. Chedufau, médecin en chef, que l'on est toujours sûr de rencontrer là où il y a des dangers à courir ou des souffrances à calmer, s'est constamment tenu à côté des bataillons, et a donné les soins les plus empressés aux blessés. C'est le vrai type du médecin français.

Les soldats réguliers se sont conduits comme de vrais conscrits; cependant, leurs fautes n'ayant eu que de bonnes conséquences, nous devons nous montrer disposés à leur pardonner.

Le général a donné 50 piastres pour chaque tête coupée. La même somme a été distribuée à ceux qui ont apporté une paire d'oreilles ou amené un prisonnier. Les cavaliers dont les montures ont été tuées ont reçu une indemnité de 300 piastres. Cette dépense s'est élevée en somme à vingt-cinq bourses, ou 12,500 piastres.

Quant à cette barbarie de têtes et d'oreilles cou-

[1] C'est le nom pris par M. Mari, qui est attaché au pacha en qualité d'instructeur. M. Mari est un Corse, ancien soldat de l'empire.

pées et de prisonniers massacrés, elle ne peut inspirer que du mépris et du dégoût.

Trois cent quatre-vingts obus ou boulets ont été lancés contre les forteresses.

22 août 1834. Séjour à Khamis-Michet.

Aujourd'hui je suis allé visiter Dossari-Abou-Nogta; il était fatigué de la journée de la veille, et était encore étendu sur son divan.

— Je te félicite, lui dis-je, de la manière dont tu t'es comporté hier; je t'ai aperçu de la batterie lorsque tu as délogé l'ennemi des villages, de concert avec les autres Arabes.

— La bravoure, me répondit-il, ne servira pas à grand'chose, nous avons un ennemi plus redoutable qu'Aït.

— C'est la faim.

— Précisément.

— On aurait dû profiter de la terreur que la victoire vient d'inspirer aux ennemis, afin de se porter contre leurs derniers retranchemens, et alors, sans doute, nous aurions trouvé des vivres.

— C'est ce que j'ai tâché de faire entendre au pacha et au grand chérif; mais je n'ai pas pu les convaincre. Ils vont perdre ici plusieurs jours précieux dans l'espoir de trouver de la farine et de

l'orge; mais ce qu'on apportera ne pourra jamais suffire à nos besoins. Pendant ce temps, les gens d'Assir reviendront de leur panique; ils se reconstitueront, et ce sera à recommencer de nouveau. Ce n'est pas le tout de vaincre, il faut savoir profiter de la victoire.

— A propos; comment trouves-tu le plan de bataille conçu par Aït?

— Très-bien! seulement lui et ses troupes ont manqué de courage pour l'exécuter.

— Il faut avouer aussi que le secret de leurs opérations avait été apporté au camp par un espion du pacha.

Aït avait mis trois mille hommes de garnison dans les forteresses; et il est évident qu'ils auraient pu se défendre avec avantage jusqu'à la nuit; car, dans les fortifications de terre, le boulet n'ébranle pas les murailles, et par conséquent ne peut faire une brèche qu'après plusieurs journées de siége. Le malheur des Bédouins, c'est d'avoir ignoré qu'on tirerait sur eux avec des obus. Ce projectile a porté la terreur dans l'ame des assiégés. Ceux-ci ont abandonné les maisons et trois forts où ils n'ont pu résister, et sont venus déconcerter ainsi le plan de leur chef.

Pendant que les Égyptiens auraient été absorbés par le siége de Khamis-Michet, une colonne, forte de trois mille hommes, devait déboucher du haut de la montagne placée en face des forts, pour tâcher de diviser les troupes du pacha ; et au même instant un nouveau corps d'armée, pareil au premier, serait venu les attaquer d'un autre côté, afin de les mettre entre deux feux. Vers l'entrée de la nuit, la troisième colonne de six mille hommes, qui n'a pas pris part au combat, devait venir joindre ses forces à celles des deux premières, et profiter de la confusion que cette tactique aurait jetée dans les mouvemens des Égyptiens. Après la victoire, on se serait jeté sur le camp pour le livrer au pillage.

— Je vais me rendre aux forteresses, me dit Dossari : veux-tu venir avec moi?

— Très-volontiers. Mais tu ne prends pas tes armes? tu ne fais pas seller ton cheval?

— Ce n'est pas nécessaire ; l'ennemi n'y est plus ; il s'est échappé pendant la nuit.

— Comment le sait-on ?

— L'étendard blanc et noir qui flottait hier sur les murailles a disparu, et dans ce moment nos troupes sont établies dans les forts. Le pacha a

laissé les ennemis libres de fuir pendant la nuit pour ne pas avoir la peine de les chasser lui-même.

Nous arrivons bientôt dans l'intérieur de la forteresse; le pacha venait de faire pratiquer quelques fouilles; mais on n'avait pu découvrir que quatre morts parmi les décombres. On se demandait comment les assiégés avaient eu aussi peu de tués, et l'on pensait que les corps des victimes avaient été emportés pendant la nuit par les fugitifs. Cependant un fellah accourt vers le pacha en disant : « Je viens de découvrir l'ouverture d'un souterrain. » Le général fait descendre un sapeur dans le caveau. Celui-ci annonce que le fond est encombré de cadavres sanglans; il en compte jusqu'à quarante-deux. Un Bédouin a été trouvé noyé dans le puits de la forteresse; on aperçoit distinctement sa tête, et ses longs cheveux étalés sur l'eau occupent une grande partie de sa surface. Les Bédouins avaient laissé quatre cadavres exposés à la vue; car si on les eût tous cachés, les Égyptiens, se doutant de la supercherie, auraient dû nécessairement faire des recherches, que l'on a ordonnées cependant malgré cette précaution, et qui ont amené la découverte du caveau mystérieux.

Le pacha demande à Émin-Bey si parmi les prisonniers il se trouve des hommes de Khamis-Michet.

— On en compte plusieurs, dit l'aide de camp.

— Que l'on fasse venir le plus important sur-le-champ.

Au bout d'une demi-heure, un Bédouin, à la figure pâle et consternée, est amené par deux kaouas.

— Ami, lui dit le général, de quel pays es-tu ?

— De Khamis-Michet.

— Alors tu dois connaître la forteresse dans tous ses détails ?

— Tu la vois devant toi ; tes gens en savent autant que moi.

— Je ne te demanderai pas des informations sur ce qui se voit ; mais j'exige que tu m'indiques l'ouverture des caveaux qui se trouvent sous nos pieds.

— Mais... maître... j'ignore...

— Décide-toi, ou tu vas avoir la tête coupée sur-le-champ.

— Creuse là, dit l'Arabe en frappant du pied avec colère, tu trouveras ce que tu cherches.

D'après ses indications, les sapeurs donnent quelques coups de pioche, et, dans une demi-heure, cinq ouvertures de pierre scellées avec une dalle ont été mises à découvert sur différens points de la cour.

Le général veut connaître ce qui se trouve dans l'intérieur; il ordonne à un baltajji[1] de descendre dans le quatrième. On l'attache avec des cordes, et il se glisse à travers l'ouverture. Arrivé en bas, il se sent suffoqué, et demande à remonter. Ses camarades, croyant qu'il avait peur, l'ont engagé à montrer plus de courage, et se refusent à le satisfaire. On lui parle; mais il ne répond pas. Enfin on le hisse : le malheureux baltajji n'était plus qu'un cadavre; il était mort asphyxié.

Chacun s'empresse de faire des commentaires sur cet événement. D'après les uns, le sapeur a été tué par le diable; d'après d'autres, des Bédouins cachés dans le caveau l'ont étranglé. Les explications naturelles sont celles que les Arabes cherchent le moins.

Plus tard, deux Bédouins de Chérif-Mansour, excités par l'appât d'une récompense, consentent à pénétrer dans le souterrain; mais si on ne les

[1] Sapeur. L'étymologie de baltajji vient de *balta*, qui veut dire *hache*.

avait pas retirés promptement, ils allaient subir le même sort. Enfin, lorsque l'air a eu le temps de se renouveler, plusieurs soldats descendent sans inconvénient, et on trouve dans l'intérieur une grande quantité d'instrumens aratoires, quelques sacs d'orge et de farine, et des siéges précieux, ornés de sculptures et d'incrustations de cuivre, de fer et d'étain. Ce travail, exécuté par des ouvriers bédouins, est d'assez bon goût.

La grande forteresse est construite au-dessus de ces caveaux; elle est carrée, et ses murailles s'élèvent à quarante-cinq pieds de hauteur. Le faîte est couronné de pierres blanches saillantes, qui permettent aux assiégés de viser l'ennemi qui tenterait de briser les portes. L'intérieur de la tour est orné de teintes plates, rouges et blanches, disposées en échiquier. On pénètre sur le sommet par un escalier de terre en spirale, dont les degrés sont soutenus par des troncs de palmier enfoncés dans le mur et dans un pilier vertical. Le pied de la tour est environné d'une muraille de terre de dix-huit pieds de haut et de quatre d'épaisseur; trois de ses angles sont défendus par des tourelles rondes ou carrées. Vers l'ouest, on a creusé un puits qui ne tarit jamais. La cour est partagée par plusieurs

murailles, qui devaient empêcher les assiégeans de s'approcher de la porte, même après que le mur d'enceinte aurait été forcé.

Tout ce travail est bien exécuté. L'idée en est ingénieuse, et un ennemi qui n'aurait pas de canons ne pourrait forcer les assiégés à se rendre qu'en les affamant. La forteresse et les ouvrages environnans ont été construits d'après les plans d'Ali d'Assir, qui les vit terminés quelques mois avant sa mort. Malheureusement pour les ennemis, cette position a pu être dominée du haut des collines voisines; mais le fondateur n'avait d'autre but, en les élevant, que de résister à des attaques bédouines, et il aurait bien su arrêter un ennemi qui aurait eu du canon avant qu'il eût pu parvenir en ce lieu.

XXIV

Séjour à Khamis-Michet. — Suites de la bataille. — Aït incendie la maison d'Ali. — Soultan-Ibn-Abda. — Ses manœuvres. — Plaintes de Dossari,—Ali-Ibn-Mouchet. — Ali-Séhéri.— Vivres.—Prisonniers.— Réjal-el-Mâ.—Béni-Mouguet. — Alerte de nuit. —Trois cents coups de bâton.—Dossari.—Abdallah, son fils.—Grand chérif.— Un chérif tué.—Un chérif blessé.—Jument.—Vivres.—Chameaux.—Baudets. Orage.—Torrent.—Thermomètre.—Climat.

23 août 1834. Séjour à Khamis-Michet.

Après la bataille de Khamis-Michet, les Bédouins de l'armée d'Aït ont regagné leurs villages : ce chef n'a conservé avec lui que les hommes de sa tribu. En voyant les Arabes de Réjal-el-Mâ prendre la direction de leur pays, il a demandé à Ben-Dahban

s'il leur avait accordé la permission de se retirer ; et sur sa réponse négative, il s'est écrié avec colère : « Tout le monde m'abandonne ; je suis menacé de me trouver seul ; mais peu m'importe, je me retirerai dans les forteresses de Rhedda, et je m'engloutirai, s'il le faut, sous leurs ruines. » D'après la manière dont le chef d'Assir s'est comporté en présence de l'ennemi, ces paroles ne me paraissent pas annoncer une résolution bien déterminée.

Dans sa fuite, Aït-Ibn-Méreï avait désigné pour lieu de rendez-vous un village nommé Menader, où il habitait pendant la paix. Après s'être arrêté pendant quelque temps dans la belle maison construite naguère par son prédécesseur, il a dit à son homme de confiance :

—Ben-Dahban, fais apporter un tapis sur la colline, je veux prier.

— Je vais donner des ordres pour cela ; mais pourrais-je te demander quelle est ton intention ?

— Je veux invoquer la protection du Tout-Puissant, afin qu'il daigne sauver l'Assir en la délivrant de ses ennemis.

— Mais nous sommes peut-être poursuivis par

l'armée égyptienne : il serait prudent de partir sur-le-champ.

— Nos espions auront toujours le temps de nous avertir.

En prononçant ces mots, il s'achemine vers la colline ; et, après avoir prié pendant deux heures, il dit à Ben-Dahban :

— Fais enlever tout ce qui se trouve encore dans ma demeure et expédie-le pour Séga. Tu mettras ensuite le feu à la maison, et tu ne partiras que lorsque l'incendie aura été bien allumé.

Quelques instans après, une longue colonne de flamme et de fumée sortait par la terrasse du palais bédouin, et dévorait en partie cette demeure délicieuse qu'Ali d'Assir s'était plu à embellir avec les dépouilles conquises dans ses nombreuses expéditions.

Cette maison ou ce palais, comme on voudra l'appeler, se nomme Meuftaha ; nous aurons l'occasion d'en voir les ruines sous peu de jours.

24 août 1834. Séjour à Khamis-Michet.

Depuis le lendemain de la bataille, Soultan-Ibn-Abda, qui, par sa naissance, peut avoir des droits sur une des tribus de l'Assir, passe presque toutes ses journées chez le pacha ou sous la tente du grand

chérif. Ces conversations mystérieuses cachent quelques projets contraires aux intérêts de Dossari; et d'après l'indiscrétion de certaines personnes qui ont assisté à ces conférences, il paraît certain que les deux chefs de l'expédition veulent donner à Ibn-Abda le commandement de la moitié des pays que l'on croit devoir soumettre.

Il est facile de voir de quel côté viennent ces manœuvres. Dossari est un homme à moitié Turc. Il a été élevé au Caire et pourrait prendre franchement le parti de Mohammed-Ali dans l'Assir. Le grand chérif a donc intérêt à le voir s'éloigner des affaires, ou du moins à diminuer autant que possible son influence; et c'est ainsi qu'il tâche de lui créer un rival dangereux dans la personne de Soultan-Ibn-Abda.

Dossari s'est rendu aujourd'hui sous la tente du pacha pour lui exposer ses griefs. Une heure après, des kaouas mandés par le général vont convoquer les membres du conseil, parmi lesquels se trouve Mohammed-Ibn-Aoun.

Les débats ont été orageux. Le grand chérif persiste toujours dans les mêmes intentions; et voici les raisons qu'il donne à Dossari pour justifier sa conduite.

« Soultan-Ibn-Abda, dit-il, fait tous les jours des démarches pour procurer à l'armée les vivres dont elle a tant besoin. Il a envoyé plusieurs fois des émissaires dans l'Assir pour s'informer de l'état des populations de ce pays, et obtenir des détails sur leurs préparatifs militaires. C'est donc pour le récompenser de ce dévouement que je ferai tous mes efforts pour lui faire partager l'autorité dont le fils d'Abou-Nogta voudrait jouir tout seul. »

Dossari a répondu :

« Fils d'Aoun, tes raisons paraissent assez bonnes; mais cependant elles ne sont pas sans réplique. Je reconnais comme toi les services que Soultan-Ibn-Abda rend à l'armée; cependant tu sais que moi-même j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour lui être utile.

» Je suis parti du Caire par ordre de Mohammed-Ali pour aller commander la province d'Assir. Le vice-roi d'Égypte est notre maître suprême, aucun de nous n'a le droit de porter obstacle à l'exécution de sa volonté. En conséquence, écoute ce que j'ai à te déclarer.

» Si on ne m'investit pas du commandement de l'Assir, je suis disposé à retourner au Caire, et j'y

recommencerai la vie obscure que j'ai menée pendant mes seize années d'exil, jusqu'à ce qu'il plaise au grand pacha de m'élever au rang que ma naissance me donne le droit d'ambitionner.

» Je laisse à ceux qui prennent sur leur tête de s'opposer à la volonté de notre seigneur et maître toute la responsabilité de leur conduite. »

Les droits de Dossari sont incontestablement mieux établis que ceux de son rival; d'ailleurs le courroux de Mohammed-Ali n'est pas chose à laquelle un pacha ou un chérif veuille s'exposer gratuitement. Les chefs de l'expédition n'ont pu s'empêcher de faire droit aux réclamations du fils d'Abou-Nogta, et Soultan-Ibn-Abda s'est vu forcé de renoncer à ses prétentions.

« Je te promets sur ma barbe, a dit le pacha en s'adressant à Dossari, que les ordres de Mohammed-Ali seront fidèlement exécutés à ton égard. Ce que nous avons voulu faire en faveur de Soultan devait servir à le récompenser de son zèle et de son dévouement; tu vois toi-même qu'il a droit à notre reconnaissance, et par conséquent à la tienne. Je te laisse maître de lui témoigner ta gratitude comme tu l'entendras. »

Alors Dossari, se tournant vers son rival, lui a dit :

« Soultan, tu peux te considérer à l'avenir comme mon frère ; et, pour te prouver toute l'affection que je ressens pour toi, je te donne le commandement de la tribu d'Alcan dont tu étais cheikhr avant d'avoir été chassé de ta patrie par Ali d'Assir. Tu me rendras compte de tout ce que tu feras, comme tout inférieur doit agir envers son supérieur, et, à cette condition, nous serons bons amis. »

Soultan a accepté sans se faire prier, et il est parti le soir même pour sa tribu, où il est attendu par ses partisans. Jusque-là tout va bien ; mais les deux rivaux me paraissent agir comme ces chasseurs qui vendent la peau de l'ours avant de l'avoir jeté par terre.

Vingt-cinq cheikhrs d'Assir sont déjà venus au camp pour faire leur soumission. Il en sera de ces derniers comme de ceux qui étaient venus prendre l'aman en route. Tout le monde alors paraissait aussi disposé à se soumettre ; mais Aït ne s'en est pas moins trouvé à la tête d'une armée de quinze mille hommes.

25 août 1834. Séjour à Khamis-Michet.

Ali, fils de Mouchet, cheikhr de Khamis-Michet,

ayant obtenu l'aman pour sa tribu, a promis de fournir des vivres à l'armée. Ali-Séhéri de Bicha vient de faire un traité avec les Bédouins, d'après lequel on lui livrera l'orge pour deux talaris l'ardeb, et la farine de froment à trois talaris. Il vient de recevoir 3,500 talaris à cet effet.

Ali-Séhéri vient de partir du camp pour aller faire sa tournée, et il a été chargé par le pacha d'offrir l'aman à Mouchet, qui, craignant pour sa tête, erre en ce moment à travers les montagnes.

Les habitans des villages dont les cheikhrs ont été graciés commencent à arriver pour prendre possession de leurs propriétés. Le pacha et le grand chérif leur ont pardonné, à condition qu'ils porteraient leurs denrées au camp à un prix raisonnable. Les Bédouins des environs possèdent une grande quantité de céréales; ils ont eu soin de les cacher dans des silhos ou dans les cavernes des montagnes.

Le beurre, qui se vendait, il y a trois jours, huit piastres le rotle, ne coûte aujourd'hui que deux piastres et demie. La viande est descendue de trois piastres à trente paras. L'orge et la farine sont toujours à un prix très-élevé; le roub coûte un ta-

lari, et encore il est très-difficile de s'en procurer à ce prix.

Les prisonniers ont payé leur rançon en céréales. Les uns ont dû fournir trente ardebs de froment, d'autres cinquante; les plus riches ont été imposés à cent ardebs. Dès qu'un Bédouin a satisfait à ces conditions, il est rendu sur-le-champ à la liberté.

Le cheikhr de Rejal-el-Mâ-el-Hedjaz est venu aujourd'hui faire sa soumission; celui de Rejal-el-Mâ-el-Iémen ne s'est pas encore présenté; mais on pense qu'il se rendra au camp dès qu'il aura appris que son confrère a été pardonné. On sait que ces deux cheikhrs avaient envoyé à Bicha une députation pour offrir au pacha leur coopération contre l'Assir. Comme ils n'avaient pas été satisfaits de leur négociation, ils ont fourni deux mille hommes, qui ont combattu dans la dernière affaire sous la bannière d'Aït.

Les Bédouins de la tribu de Béni-Mouguet, dont le territoire confine avec celui d'Alcan, ayant appris que l'armée ravage le pays pour subvenir aux besoins des soldats et des animaux, ont écrit aujourd'hui au pacha et au grand chérif. Ils consentent à se reconnaître tributaires de Mohammed-Ali.

Les chefs de l'expédition ont accepté leur soumission. Aït est issu des Béni-Mouguet; il commandait cette tribu en personne avant d'avoir été élevé au titre de gouverneur de l'Assir.

Le chef ennemi a été, dit-on, très-sensible à la défection de sa kabyle. Il est campé maintenant sur une montagne nommée Séga, à côté d'un village du même nom. Aït est décidé à tenter encore le sort des armes dans cette position ; et si le sort lui est contraire, il descendra au bas de la montagne, dans les forteresses de Rhedda, son dernier refuge.

Vers les dix heures du soir, nous avons eu une alerte. Un caporal, qui était de garde aux avant-postes, s'est avancé vers les villages en criant : Voici l'ennemi! Trois coups de fusil ont été tirés, et toutes les troupes ont pris les armes. Une demi-heure après, on s'est aperçu de la méprise, et tout est rentré dans l'ordre accoutumé. Vers le matin, le colonel a fait appeler le caporal qui avait causé tout ce désordre.

— Pour quelle raison, lui a-t-il dit, as-tu jeté l'alarme dans le camp cette nuit?

—Parce que j'ai vu devant moi l'armée ennemie prête à fondre sur nous.

— Tu es dans l'erreur ; car rien ne nous a annoncé la présence des Bédouins d'Aït.

— Je les ai aperçus aussi bien que je te vois, mon colonel.

— Étaient-ils nombreux ?

— Aussi nombreux que les étoiles du ciel ou les gouttes d'eau de la mer. Ils étaient tous montés sur des chevaux dont les yeux et les narines jetaient des flammes. La jument el-Borak...

— Assez, assez ; je vois ce qu'il en est : tu t'es enivré avec du hachich, et tu viens nous débiter ici toutes les rêveries qui te passent par la tête.

— Je te jure...

— Ne jure pas ; car je t'infligerais une punition plus forte.

— Kéfac ïa sidi (à ton plaisir, mon maître).

— Tu connais le chapitre du Coran qui ordonne de s'abstenir de toute substance enivrante. Tu vois maintenant si cette interdiction est juste. Il suffit d'un homme en cet état pour compromettre l'existence d'une armée entière. Pour t'apprendre à ne pas t'enivrer à l'avenir, et surtout lorsque tu seras de garde aux avant-postes, tu vas recevoir trois cents coups de bâton sur ton derrière.

— Fiardak ia sidi (grâce, mon maître), fiardak Depuis trois jours, je n'ai eu pour toute nourriture que des tiges de doura, et c'est pour échapper à cette affreuse réalité que j'ai été poussé à prendre du hachich. En partant de mon village, ma bonne mère m'a remis une petite boîte, et m'a dit : « Cher enfant, tu vas me quitter; qui sait si ce n'est pas pour la dernière fois que j'entends le son de ta voix? Lorsque tu seras sur une terre étrangère et que tu voudras revenir en idée au milieu des tiens, prends un peu de cette confiture, manges-en gros comme une datte, et tu seras transporté en esprit au milieu de nous, à l'ombre de nos palmiers, sur les rives fécondes du Nil où tu es né.

— A vouloir suivre le conseil de ta mère, tu aurais dû mieux choisir le moment. Qu'on lui donne les trois cents coups de bâton.

Le pauvre diable a été emmené, et les chaouich ont exécuté la sentence à la lettre.

Dossari se propose d'aller rejoindre les gens de sa tribu. Rien ne pourrait dépeindre le désir qu'il éprouve de revoir son village. En route, à mesure que nous nous approchions des frontières de l'Assir, son front soucieux se déridait peu à peu. Dernièrement, je me trouvais avec lui, nous gravis-

sions une haute montagne. Quand nous fûmes parvenus au sommet, il me dit en m'indiquant du doigt les cimes azurées qui se dessinaient dans le lointain : « Voilà le lieu où j'ai laissé une jeune épouse enceinte, et ma vieille mère, qui vit encore : voilà le lieu où j'ai passé les jours heureux de mon enfance. »

Lorsque nous sommes arrivés à Khamis-Michet, Dossari s'attendait à voir les Bédouins de sa tribu réunir leurs forces à celles de notre armée ; mais les précautions prises par Aït les empêchèrent d'exécuter ce projet. Ce chef avait exigé des otages pris dans les familles des cheikhrs de cette kabyle, et force leur a été de combattre dans les rangs de l'Assir. Plusieurs Arabes de Rofeïdah avaient été mis dans les forteresses de Khamis-Michet, afin qu'ils ne pussent pas s'empêcher de se trouver au feu. Lorsque Dossari s'approcha des assiégés le jour de la rencontre, un colloque s'établit de loin entre les gens de sa tribu qui étaient enfermés dans les citadelles et le petit nombre de ceux qui avaient pu venir rejoindre le fils d'Abou-Nogta.

Après la bataille, les Bédouins de Rofeïdah, profitant de la confusion inséparable de cet événement, emmenèrent leurs otages, et se retirèrent sur leur

territoire, se trouvant entièrement libres d'agir selon leur propre volonté.

Dernièrement, le fils de Dossari est parti de Tabab, capitale de Rofeïdah, à la tête de cinq cents Bédouins. Quatre cents hommes sont demeurés à quelque distance de Khamis-Michet; et lui-même, escorté des cent Arabes les plus importans, vient d'arriver au camp.

Abdallah, c'est ainsi que se nomme le fils de Dossari, s'est présenté d'abord chez le pacha avec son escorte. Ses Bédouins se font remarquer par leur belle taille et par un équipement confortable et élégant. Leurs habits sont riches, et proviennent du pillage des diverses villes maritimes de l'Iémen; leurs sabres sont enfermés dans des fourreaux d'argent, et quelques-uns portent des djambies d'or. De la tente du pacha, le jeune cheikhr s'est rendu sous celle du grand chérif, et il en est sorti pour aller embrasser son père, qui avait eu toute la peine du monde à supporter l'attente que la hiérarchie militaire lui imposait. Le père et le fils se sont jetés avec effusion dans les bras l'un de l'autre. Ils ne s'étaient jamais vus.

Abdallah n'a que seize ans. Il est peu grand pour son âge. Les nombreuses maladies qu'il a éprou-

vées durant son absence lui ont donné une complexion fort délicate. Il paraît souffrant, et cependant un air de gaîté anime constamment sa figure.

Dossari lui a demandé quelles étaient les dispositions de ses Bédouins, et le jeune homme lui a répondu : « Plusieurs cheikhrs importans sont venus chez moi me prêter serment de fidélité comme à leur chef légitime, en ma qualité de fils de Dossari-Abou-Nogta. Les kabyles de Rofeïdah et de Rabia t'engagent à partir sur-le-champ pour aller te mettre à leur tête; il n'y a pas de temps à perdre. »

Dossari s'est présenté chez le pacha; il a été nommé provisoirement cheikhr de ces deux tribus, et a reçu la pelisse d'honneur. A mesure que les autres provinces feront leur soumission, elles se rangeront sous son autorité. Depuis ses réclamations, le fils d'Abou-Nogta était considéré par les chefs de l'expédition comme gouverneur de l'Assir, et c'est en cette qualité qu'il a été admis à faire partie du conseil. Jusqu'à Bicha, il a été tenu à l'écart, et ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a commencé à le prendre pour quelque chose. Il part aujourd'hui pour Tabab, commandé provisoi-

rement par Cheikhr-Tami : c'est là qu'habite sa famille. On pense qu'après y être demeuré pendant quatre jours, il viendra rejoindre notre armée dans la position de Ménader, où nous devons aller camper incessamment.

Soultan-Ibn-Abda est parti hier au soir pour Alcan ; chemin faisant, il a rencontré son fils, enfant de quatorze ans, qui était venu l'attendre avec une nombreuse escorte. Son père l'a engagé à se rendre au camp pour aller offrir lui-même sa soumission au pacha et au grand chérif. Il arrive à l'instant ; ses hommes sont beaux, bien vêtus, bien armés, toujours aux dépens des populations de l'Iémen.

Plusieurs cheikhrs de Réjal-el-Mà-el-Hedjaz et de Réjal-el-Mà-el-Iémen, de Roufeïdah et de Rabia, sont venus faire leur soumission.

26 août 1834. Séjour à Khramis-Michet.

Ali, fils de Mouchet, cheikhr de Khramis-Michet, se trouvait à la bataille : « Aït, a-t-il dit, en voyant la déroute des siens, s'est écrié : « Que Dieu nous protége. » Il a pris rapidement la fuite, grâce à la magnifique jument qu'il montait, et ne s'est arrêté qu'à Ménader, où il a fait mettre le feu à sa maison. »

Le lendemain de la bataille, Ibn-Aoun s'est levé de bonne heure, et a appelé auprès de lui tous les chérifs. Deux d'entre eux ont manqué à l'appel. Le chef ayant demandé la raison de leur absence, un vieil esclave lui a répondu :

— Ibn-Aoun, c'est en vain que tu attendrais mon maître Chérif-Jazan : à l'heure où je te parle, son ame est bien loin de nous : le descendant du prophète a déjà traversé d'un pas ferme le pont étroit qui conduit dans le ciel, séjour de tous ceux qui meurent sur le champ de bataille pour la cause du vrai Dieu.

— Comment! Jazan est mort? s'est écrié le grand chérif.

— Tu l'as dit.

— D'où vient qu'on ne m'a pas annoncé sur-le-champ cette horrible nouvelle?

— Il est toujours temps d'apprendre les tristes événemens. Cette nuit j'ai lavé le corps de mon maître; j'ai récité, avec les personnes de sa suite, les prières usitées en pareille circonstance : il ne nous reste plus qu'à confier à la terre sa dépouille mortelle.

— Quel attentat! Naguère celui qui aurait tué un descendant du prophète aurait été renié par ses

compagnons même; tout bon musulman l'eût maudit comme un infâme; sa famille eût été honnie, ses maisons brûlées, ses champs ravagés, et Dieu eût armé le bras d'un fidèle croyant pour mettre à mort l'infâme meurtrier. Ces gens d'Assir sont de vrais mécréans; cette race maudite des Ouahabis ne respecte rien de ce que les autres hommes sont habitués à considérer comme sacré.

— Ce n'est pas le seul attentat commis contre les nobles prérogatives de ta race. Chérif-Abdallah, qui s'était trop imprudemment engagé au milieu des ennemis, a été entouré par les gens d'Assir; il a reçu quinze coups de lance et a été renversé de sa jument. Ses esclaves sont accourus à son secours au moment où on allait lui trancher la tête, et ils l'ont transporté au camp sur un sarir.

— Et la jument, qu'est-elle devenue? a demandé aussitôt le grand chérif.

— Un Bédouin d'Assir s'est jeté sur la selle et a disparu de toute la vitesse du noble animal.

— Malédiction! une jument d'aussi belle race! la perle de toutes les jumens d'Oadi-Fatma! quels rejetons nous perdons! Mais, non; il est impossible de laisser une aussi magnifique proie aux mains de

l'ennemi. Je jure sur mon turban qu'elle sera rendue à son maître.

Kateb, dit Ibn-Aoun en s'adressant à un vieil Arabe vêtu à l'arménienne, et qui portait à sa ceinture une écritoire en guise de poignard, Kateb, écris ce que je vais te dicter.

« Aït, la jument de mon neveu, Chérif-Abdallah, a été dérobée par un Bédouin le jour de la bataille; je veux cet animal à tout prix, quel qu'en soit le possesseur, et j'irai le chercher jusque dans l'enfer si on l'y conduit. Que la malédiction de Dieu et du prophète tombe sur le ravisseur! »

Après que cette lettre a été expédiée, la fureur du grand chérif a paru se calmer tout-à-coup, et c'est alors seulement que, se souvenant de son neveu, il a demandé de ses nouvelles à ceux qui l'entouraient. Cependant Chérif-Abdallah est particulièrement aimé de son oncle, qui le considère comme son fils.

Hindi, le diplomate bédouin que nous avons déjà vu à Taïffa, engageait fortement son maître à conclure un traité de paix avec les ennemis, ou du moins à ne pas risquer une bataille sur les positions de Khramis-Michet. Retirons-nous, lui disait-il, dans les forteresses de Rhedda : nous se-

rons abrités par la montagne presque impraticable de Sega, et nous pourrons lutter avec avantage.

— Je veux éviter, répondait Aït, qu'Ahmed-pacha ravage tous les villages par lesquels il passera; il vaut mieux aller l'attendre à la frontière que de le laisser pénétrer dans le cœur du pays.

Aït ne voulut pas écouter les conseils du diplomate, et on connaît les suites de son refus. Le chef a encouru des reproches de la part de ses conseillers, et particulièrement de Hindi. Ce dernier a manifesté le désir de quitter les affaires, et il vient d'écrire au pacha une lettre ainsi conçue :

« Je te prie, Ahmed, d'oublier la part que j'ai prise à la lutte actuelle; je te demande grâce pour moi et les gens de ma tribu. Je renonce absolument à un rôle politique quelconque, pour vivre en simple particulier au milieu des miens. »

Le pacha lui a accordé sa demande.

Les vivres manquent au camp; les portions d'hôpital sont elles-mêmes diminuées de moitié; les soldats en sont réduits à mâcher les tiges sucrées du doura.

Abd-el-Kérim, l'un des cheikhrs de Khramis-Michet, profitant de l'aman qui lui a été donné,

s'est présenté aujourd'hui au camp. Il s'est prosterné devant le pacha et lui a dit :

— Tu connais tous les maux dont cette guerre m'a rendu victime : mes récoltes sont ravagées, mes provisions mangées, mes animaux tués ou pris, mes maisons démolies; cependant, si tu ne te trouves pas assez vengé, impose-moi de nouveaux sacrifices, je suis prêt à les supporter.

— La seule chose que je te demande, lui a répondu le général, c'est de me procurer des vivres, que je te paierai exactement.

— Tu sais que les Bédouins sont pauvres; cependant je vais rappeler à Khramis-Michet mes gens qui errent à travers les montagnes, et je te fournirai autant de provisions qu'il sera en mon pouvoir.

Vers le soir, des députés de la tribu de Moghetta, qui fait partie des domaines d'Aït, sont venus prendre l'aman.

27 août 1834. Séjour à Khramis-Michet.

Je suis éveillé avant le jour par les cris rauques des Bédouins qui commencent à approvisionner le camp. Ils apportent les vivres à dos de baudet, car déjà le pays où nous sommes ne nourrit pas de chameaux. Ce quadrupède, sans lequel les Arabes

du Hedjaz ne pourraient avoir ni existence politique ni existence commerciale, ne trouve pas dans ce pays de montagnes une quantité suffisante de soleil et de sable, et les Bédouins ont renoncé à l'élever.

Malgré la bonne volonté des baudets et la réduction des rations, la choune du camp ne se remplit guère. Les vivres que l'on apporte sont bien loin de suffire à la consommation de l'armée. Le soldat s'affaiblit tous les jours ; cette position intolérable le démoralise, et cependant les chefs ne paraissent guère s'en soucier. Au lieu d'aller en avant pour profiter de l'impression produite par le gain de la bataille, on a donné à l'ennemi le temps de se reconnaître et de se reconstituer : ce sera une nouvelle guerre que nous devrons entreprendre.

Les chameaux de transport meurent par douzaines tous les jours. Lorsque les pluies, la fatigue et la rigueur du climat auront fait périr ceux qui nous restent, on aura sans doute recours aux Aliborons, et je ne désespère pas de voir un jour le camp tout entier transporté à dos de baudet. Ces animaux tiennent ici la place des chevaux, des chameaux, des voitures, des porteurs d'eau; ils sont toujours sans bride, et se laissent conduire, comme

certains peuples d'Orient, par l'influence du bâton.

Les gens d'Oadi-Chaaran qui, malgré leurs belles promesses, s'étaient battus dans l'armée d'Aït, sont venus chez le pacha au nombre de deux cents pour offrir leur coopération.

28 août 1834. Séjour à Khramis-Michet.

Orage épouvantable qui éclate vers le soir. Le tonnerre gronde sans cesse pendant trois heures environ. Durant ce temps, les éclairs n'ont pas cessé de sillonner l'atmosphère. La pluie tombe par torrens. Vers le matin, le ruisseau, qui la veille était presque à sec, roule un volume d'eau considérable. Les Bédouins qui viennent au camp n'osent pas se hasarder à le traverser.

29 août 1834. Séjour à Khramis-Michet.

Nouvel orage, nouveaux éclats de tonnerre. L'air est plein d'électricité ; l'on craint beaucoup pour la poudrière, qui se trouve dans les maisons d'un village abandonné contre lequel le camp est adossé. Si ces magasins sautent, tout est fini pour moi, dont la tente n'est séparée de la poudre que par un simple mur de terre ; mais malheur à ceux qui resteront à la merci des Bédouins sans vivres et sans munitions !

Vers minuit la tourmente cesse ; peu à peu la

nature rentre dans son état de calme ordinaire. Le torrent s'est gonflé de nouveau, les eaux ont un pied de profondeur sur quatre-vingts ou cent de largeur.

TEMPÉRATURE DE KHRAMIS-MICHET.

	Soleil levant.	Midi.	Soleil couchant.	Observations.
21 Août......	15°......	25°......	23°	Ciel serein.
22..........	14.......	23.......	21	Nuages.
23..........	14.......	22.......	20	Temps pluvieux.
24..........	13.......	22.......	20	*id.*
25..........	13.......	22.......	19	*id.*
26..........	14.......	23.......	21	*id.*
27..........	13.......	24.......	20	*id.*
28..........	12.......	22.......	19	Orage.
29..........	12.......	23.......	19	*id.*

Depuis Bicha jusqu'à Khramis-Michet, le thermomètre n'a cessé de descendre, malgré que nous nous soyons presque toujours dirigés vers le sud. Cette circonstance est due au niveau élevé du pays où nous nous trouvons, et à la hauteur des montagnes sur lesquelles passent les vents qui soufflent du côté de la mer Rouge. Ici, matin et soir, les couleurs foncées des collines et des villages disparaissent derrière le voile d'un épais brouillard imprégné de molécules aqueuses dont la présence est

très-nuisible à l'homme qui vient de traverser, comme nous, un pays inondé de soleil.

La chaleur du milieu de la journée contraste d'une manière fâcheuse avec la fraîcheur du matin et de la nuit. Les rayons du soleil sont toujours ardens ; cependant la température ne s'en ressent guère à l'ombre des arbres, sous les tentes ou dans les maisons. Pendant un jour seulement le ciel est resté pur : depuis lors il a été couvert de nuages, surtout du côté de l'Assir, où il paraît qu'il pleut continuellement.

XXV

Départ de Khramis-Michet.—Retour d'Ali-Séhéri.—Arrivée de Mouchet, cheikhr de Khramis-Michet.—Son portrait.—Ses apprehensions.—Son histoire. — Sa justification auprès du pacha. — Il reçoit l'aman. — Arrivée d'un ancien envoyé d'Assir nommé Chéléia.— Il se jette aux pieds du pacha.—Compte rendu de sa mission.— Son imprudence. — Colère d'Aït. — Ses frayeurs. — Aït veut le faire assassiner.— Il parvient à s'esquiver.—Portrait.— Ration distribuée à l'armée.—On lève le camp.—Champ de bataille.—Pâturages.—Mosquée provisoire. — Tombeaux. — Sel-Éjéla. — Bar-Ejéla. — Heffa. — Maraou. — Djouaha.—Apha.—Arrivée à Ménader.

30 août 1834. Départ de Khramis-Michet. — Trente-quatrième jour de marche.

Ali-Séhéri de Bicha, qui avait reçu mission d'aller acheter des approvisionnemens pour l'armée affamée, est de retour au camp depuis hier. Je suis allé le visiter sous sa tente quelques heures après son arrivée.

— Eh bien! lui ai-je dit après les cérémonies d'usage, es-tu content de ton excursion?

— Vous devez tous vous en être ressentis au camp. L'abondance ne règne pas dans les gamelles; cependant les soldats ont les dents un peu moins longues maintenant.

— Tu nous a empêchés, il est vrai, de mourir de faim; mais tu ne dois pas te reprocher de nous avoir donné des indigestions.

— Le glaneur ne fait pas des gerbes aussi grosses et aussi nombreuses que le moissonneur, et sur une terre aussi avare que celle de l'Arabie on est bien heureux lorsqu'on trouve le moyen de ne pas mourir de faim. Les Bédouins se trouvent contens à cette condition; mais, quant à vous, messeigneurs les étrangers, Francs, Turcs et Égyptiens, vous êtes de trop grands consommateurs; vous absorbez en un jour ce qui nous suffirait pour une semaine; et si vous ne vous réformez pas de bon gré, la nécessité saura bien vous y forcer.

— Les Européens, il est vrai, ont la réputation de manger pour vivre; cependant ils savent se conformer aux circonstances : nous ne souffrons pas plus que vous de la famine. Si un général de notre pays eût dirigé cette expédition, elle serait

terminée depuis long-temps, et il aurait su trouver le moyen de pourvoir un peu mieux les magasins de l'armée.

— Au reste, si je n'ai pas trouvé les vivres qui nous auraient été nécessaires, j'ai amené au camp un homme plus apte que moi à s'en procurer. Je te présente Mouchet, que voilà à côté de moi; c'est le cheikhr de Khramis-Michet et de tous les environs.

Mon attention se porta sur un Arabe assis sur le même tapis qu'Ali-Séhéri. Cet individu était vêtu avec la même simplicité que le commun des Bédouins, et à ces signes extérieurs il eût été difficile de le reconnaître comme un homme d'assez grande importance.

Mouchet jouit d'une grande considération parmi les montagnards, et il serait impossible de trouver parmi ces tribus un homme dont la figure exprimât plus de bonté et l'œil plus de douceur. Sa tête est noble dans ses contours, son nez droit, mais un peu déprimé vers son extrémité: son front large et ouvert annonce une ame pleine de franchise et de loyauté.

Ses sourcils arqués, d'une épaisseur et d'un noir d'ébène, semblent appartenir à un homme dans

toute la vigueur de l'âge; cependant le cheikhr a dépassé la soixantaine. Il y a encore beaucoup de vivacité dans son regard; et, chose rare parmi les Arabes, ses yeux sont d'un gris qui se rapproche beaucoup du bleu de ciel. Une peau marbrée de teintes cuivrées et bistrées, des tempes et des pommettes saillantes, entourées et sillonnées de profondes rides, annoncent en lui un homme habitué à contempler le soleil, et dont la carrière s'est passée au milieu des passions qui fermentent au cœur des Arabes.

Pendant que j'observe le vieux cheikhr, un mouvement subit se passe sur sa physionomie. Je dirige mes yeux du côté où se porte son regard, et j'aperçois quelques soldats égyptiens conduits par un officier turc, qui semble se diriger vers la tente où nous nous trouvons.

Mouchet jette un coup d'œil perçant sur Ali-Séhéri. Il le regarde fixement et lui dit avec vivacité.

— Serais-je trahi?

Cette seule parole, prononcée en langage bédouin, me prouve que le vieux cheikhr ne croit pas encore à la paix qu'il a faite avec le pacha. Il craint, sans aucun doute, qu'on veuille attenter à

sa liberté, et il ne serait pas éloigné d'accuser le cheikhr de Bicha de complicité.

Ali-Séhéri s'aperçoit aussi de ce qui se passe dans son cœur, et lui répond :

— Si tu es trahi, je n'y suis pour rien.

— Me laisserais-tu arrêter sous ta tente ?

— Cache-toi sous mes selles, derrière ce divan de campagne : ne crains rien, tu ne seras vu de personne.

— Tu crois donc que je veuille me laisser prendre comme un lion dans une fosse ?

— Eh bien ! passe sous la toile de la tente. Ta jument et la mienne doivent être sellées, prends-en une, et regagne tes montagnes, où tu pourras défier toutes les forces du pacha.

Le vieillard observe toujours attentivement les soldats, qui viennent de faire une halte. Il se glisse comme un serpent sous la tente, prêt à prendre la fuite avec sa monture au premier signal d'alarme.

Les militaires se remettent en marche, et se dirigent vers un poste où ils vont sans doute relever leurs camarades. Le danger est passé pour le cheikhr. Il sort par précaution cependant, et va voir

lui-même si sa monture est prête à partir en cas de besoin.

— Vois où les mœurs des Bédouins en sont aujourd'hui, me dit Ali-Séhéri dès qu'il fut seul avec moi. Autrefois, dans le temps de ma jeunesse, par exemple, un Bédouin aurait-il osé soupçonner de trahison un ami qui serait allé le prendre au milieu des montagnes, et qui l'aurait abrité sous sa tente dans le seul but de lui être utile? cependant Mouchet a eu un instant cette pensée.

— Il faut lui pardonner, répondis-je. Dans ces derniers temps, vos guerres avec un ennemi puissant comme le pacha d'Égypte ont jeté parmi vos tribus tant de sujets de haine et de discorde, les exemples de trahison sont devenus si fréquens, qu'il n'est pas étonnant que le cheikhr de Khramis-Michet ait pu t'accuser d'un crime dont tu es certainement incapable.

— Hélas! c'est malheureusement sa seule excuse.

Je profite du départ du vieux cheikhr pour demander à Ali-Séhéri quelques renseignemens sur son compte. Voici ce que m'apprit mon ami de Bicha :

« Malgré ses soixante-un ans et sa barbe blan-

che, me dit Séhéri, Mouchet est encore l'homme dont la complexion résiste le mieux aux fatigues du voyage ou de la guerre. Sa voix est douce comme les premiers cris d'une gazelle qui vient de naître, mais tu n'as pu en juger par toi-même, parce que tu l'as entendue dans un moment où la passion l'avait grandement altérée. Ce cheikhr a une élocution extrêmement facile, et possède à un haut degré le talent de la persuasion : il est impossible de ne pas se ranger de son avis lorsqu'il a fini de parler sur un sujet controversé.

» Mouchet fut un des compagnons fidèles d'Ali d'Assir ; il a suivi sa fortune avec religion. On le vit à la suite de ce prince lorsque l'expédition contre le Téhama fut entreprise, et il contribua puissamment, par son courage et ses conseils, à la prise de Hodeïda et de Moka. Ali professait pour ce cheikhr une estime toute particulière, et avait en lui une confiance sans bornes.

» Dans cette expédition, le cheikhr de Khramis-Michet avait emmené avec lui deux mille fantassins de ses kabyles et deux cents cavaliers bien équipés. Il a rapporté de l'Iémen une grande quantité de dépouilles, et parfois il aime à s'habiller à

la mode de ce pays avec les costumes qui lui sont échus en partage.

» Lorsque Mohammed-Ibn-Aoun, le même qui se trouve à la tête de cette expédition en commun avec le pacha, fut nommé gouverneur d'Assir par Mohammed-Ali, Mouchet lui donna sa fille en mariage; mais le chérif la répudia après que les Bédouins l'eurent chassé de leur pays. (A cette époque, Ibn-Aoun habitait la maison qui touche à ta tente, et sur la terrasse de laquelle tu vas quelquefois le soir pour jouir de la vue du bassin de Khramis-Michet, de son torrent et de l'horizon bleu de ses montagnes). »

Aujourd'hui, avant de partir, Séhéri a conduit Mouchet auprès d'Ahmed-Pacha. Celui-ci lui ayant demandé pour quelle raison il ne s'était pas soumis avant la bataille, voici ce que le vieux cheikhr lui a répondu :

« Tu sais, Ahmed, que depuis long-temps le pays dont je suis le chef s'est rangé sous la domination d'Ali d'Assir, et que nous nous sommes reconnus comme ses tributaires. En ma qualité de sujet, j'ai été obligé de suivre la fortune de mon maître. Ali, avec cette pénétration qui lui était ordinaire, me jugea homme de courage et de bonne foi; je de-

vins bientôt l'un de ses compagnons d'armes; et je l'ai suivi partout dans ses nombreuses expéditions.

» La mort ayant enlevé dernièrement Ali à l'affection de son peuple, je me trouvai uni à son successeur comme je l'avais été à son oncle. Il était de mon devoir de ne pas l'abandonner, malgré les nouvelles alarmantes que je reçus touchant ton expédition.

» Souvent j'ai conseillé à Aït de faire la paix, en lui montrant les dangers d'une résistance dont la réussite était bien incertaine. Mais ce chef est le successeur d'un grand guerrier; il commande un peuple habitué à vaincre, et qui aurait considéré la moindre concession comme une lâcheté : mes paroles ne durent produire aucune impression, elles ne furent pas écoutées.

» Aït résolut de se battre; il était mon chef, j'étais donc forcé de lui donner mon appui. Ma citadelle a été remplie de Bédouins d'Assir, et votre artillerie n'en a fait qu'un monceau de ruines. J'ai confié à mon jeune fils des hommes, des vivres et de l'argent, et de tout cela il ne me reste presque rien aujourd'hui.

» Depuis le jour de la bataille, j'étais à errer au

milieu de mes montagnes, tâchant de consoler de leur malheur les vieillards, les femmes et les enfans, et de les protéger de ma vieille expérience. Tous se tournaient vers leurs maisons et leurs champs abandonnés, à moitié détruits, attendant avec anxiété l'issue des événemens qui jusqu'ici vous ont été si favorables.

» Voilà quelle a été ma conduite. J'avais juré fidélité au fils de Méreï, j'ai tenu ma promesse. Me trouvant comme ton prisonnier maintenant, je suis dégagé de mes sermens, ta cause est devenue la mienne, et je suivrai ta fortune en bon et loyal serviteur. »

Après que le cheikhr a eu cessé de parler, le pacha et le grand chérif ont eu l'air de se consulter à voix basse pour savoir à quelle détermination s'arrêter; mais l'armée a trop besoin du secours de Mouchet, et la réponse des chefs ne pouvait être que favorable.

« Sois le bien venu sous ma tente, lui a dit Ahmed-Pacha; Dieu me préserve de toucher à un seul poil de ta barbe vénérable! Ta conduite passée est oubliée, nous l'avons entièrement bannie de notre mémoire, et dès à présent tu es admis au nombre de nos amis.

» Cette pelisse rouge et ce châle de cachemire, que cet esclave vient d'apporter, nous te prions de les accepter ; que ce soit le signe d'une pleine et entière réconciliation. De ton côté, tu prendras l'engagement de nous fournir les provisions de bouche qui sont à ta disposition, et nous serons tous de bons amis.

» Maintenant, continua le pacha, tu peux reprendre le chemin de tes montagnes pour réunir tes gens dispersés, et leur annoncer les conditions auxquelles nous leur accordons notre protection. »

Un nouvel Assirien est arrivé au camp ce matin : c'est Chéléia, que nous avons vu à Oadi-Khradra, venant apporter une lettre au pacha de la part d'Aït. Cet ex-ambassadeur s'est rendu sur-le-champ au divan; et, après avoir incliné sa tête jusque dans la poussière, il a dit au général :

« Ahmed, tu vois à tes pieds un proscrit qui vient se mettre sous ta protection.

— Je t'écoute, lui a répondu le chef.

— Pacha, tu dois sans doute me reconnaître ?

— Parfaitement.

— J'ai déjà eu le bonheur de me prosterner devant toi.

— Oui, à Khradra; je m'en souviens très-bien. Mais de quelle mission es-tu chargé aujourd'hui ?

— Je ne viens plus parlementer pour l'Assir; c'est de moi-même qu'il s'agit. Cette excursion à Khradra m'a été funeste. A mon retour, je me rendis auprès d'Aït pour lui rendre compte du résultat de mes démarches auprès de toi. Le chef était dans ce moment avec ses cheïkhrs principaux.

» Ils venaient tous de s'asseoir en cercle autour d'une sanie, et s'apprêtaient à dévorer un énorme mouton farci de riz. Sans attendre le b'ism-illah, je me mets à table; et après que j'eus pris quelques bouchées, le fils de Méreï m'interpelle pour me dire :

— Eh bien ! quelles nouvelles nous apportes-tu de ce prétendu ennemi ?

— Ce que j'ai à t'annoncer ne nous est pas trop favorable, lui dis-je.

— Comment ! qu'avons-nous à craindre d'une bande de tacrouris et de vagabonds ?

— Tacrouris et vagabons tant que tu voudras; mais apprends que l'armée ennemie se compose de beaux et bons régimens rouges, de cavalerie et d'ar-

tillerie ; et mon opinion est que l'Assir ne pourra pas lui résister.

— Lâche, me dit Aït, avant de proférer de semblables paroles, tu aurais mieux fait de mâcher ta langue et de la donner aux chiens.

» Au même instant, il parle à voix basse à Ben-Dahban, son favori ; mais cependant ses paroles furent entendues par un de mes amis.

— Et que lui disait-il ? demanda le pacha en interrompant le narrateur.

— Ben-Dahban, lorsque Chéléia sortira de ma maison, tu le suivras, et tu lui enfonceras une djambie dans le cœur.

» Voilà les paroles qui me furent rapportées par mon ami. Ben-Dahban avait répondu :

— C'est bien, mon maître : sur ma tête, tes ordres seront exécutés avant la prière de l'éché.

— Allah ! ce n'était pas rassurant pour toi, dit le pacha.

— Aussi, je te réponds, répliqua Chéléia, que l'appétit me manqua tout-à-coup. Je pensai à ma femme veuve et à mes enfans orphelins, car je me croyais déjà mort.

» Mon ami s'aperçut de ma préoccupation ; et, au moment où il prenait de ma main une barda-

que pleine d'eau, il me glissa ces mots dans l'oreille :

— Du courage, ou bien on va s'apercevoir que tu sais tout.

» Je profitai du conseil de mon compagnon, en tâchant de faire bonne contenance ; mais je ne devais pas être très-heureux dans mon essai.

— Comment faire pour me tirer d'ici? demandai-je à Farhan lorsque le repas fut terminé (Farhan est le nom de mon ami).

— Tu te retireras avec nous, me dit-il ; on n'osera pas attenter à ta vie si tu n'es pas seul. Au reste, je sortirai avec ma tunique seulement, et tu pourras te servir de ma pelisse verte, que tu vois accrochée au mur de cette salle.

» Les cheikhrs assemblés manifestaient tous du découragement et de la crainte. Aït attribuait cette disposition à mes naïves paroles, et son ressentiment contre moi augmentait à chaque instant.

» Cependant la conférence touchait à sa fin. Aït congédia tout son monde, et je me disposai à me retirer comme les autres convives : personne ne mit empêchement à mon départ, comme je m'y étais attendu. Voilà qu'au moment où j'allais franchir la porte extérieure, je me sens frappé sur l'épaule ;

et, en me retournant, je reconnais un nègre hideux attaché au service du fils de Méreï.

— Mon maître m'a chargé de te dire qu'il voulait t'entretenir en secret sur la mission confidentielle que tu viens d'accomplir.

» A ces mots, un frisson mortel me saisit. Il me semblait sentir sur mon cœur le froid de l'acier d'un poignard. Cependant il n'y avait pas à reculer, et je dus me soumettre à ma destinée.

— Tu peux, me dit le nègre, attendre Aït dans la salle où vous avez dîné tous ensemble.

» J'entrai dans cette pièce. Quelques domestiques étaient occupés à enlever la sanie et à ronger les os que nous avions laissés. Au bout d'un instant, ils se retirèrent tous, et me laissèrent seul dans la plus profonde obscurité. Après un quart d'heure d'attente, une porte s'ouvrit; et, à la faible lumière d'une bougie qui éclairait une pièce éloignée, je reconnus le nègre qui était venu me parler de la part d'Aït. Si je n'avais pas été en ce moment sous le toit de mon ennemi, j'aurais cru ma dernière heure arrivée ; mais je ne craignais rien jusque là ; car un Bédouin n'oserait jamais faire assassiner chez lui un homme qui vient de rompre le pain et de manger le sel avec lui.

— Chéléia, me dit le nègre, mon maître est en prière maintenant, il ne sera libre que dans deux heures; et comme tu dois être fatigué de la route, tu as la permission de te retirer, si tel est ton bon plaisir.

— Par la clef de la maison de Dieu ! lui répondis-je, nous avons un maître d'un cœur excellent. Remercie-le de ma part pour son attention envers un de ses indignes serviteurs.

— Je m'acquitterai de cette commission.

» En rentrant dans la salle à manger, j'avais aperçu la pelisse de mon ami Farhan, et je l'endossai avant de partir.

— Tiens, dis-je au nègre au moment de le quitter, voilà dix talaris que je te prie de recevoir comme souvenir.

» L'esclave ouvrit deux grands yeux blancs, qui, malgré l'obscurité, illuminèrent la salle : il hésita pendant quelques instans avant d'accepter mon bacchich. Cependant il ne put résister à la tentation; et, ayant pris l'argent de ma main, il le cacha dans les plis de sa ceinture.

— Chéléia, répliqua le pacha, tu étais bien généreux ce jour-là.

—J'avais un pressentiment, répondit le Bédouin;

il me semblait que cet argent allait me sauver la vie, et tu sens que ce n'était pas la payer trop cher.

— Mais tu trouvas ces talaris bien à propos dans ta bourse.

— Hélas! pacha, c'étaient ceux dont tu m'avais fait cadeau à Khradra. J'avais fait de si beaux rêves sur l'emploi de cet argent!....

» Le nègre, me voyant prêt à partir, se plaça devant moi, et me dit :

— Maître, est-ce qu'on peut t'adresser une question?

— Parle, lui répliquai-je.

— Eh bien, où vas-tu ce soir?

— Je vais dans mon village embrasser ma femme et mes enfans. Ces pauvres petits lionceaux, il y a si long-temps que je ne les ai vus!

— Et quel chemin vas-tu prendre pour aller chez toi?

— Celui de la montagne.

— Il est bien difficile pendant la nuit.

— Oui; mais il est le plus court.

— Peu importe; il vaut mieux que tu prennes celui de l'oadi.

— Pourquoi donc?

— C'est qu'il y a un chameau mort au pied de la montagne. Un cadavre peut porter malheur pendant la nuit.

— Il est possible que cela soit ainsi dans ton pays; mais moi, je ne suis pas superstitieux. Adieu.

— Ainsi tu t'obstines à vouloir passer par l'Akaba?

— Oui, c'est décidé.

— Tant pis !... Mais ce n'est pas ma faute.

» Ces dernières paroles avaient été murmurées à voix basse. Je les entendis cependant; mais, indépendamment de cela, j'étais bien décidé à prendre la route de la vallée. Néanmoins, je n'avais pas voulu laisser voir au nègre que je comprenais ma position; car qui sait si un remords de conscience ne l'aurait pas forcé à une révélation?

» Je pris donc, triste et le cœur plein de crainte, le chemin de mon village. En sortant de chez Aït, je rencontrai un palefrenier qui me dit :

— Bonne nuit, Farhan; que le Tout-Puissant t'accompagne.

» Bonne nuit, Farhan, me dis-je en moi-même. Il paraît que le déguisement opère. Cependant, de peur d'être trahi par ma voix, je ne répondis que

par une inclination de tête. Alors, au lieu de me rendre chez moi, je pris le chemin du village de Farhan, qui est très-peu éloigné du mien. Je dois avouer, à ma honte peut-être, que jamais de ma vie je n'ai eu une aussi grande frayeur que cette nuit-là. Le vent se jouant à travers les branches des arbres, une feuille tombant à terre, un oiseau poussant un cri, me semblaient autant de bourreaux prêts à m'égorger. J'avais fait environ un quart d'heure de chemin, jusque là rien de réellement sérieux n'était venu m'arrêter; et cela devait être ainsi, car les lois de l'hospitalité ne permettent pas à un Bédouin de faire assassiner un de ses hôtes aussi près de la maison où il a été fêté.

» Cependant j'allais être obligé de m'enfoncer dans un torrent. Le sentier de mon village passe sur un de ses bords, et celui du village de mon ami est tracé sur le côté opposé. Ce passage était bien dangereux; aussi n'avançai-je qu'avec la précaution d'un chacal ou d'un renard. Heureusement j'étais protégé par un massif de figuiers, et je ne pouvais pas être aperçu par des personnes qui se seraient trouvées sur l'autre rive.

» Arrivé près d'un lieu où le torrent renfermait

une mare d'eau, j'entendis le son d'une crosse de fusil qui frappait un rocher. Je portai toute mon attention de ce côté; je vis un homme qui s'agenouillait au bord de l'eau, et, au bruit qu'il faisait, je compris facilement qu'il se désaltérait avec le creux de sa main.

» Au même instant, une voix, partie de l'autre bord, disait à l'homme occupé à boire:

—Dis donc: pourquoi renifles-tu dans cette mare comme un chameau qui n'aurait pas bu depuis quinze jours?

— Je n'ai rien de meilleur à faire, répondit l'autre; voilà deux heures que nous attendons, et rien ne paraît.

— Tu sais bien qu'on nous a recommandé le silence.

— Ce n'est plus nécessaire maintenant. A cette heure il doit être sauvé, ou avoir été tué par Ben-Dahban.

— Tant mieux! c'est une triste mission; je me sentirais très-heureux d'en être débarrassé.

— Et moi aussi; le sang d'un innocent retombe toujours sur la tête de celui qui le répand.

» C'était évidemment de moi qu'il s'agissait. Un frisson convulsif secoua tous mes membres, et m'au-

rait fait dresser les cheveux sur la tête, si je ne l'avais eue rasée. Ce mouvement agita une branche, et comme il coïncidait avec la conversation des deux Bédouins, cela leur parut étrange.

— N'as-tu rien entendu? dit à son compagnon celui que je n'apercevais pas.

—Si; les branches de ce figuier ont fait un mouvement.

— Est-ce bien sûr?

— Oui; c'est sans doute quelque renard qui va tendre des piéges à nos poules; nous ferions mieux d'aller les défendre que de rester ici à regarder les astres et à gober l'humidité de la nuit.

— Tu parles toujours comme une vieille femme.

— Et toi comme un chien, tu aboies sans cesse.

» Je crus que les deux Bédouins allaient se quereller, et je me disposais à profiter de leur dispute pour m'échapper; cependant celui que je ne voyais pas dit à l'autre :

— Lâche un coup de fusil dans ce fourré d'où est parti le bruit.

— Pourquoi faire? pour abattre des figues?

— Non, pour abattre un homme, s'il y est.

— Poudre perdue.

» Cependant le Bédouin ajuste, il casse la branche

sur laquelle je m'étais appuyé; mais heureusement je venais de la quitter; la balle siffla à mes oreilles et alla s'aplatir contre un rocher. Grâce aux échos des montagnes qui répétaient le bruit du coup de fusil, je me suis sauvé sans être vu; la peur m'a donné des jambes; et pensant que les émissaires d'Aït pourraient bien m'attendre dans mon village, j'ai pris le chemin de celui de Farhan, qui m'a tenu caché plusieurs jours. Je l'ai quitté aujourd'hui un peu après le milieu de la nuit, et je ne me suis arrêté que sous ta tente pour y demander ta protection.

— Tu l'auras, répondit le pacha; mais tu vas nous suivre. Nous partons à l'instant pour marcher à l'ennemi, et si tu peux nous rendre quelque service, je pense que tu ne refuseras pas.

— Je suis tout entier à tes ordres. »

Chéléia est un homme de petite taille; il a l'air éveillé, et sautille toujours comme un écureuil; ses grands yeux noirs ne manquent pas d'expression, mais ils annoncent un homme indécis et irrésolu.

Nous allons reprendre maintenant notre course vers l'ennemi. Chaque soldat a reçu hier au soir quarante drachmes de farine, et l'ordre de partir avec cette énorme provision. Qu'on se figure l'état

de démoralisation d'une armée qui se trouve en Arabie avec quarante drachmes de farine pour toute ressource, et l'incapacité d'un général qui, par sa lenteur et ses tergiversations, se laisse conduire à ce beau résultat !

On lève le camp : les habitans qui avaient regagné leurs demeures montent sur les terrasses des maisons, et contemplent avec avidité le spectacle toujours intéressant qu'offre une grande réunion d'hommes avec leurs armes, leurs chevaux et leurs costumes éclatans. Ils voient partir avec bonheur l'immense caravane, et lui souhaitent sans doute tout le mal qu'elle leur a fait.

Nous prenons la direction de l'ouest. Nous arrivons bientôt au confluent des deux torrens qui ceignent le bassin de Khramis-Michet. Ils reçoivent en ce lieu même trois ou quatre petits sels qui descendent des montagnes voisines. Le plus considérable d'entre eux serpente sur la déclivité de la chaîne pendant une heure et demie de route, et son lit est ombragé par de verts mimosas, particularité assez remarquable dans ces parages.

Le pays que nous avons devant nous se compose d'une succession non interrompue de collines, ou, pour parler plus juste, de montagnes élevées dont la

direction générale va du sud au nord. De distance en distance se trouvent des amas de pierres derrière lesquelles les Bédouins ont l'habitude de se retrancher pendant la guerre. A la bataille de Khramis-Michet, l'ennemi s'en était servi, mais sans succès. En s'écartant un peu du chemin, on peut visiter le champ de bataille, que l'on remarque facilement aux cadavres des morts demeurés sans sépulture, et qui ont été réduits en squelettes par la putréfaction, les animaux sauvages et les oiseaux de proie.

De temps en temps, lorsque nous sommes descendus au pied des montagnes, nous trouvons de petites plaines recouvertes d'une verte pelouse : c'est là que les gens des tribus voisines viennent s'établir pour faire paître leurs troupeaux. De longues files de pierres placées à une faible distance les unes des autres indiquent la division des pâturages; et ces espèces de parcs, quoique ouverts à tous venans, sont aussi bien respectés que s'ils étaient environnés de hautes murailles.

D'autres rangées de pierres indiquent la forme de ces mosquées provisoires que les pasteurs établissent sur les lieux où ils doivent séjourner pendant quelque temps. A côté gisent des tombeaux recouverts d'un cube de maçonnerie pareil à ceux

que nous avons déjà décrits à Ianfour; plusieurs vieilles masures ruinées, qui paraissent avoir récemment abrité des bergers, sont recouvertes de branches de mimosas.

Sur la crête d'une montagne voisine commence la source de ce torrent qui se jette dans ceux de Khramis-Michet, et dont j'ai déjà parlé. Sur le versant opposé, un autre prend naissance; il se dirige vers le nord et suit un peu plus loin les sinuosités d'une vallée. Cette oadi possède des champs couverts de doura, et un village dont les maisons de brique sont dominées par des tours qui ici sont cylindriques, au lieu d'affecter la forme pyramidale comme toutes celles que nous avons aperçues sur notre chemin. Le village et les tours sont déserts; la frayeur les a fait abandonner. Le torrent disparaît bientôt derrière les détours des montagnes, et ses eaux se rendent dans celui de Khramis-Michet [1].

Par une succession de montagnes et de fraîches oadis couvertes d'herbe verte, on arrive en présence de Sel-Éjela. A côté, on remarque un village aux maisons de terre entièrement entourées de

[1] Ce torrent se jette dans celui d'Ejéla, dont nous parlons plus bas, et ce dernier dans celui de Khramis-Michet.

belles cultivations. Elles sont gardées par des tours rondes, et les champs, ainsi que les jardins, sont environnés de larges et hautes murailles en pierre sèche.

Le village porte le nom d'Éjela, et le pays environnant s'appelle Bar-Éjela, ou terrain d'Éjela.

— Connais-tu, demandai-je à un Bédouin, l'étymologie du mot Éjela ?

— Certainement, me répondit-il?

— Veux-tu me la faire connaître?

— Éjela signifie *vitesse*. Ce nom a été donné au torrent à cause de l'impétuosité de son cours. Les eaux, en se précipitant avec fracas du haut des montagnes, ont entraîné la terre végétale, et tu vois que le lit du sel est entièrement tracé sur des roches nues.

Nous continuons à marcher sur le torrent, et, après une demi-heure, nous arrivons au grand village d'Éjela, où l'armée doit camper.

1er septembre 1834. Trente-cinquième journée de marche.

Après avoir gravi les hautes collines qui bornent Bar-Éjela, nous arrivons à Heffa. Ce village, divisé en trois groupes, est défendu par un fort placé

sur la pente d'une montagne. Le site de Maraou, qui se déroule plus tard à nos regards, possède six villages et de magnifiques jardins. En avançant encore, on aperçoit deux nouveaux sites charmans, Djouaha et Apha. Les habitans ayant obtenu l'aman, étaient demeurés dans leurs foyers, au grand déplaisir des soldats, qui regardaient avec une convoitise d'affamés les arbres des jardins couverts de fruits d'une désespérante beauté.

2 septembre 1834. Trente-sixième journée de marche.

En descendant d'Apha, j'admire quatre nouveaux villages. Après la stérilité du Hedjaz, un pays peuplé et fertile comme celui d'Assir vous impressionne fortement. Cette position a été abandonnée par les habitans, et les soldats ont pillé tous les fruits des jardins. Après tant de souffrances et de privations, qu'on se figure le plaisir des Égyptiens savourant de belles pêches, des abricots, des grenades et des raisins blancs d'une exquise qualité. Les chevaux et les chameaux prennent aussi part à la fête qui se donne aux dépens des Assiriens. Le trèfle et le maïs encore vert disparaissent entre leurs dents comme sous l'instrument du faucheur.

Ce jour-là, nous arrivons à Ménader, dont Ali

avait fait sa capitale. Nous y établissons notre camp; et, à la manière dont les gens du pacha dressent leurs tentes, il est probable que nous devons y séjourner long-temps.

XXVI

Séjour à Ménader. — Site de Ménader. — Les Bédouins viennent nous attaquer.—Conversations.—Escarmouche.—Un prisonnier de quinze ans.—Position critique de l'armée.—Famine.—Jardins.—Maisons. —Méreï, cheikhr de Ménader.—Il arrive au camp.—Le grand chérif se marie avec sa fille.—Propriétaires.—Dossari.—Arabes auxiliaires de Béni-cher.—Musique.—Escarmouche.—Une femme de Ménader.—Désappointement des lévriers de Chérif-Mansour.—Nouveau mariage du grand chérif.—Balles bédouines.—Préparatifs de départ.—Contre-ordre.—Plan du pacha.—Combat.—Retraite.—Aït.—Un médecin arabe de l'école d'Abou-Zabel.—Un loup.—Température de Ménader.

5 septembre 1834. Séjour à Ménader.

Le site de Ménader est environné de montagnes dont les plus élevées se trouvent du côté du couchant. Un seul passage peut vous conduire commodément en dehors de ce bassin; c'est celui du torrent, qui passe à côté de notre camp dans la direction de l'est-nord-est.

Les montagnes de l'ouest, généralement couvertes de sabines, présentent une végétation verdoyante qui contraste d'une manière heureuse avec les teintes blafardes du terrain consacré à la culture par les Bédouins. Au pied de la déclivité occidentale de cette chaîne se trouvent les fameuses forteresses de Rhedda, qui servent de refuge aux partisans d'Aït.

6 septembre 1834. Séjour à Ménader.

Depuis le premier jour de notre arrivée, les Bédouins sont venus attaquer les avant-postes du camp; cependant ils ne s'écartent pas des hautes montagnes de l'ouest, où il n'est guère possible de les poursuivre. L'Arabe, qui n'ose pas affronter en masse les troupes égyptiennes, se bat très-bien en guérillas comme l'Espagnol; pourvu qu'il puisse se blottir derrière un rocher, il fait feu avec acharnement et ne pense pas au danger. Cette manière de faire la guerre semble amuser beaucoup les ennemis. Dès que le soleil est couché, ils sont plus hardis; nous les entendons alors très-près de nous. Ils engagent avec les Égyptiens des conversations grotesques dont la politesse est bien loin de faire les frais. La nuit dernière, les Bédouins appelaient leurs ennemis « baudets de Mohammed-Ali. » Ces

paroles avaient été arrangées sur un air national, et le chant n'a cessé qu'une demi-heure avant le jour; ces escarmouches sont tout-à-fait insignifiantes : on brûle beaucoup de poudre en pure perte, car tous les coups sont tirés au hasard.

7 septembre 1834. Séjour à Ménader.

A trois heures de jour, les Bédouins s'acharnent contre un avant-poste du sud-est. Leurs balles arrivent jusqu'au camp. Le pacha, les voyant si avancés, envoie contre eux les cavaliers de Mehemet-Bey. L'ennemi opère sa retraite avec une célérité incroyable ; cependant les Turcs lui font deux prisonniers, parmi lesquels se trouve un enfant de treize à quatorze ans. Il porte pour tout vêtement une petite chemise de soie que son père lui a rapportée du pillage de Moka. Ce jeune Bédouin, se voyant serré de près par son ennemi, lui a lâché son coup de fusil; mais son adresse l'a mal servi. Le cavalier, ayant pitié de sa faiblesse, l'a jeté à terre d'un coup de crosse, et le conduit au camp après l'avoir lié avec une corde. Amené devant le pacha, on n'a pu obtenir de lui aucune révélation, et le grand chérif l'a pris sous sa protection.

8 septembre. — La position de l'armée se complique à chaque instant. Les vivres qui arrivent

au camp deviennent plus rares tous les jours. Les soldats en sont réduits à un quart de ration; et cependant ils supportent ces privations sans murmurer trop haut.

9 septembre. — Je vais faire une promenade à cheval du côté de l'est. Chemin faisant, je vois des militaires couper des tranches de chair sur un chameau mort depuis plusieurs jours et dont le ventre est déjà en putréfaction. Les trois quarts de l'armée en sont réduits à manger des tiges de doura. Le prix courant de la farine est de 10 francs la livre environ.

10 septembre. Séjour à Ménader.

Malgré cet état désespéré, nous conservons toujours les mêmes positions. Les citadelles où l'ennemi s'est réfugié ne sont éloignées d'ici que de quelques heures. Ces fortifications bâties à la bédouine ne sauraient faire une bien vigoureuse résistance; cependant le pacha, nonobstant les prières des chefs et les souffrances des soldats, n'ose pas se résoudre à les attaquer.

11 septembre. Séjour à Ménader.

Les jardins ont été pillés depuis long-temps; mais les soldats y retournent sans cesse avec l'espérance d'y trouver quelques fruits oubliés. Les

Européens suivent leur exemple, et moi-même, dans mes promenades, je découvre de nouvelles grappes de raisin que mes devanciers n'avaient pas aperçues.

La plupart des maisons de Ménader ont été détruites. Les Égyptiens en enlèvent la charpente pour faire bouillir leurs marmites presque vides. Pendant la nuit ils en allument de grands feux, et se réunissent autour du foyer pour écouter les conteurs dont les narrations leur font oublier pour un moment leurs terribles souffrances.

Avant notre arrivée à Khramis-Michet, Aït avait ordonné au cheikhr de ces villages de se joindre à lui avec tous ses hommes capables de porter les armes. Méreï, c'est ainsi qu'il se nomme, se trouvant lié d'amitié avec le pacha et le grand chérif, et sachant très-bien qu'une défaite attirerait sur lui les malheurs qui suivent une invasion, manifesta quelque hésitation.

Alors Aït, qui craignait une défection de sa part, se saisit de sa personne, et, sans égard pour son état maladif, il le força de venir avec lui et le traîna jusque sur le champ de bataille de Khramis-Michet. De là, il le conduisit dans la citadelle de Rhedda, où il l'a tenu renfermé jusqu'à ce jour.

Cependant Mérei est sorti de sa prison sous le prétexte de venir prendre part aux escarmouches dirigées contre l'armée égyptienne, et aujourd'hui il a passé dans notre camp avec une partie de ses Bédouins. Le pacha et le grand chérif ont reçu sa soumission.

Mohammed-Ibn-Aoun, qui s'est déjà marié à Bicha avec la fille d'Ali-Séhéri, vient d'épouser encore celle de Méreï. Trois heures après l'arrivée du père et de son enfant, le mariage était terminé. On voit que les Arabes n'y vont pas par quatre chemins.

12 septembre 1834. Séjour à Ménader.

Les propriétés des habitans de Ménader qui sont rentrés dans leurs foyers vont être respectées ; quant à celles des absens qui se trouvent, de gré ou de force, dans les rangs d'Aït, on continuera de les traiter comme par le passé.

13 septembre 1834.

Dossari, depuis son départ de Khramis-Michet, ne s'est pas donné un instant de repos. Ses efforts ayant été couronnés d'un plein succès, il attend avec impatience le moment de marcher sur Rhedda, et ne conçoit rien à la temporisation des chefs de l'armée.

14 septembre 1834.

Aujourd'hui nous voyons arriver une troupe de Bédouins auxiliaires de la kabile de Béni-Cher ou Béni-Chahr. A quoi servent des renforts, puisque le pacha se refuse à marcher en avant ? Encore si ces Arabes apportaient avec eux quelques provisions, nous bénirions leur arrivée; mais ils n'ont pas même assez de vivres pour leurs propres besoins.

Les Béni-Cher s'approchent vers le camp du côté du nord. Les cheikhrs, montés sur de superbes jumens, caracolent au-devant de la colonne, et viennent continuer leur fantasia jusques auprès de la tente du grand chérif. Quelques-uns, emportés par la fougue de leurs chevaux, ne peuvent pas les retenir à temps : ils viennent s'embarrasser dans les cordes qui soutiennent la maison de toile de ce prince des fidèles, et roulent par terre avec leur monture. Cependant nous devons dire, pour leur honneur, qu'ils sont aussitôt debout que tombés, et leur mésaventure a l'avantage de montrer leur savoir-faire en équitation. Jusque ici nous n'avions jamais remarqué des instrumens de musique chez les troupes bédouines que nous avons eu occasion de voir ; elles suppléaient à leur absence par les chants. Ceux de Béni-Chahr sont plus avancés sous

ce rapport : un Arabe à pied portait sur son dos un énorme tarabouk [1] sur lequel deux hommes battaient une marche. D'autres musiciens venaient après eux, tenant à la main le même instrument réduit à de plus petites proportions. Ils allaient en mesure avec celui qui les précédait. Leur bannière n'était autre chose qu'un pavillon anglais. Étonné de cette circonstance, j'en demande l'explication à un cheikhr. Celui-ci me répond que cet étendard a été pris chez un marchand de Moka, lors du pillage de cette ville par Ali d'Assir.

Ces Bédouins se logent dans les maisons que les Égyptiens ont épargnées. Les lévriers de Chérif-Mansour les avaient furetées depuis long-temps. Aujourd'hui ces demeures ne doivent rien posséder qui puisse tenter l'avidité de leurs nouveaux hôtes. Au reste, les recherches actives des Arabes d'Oadi-Zaaran n'avaient pas abouti à grand'chose ; c'est à peine si l'on avait découvert quelques talaris et deux ou trois silhos insignifians.

A la nuit, les coups de fusil commencent à se faire entendre aux avant-postes. Les ennemis, enhardis par notre inactivité, sont plus audacieux

[1] Instrument formé d'un cylindre debois ou de terre cuite, recouvert d'une peau tendue à une seule de ses extrémités.

que de coutume. Le pacha, craignant pour la sûreté de l'armée, ordonne qu'on se mette sous les armes. Afin d'éclairer le lieu du combat, on incendie une maison, système adopté depuis long-temps chaque fois que les alertes menacent de devenir sérieuses. Quelques Européens reçoivent des balles dans leurs tentes. Quant à nous, parfaitement confians en notre bonne étoile, nous nous tenons cois sur notre tapis, profitant autant que possible des heures de sommeil; mais cependant nous avons la précaution de tenir notre cheval sellé, en cas de graves événemens.

15 septembre 1834.

Aujourd'hui nous avons été témoin d'un fait qui a mis au désespoir les lévriers de Chérif-Mansour.

Un Bédouin de Ménader ayant été tué à la bataille de Khramis-Michet, sa femme et ses enfans se retirèrent à Séga, village situé non loin de la citadelle de Rhedda. La veuve, ayant appris que les troupes égyptiennes détruisaient toutes les maisons de Ménader, craignit pour la sienne, car elle savait que son époux y avait déposé le fruit de ses épargnes avant de partir pour la campagne où il perdit la vie.

La femme, croyant que son petit trésor serait

mieux en sûreté dans sa maison, l'y avait laissé avec l'espoir de le retrouver à la fin de la guerre ; mais à la nouvelle dont nous avons parlé, elle a quitté Séga et est venue se présenter devant le pacha.

— Que veux-tu ? lui a demandé le général.

— Je réclame de toi un bien petit service ; et si ce que j'ai entendu dire de ta bonté est vrai, tu ne pourras pas me le refuser.

— Parle ; nous verrons.

— Je te prie de me laisser enlever les effets qui se trouvent dans ma maison.

— Par qui ta demeure est-elle habitée aujourd'hui ?

— Par les Bédouins d'Oadi-Zaaran.

— Est-ce leurs bagages que tu prétends emporter ?

— Dieu m'en préserve ! ce sont les miens.

— Tu penses donc, pauvre femme, que ces Arabes ont épargné ce qui t'appartient ?

— Peut-être.

— Eh bien ! va prendre ce que tu trouveras.

— Que Dieu te comble de bienfaits ! Mais je ne suis qu'une pauvre veuve, les gens de Chérif-Mansour n'auraient aucun respect pour une femme : donne-moi quelques soldats pour m'accompagner.

— Je te les accorde encore ; et sois sûre qu'ils te préserveront de toute insulte.

La femme se rend dans sa maison, qu'elle trouve presque intacte. Ses nouveaux hôtes, désirant avoir pour eux une habitation confortable, s'étaient contentés d'y faire de légères recherches sans la dégrader. La veuve indique un point vers le plafond. On pratique une ouverture, elle y prend les 100 talaris que son époux y avait cachés. De là elle descend au rez-de-chaussée, et fait déplacer un pilier qui semblait soutenir le plancher. Alors on découvre une trappe où un soldat eut beaucoup de peine à passer. On en voit sortir du blé, de l'orge, des ustensiles de ménage ; et la propriétaire, heureuse de son succès, retourne en toute hâte à Séga, emportant avec elle ses richesses. Ce trait d'humanité et de respect pour la propriété, cette abstinence au milieu d'une disette générale, font honneur au pacha et à son armée. L'histoire, il faut l'avouer, a conservé le souvenir d'actions moins belles et moins généreuses.

Le grand chérif, qui déjà s'est marié deux fois depuis notre départ de Taïffa, vient encore, dit-on, de prendre une nouvelle épouse : c'est la sœur d'une jeune veuve d'Ali d'Assir.

16 septembre 1834. Séjour à Ménader.

Les balles trouvées dans le camp ne sont pas sphériques; les Bédouins n'ont pas l'habitude de les fondre dans un moule. Lorsqu'ils veulent les confectionner, ils prennent une masse de plomb, et, en la frappant avec un marteau, ils en forment un cylindre proportionné au calibre de leur fusil. Lorsque ce travail est terminé, ils subdivisent ce cylindre en petits morceaux et en arrondissent grossièrement les extrémités. Alors ce projectile se trouve préparé.

Vers le soir on annonce que le pacha est décidé à se porter sur Rhedda. A une heure de nuit les soldats reçoivent une distribution de quelques onces de farine et l'ordre d'en faire du pain, que l'on ne doit manger qu'en présence de l'ennemi. Un chaouich armé d'un bâton préside à ce travail et a beaucoup de peine à faire observer la prescription. L'espérance renaît au cœur de l'armée. Chacun montre un égal empressement; toutes les dokka [1] du camp sont en mouvement; les feux pétillent devant le front de bandière. Les soldats espèrent sortir de leur horrible position, certains

[1] Plaque de fer dont les soldats et les voyageurs se servent pour cuire leur pain.

qu'ils ne peuvent avoir rien à y perdre ; mais vers minuit le contre-ordre est donné, et l'on retombe dans le même abattement.

Il paraît que le pacha, voyant le dénuement de son armée, n'ose pas aller faire le siége de Rhedda, persuadé que nous serions morts de faim avant d'avoir pris les forteresses. D'un autre côté, il pense qu'il serait impossible de battre en retraite dans un pays désert et sans vivres, à moins d'obtenir le consentement des populations qui l'habitent. D'ailleurs, un seul pas fait en arrière attirerait sur nous une nuée de Bédouins auxquels il serait impossible de résister. Le parti le plus sûr consiste donc à faire la paix avec Aït, et à convenir qu'on se retirera sans être inquiété dans sa retraite. Au point où nous en sommes, ce calcul est très-sage ; mais ce sera toujours une énorme faute de s'être laissé entraîner dans une aussi fausse position.

17 septembre 1834. Séjour à Ménader.

Les Bédouins, informés par leurs espions de l'état dans lequel se trouve l'armée, la laissent dépérir de faim ; et lorsque le moment sera arrivé, ils viendront lui donner le coup de pied de l'âne. Le moyen inévitable de se délivrer d'un ennemi

aussi peu redoutable consisterait à le laisser livré à lui-même, et il est bien évident que nous péririons tous jusqu'au dernier. Cependant les Assiriens ont une peur effroyable des rouges; ils craignent de les voir se réveiller un beau jour et de devenir leur proie comme à Khramis-Michet. Si nous obtenons la paix, nous la devrons à cette dernière considération, et c'est sans doute pour les maintenir dans cette frayeur que le général a fait semblant hier de vouloir marcher sur Rhedda.

Vers midi, les ennemis, plus nombreux que jamais, sont venus flairer les environs du camp. A une heure des escarmouches assez sérieuses sont engagées avec tous les avant-postes. Les Égyptiens, pour se mettre à l'abri de la fusillade, ont construit de petits murs d'après le système des Arabes.

Vers deux heures, deux bataillons reçoivent l'ordre de marcher. Le pacha se met à leur tête avec toute sa suite et son état-major. Je monte moi-même à cheval et je pars avec lui. Les Assiriens occupaient tout le pied de la montagne, sur les deux rives du torrent qui descend de son sommet. Ils se cachaient à la faveur des rochers et derrière leurs fortifications passagères rangées en cercle ou en fer à cheval.

Nous avons remonté le sel pendant une demi-heure. Le lit en est extrêmement encaissé, et des deux chaînes qui le forment, celle du sud est plus élevée et se continue l'espace de deux milles sans changer de niveau. C'est le point culminant de toutes ces montagnes et le plus important pour l'hydrographie de ces contrées; car il sert de partage aux eaux qui se rendent d'un côté dans l'intérieur des terres, et de l'autre dans le Tehama, vers la mer Rouge. Nous y reviendrons plus tard, lorsque nous parlerons de la géographie de cette partie de l'Arabie.

Immédiatement au-dessus de la tête de ce torrent, nous découvrons le petit village d'Ischa, dont les maisons et les jardins murés coupent la vallée et en rendent le passage impraticable. Les deux bataillons s'avancent en faisant feu; l'ennemi est successivement débusqué de toutes ses positions et se réfugie vers le sommet des montagnes. Nous les gravissons après eux, et la montée est si abrupte, que nous sommes obligés de nous retenir à la crinière de nos chevaux. Les soldats rencontrent sur leur route des Bédouins morts ou blessés; ils déchargent leurs fusils sur les premiers comme sur les derniers pour contenter leur rage, et l'un de

ces Assiriens en reçoit tellement, que ses habits s'enflamment et produisent une colonne de fumée.

Aït se trouvait lui-même à la tête de ses gens. On me l'indique, et je le reconnais facilement à sa pelisse rouge qui sert de point de mire aux soldats; il grimpe paisiblement la montagne, et se retourne de temps en temps vers nous; cependant, une fois arrivé au sommet, il disparaît derrière les rochers.

L'ennemi était complètement en fuite vers cinq heures du soir. Les deux bataillons, parvenus sur la crête de la chaîne, n'aperçoivent plus personne. Les Bédouins avaient disparu comme par enchantement.

C'était peut-être alors le moment de profiter de cet avantage, et de descendre à Rhedda pendant que l'ennemi se trouvait en proie au découragement; mais le pacha, peu audacieux de sa nature, ordonne de battre en retraite.

Les ennemis avaient dans leurs rangs plusieurs fellahs égyptiens faits prisonniers dans les expéditions précédentes, et même des déserteurs, qui ont mieux aimé leur liberté avec les Assiriens que l'esclavage du service militaire de Mohammed-Ali. Ces gens ont été bien reçus par les habitans du pays. Les chefs de l'Assir leur ont donné des

femmes et cédé des terrains qu'ils cultivent eux-mêmes. Ces déserteurs accomplissent une mission civilisatrice dans le pays; ils mettent un peu d'ordre et de tactique dans les armées indisciplinées des Arabes, et les généraux du vice-roi conviennent que leur présence se fait sentir d'une manière fâcheuse pour eux chez les ennemis.

Aux premiers coups de tambour qui annoncent la retraite, les transfuges avertissent leurs amis. Les bataillons avaient à peine commencé à descendre la montagne, que les Bédouins paraissent comme des fantômes sur leurs derrières et les accompagnent à coups de fusil. Un bataillon du 7e soutient le choc, tandis que celui du 16e va s'échelonner un peu plus bas. Cette retraite est conduite avec habileté. Le grand chérif a combattu avec son courage ordinaire : sur le point d'être coupé par les Assiriens, il traverse audacieusement le torrent sous les balles de l'ennemi, et vient opérer sa jonction avec le gros de la troupe.

J'avais pris place à côté d'Ahmed pacha sur un mamelon situé vers le milieu du versant de la montagne. Nous avons été surpris par l'apparition des gens d'Assir, que nous n'attendions pas aussitôt. Les balles ennemies arrivent jusqu'à nous; quel-

ques-unes s'aplatissent sur les rochers; d'autres frappent hommes et montures. Décidés à suivre le mouvement de retraite, nous nous disposons à descendre; mais nous acquérons bientôt la certitude que le sentier n'est praticable que pour des piétons. Nous rebroussons chemin, couverts par le feu du bataillon du 16e, et nous nous dirigeons vers le camp en traînant nos chevaux par la bride. Dans ce chemin abrupte mes babouches se déchirent, et, ne pouvant pas les porter plus long-temps, je me décide à les abandonner : je parviens nu-pieds sur le bord du torrent; là j'enfourche ma monture, et nous arrivons tous au camp dans l'ordre le plus parfait.

Au moment où l'on a sonné la charge, un médecin arabe de l'école d'Abou-Zabel a mis le sabre à la main, et dans son ardeur, il se serait mêlé au combat, s'il n'avait été arrêté par M. Chédufau. Celui-ci lui a fait remarquer que les officiers de santé ne sont pas dans les armées pour faire les blessures, mais pour les guérir, et qu'en s'exposant volontairement au feu on court la chance de priver les soldats des secours qu'ils ont droit de réclamer. Afin de graver cette leçon dans l'esprit du jeune médecin, il l'a mis aux arrêts pour deux jours.

18 septembre 1834. Séjour à Ménader.

Ma tente était dressée à côté de celle du pacha. En me levant le matin j'aperçois deux moutons morts et couverts de sang. Ils ont été égorgés pendant la nuit par un loup. Il est fort heureux que cette bête s'attaque de préférence aux animaux, car sans cela elle aurait pu sans crainte venir nous inquiéter pendant que nous dormions paisiblement sur nos tapis [1].

19 septembre 1834.

A onze heures du matin, les sentinelles signalent l'apparition d'un parti de Bédouins sur les hauteurs du sud-ouest. Ils descendent paisiblement et viennent se poster derrière les rochers, prêts à faire feu sur les premiers imprudens qui s'écarteront trop du camp. Leur présence contrarie vivement les chameliers de l'armée, qui sont obligés de quitter les pâturages et de se replier vers nos positions.

Le pacha fait marcher contre les Assiriens deux compagnies du septième régiment et les cavaliers d'Abdin-Bey. Il se met à leur tête, et je monte à cheval avec l'intention de le suivre. Dès que les

[1] Malgré la famine, il ne s'est pas trouvé dans l'armée un seul musulman qui ait voulu manger la chair de ces moutons.

Bédouins nous jugent à portée de fusil, ils nous lâchent une décharge de mousqueterie qui blesse quelques hommes de la cavalerie. Les tambours battent la charge, le nézam se précipite sur l'ennemi sans lui donner le temps de recharger ses armes. Celui-ci, déconcerté de cette vive attaque, se réfugie sur un pic élevé et abrupte, qu'il croit inexpugnable.

Mohammed-Aga, jeune Maltais converti à l'islamisme, et capitaine d'une des deux compagnies, reçoit l'ordre de débusquer les Arabes : il s'en acquitte avec courage et succès. En ce moment, les Assiriens, pressés sur les autres points, sont acculés contre le torrent dont nous avons déjà parlé, et qui, prenant sa source non loin du village d'Ischa, roule ses eaux du côté d'Abou-Arich.

Les bords de ce torrent sont excessivement escarpés, et nous paraissent tout-à-fait impraticables. Il nous semble qu'il est impossible à l'ennemi de s'engager sur ces roches taillées à pic, et qu'il aimera mieux se constituer prisonnier. Cependant, après s'être consultés avec anxiété, les Bédouins prennent leurs fusils aux dents, ils se glissent comme des serpens sur cette pente dangereuse, et, aidés tantôt de leurs mains et de leur ventre, tantôt de

leurs pieds et de leurs reins, quelquefois de tous leurs membres ensemble, ils parviennent en général à s'échapper avec assez de bonheur. Cependant quelques-uns, moins adroits ou moins favorisés par le chemin qu'ils ont choisi, roulent avec leurs armes jusqu'au fond des précipices, où nous les voyons disparaître sans savoir à quoi nous en tenir sur leur sort.

Un seul homme, d'une quarantaine d'années, est acculé sur un rocher, sans aucun espoir de salut. Il est vivement pressé par un jeune renégat grec, sous-lieutenant d'une des compagnies qui se trouvent sur les lieux. Ne pouvant aller plus loin sans faire une chute épouvantable qui doit lui donner la mort, il attend son antagoniste de pied ferme, après avoir mis quelques pas de distance entre lui et le précipice.

Un combat acharné va s'engager entre ces deux ennemis sur cette position aérienne. Le Grec est armé de son sabre, le Bédouin porte une lance de quatre pieds de long. Nous les voyons s'observer pendant quelque temps. L'Européen semble à ses mouvemens avoir l'intention de profiter de sa position plus avantageuse, en poussant son adversaire

dans le torrent; mais la crainte d'être entraîné avec lui doit le retenir.

Bientôt un duel est engagé. L'Arabe, après une lutte vigoureuse, blesse le Grec à la main : cependant celui-ci, adroit à manier le sabre, lui fait une entaille au poignet, et le force à lâcher son arme. Le Bédouin vaincu demande sa grâce; mais l'officier est sourd à ses prières. Il lui coupe la tête sous nos yeux ; il la met au haut de la lance; et, après avoir fait rouler du pied le reste du corps dans le précipice, nous le voyons s'avancer vers le grand chérif pour lui présenter son offrande. Cet acte de barbarie vient clore les hostilités, nous recevons l'ordre de rentrer au camp. Dans cette escarmouche, l'armée a eu deux hommes tués et cinq blessés. La perte de l'ennemi a du être beaucoup plus considérable; mais il est impossible de l'évaluer exactement.

20 septembre 1834.

On raconte aujourd'hui au camp une anecdote assez remarquable. Hier, au moment où les Bédouins étaient en fuite, un Arabe de Mohammed-Ibn-Aoun, doué d'une force prodigieuse, poursuivait un Assirien avec vigueur. Celui-ci, d'une agilité peu commune, paraissait devoir lui échapper,

lorsque son ennemi lui jette sa djambie avec l'espoir de l'atteindre s'il parvenait à le blesser. Le poignard, lancé par une main vigoureuse, va s'enfoncer dans l'omoplate du Bédouin, qui, au lieu de ralentir sa course, n'en va que de plus belle, comme un cheval piqué par l'éperon. Arrivé au bord du torrent, le blessé se laisse glisser sur les roches, et disparaît, emportant avec lui sa proie.

L'Arabe de la Mekke était attaché au service intime du grand chérif. La djambie, fabriquée dans les ateliers de l'Iémen, appartenait à Ibn-Aoun, qui, dit-on, la regrette beaucoup, à cause de la bonté de la lame et de la richesse du travail de la poignée.

La coutume de lancer le poignard est très-répandue en Arabie : souvent, dans les combats, les premiers rangs s'attaquent de cette manière. C'est ainsi qu'est mort le capitaine tué à la bataille de Khramis-Michet.

24 septembre 1834.

Soultan-Ibn-Abda est venu aujourd'hui au camp pour savoir à quoi s'en tenir sur les intentions du pacha. Ce cheikhr, après avoir été chassé de sa tribu par Ali d'Assir, s'était réfugié à la Mekke : il est probable qu'il sera obligé d'y retourner.

22 septembre 1834.

Depuis notre arrivée à Menader, quelques soldats égyptiens ont été entraînés par des embaucheurs. Ils sont maintenant dans les rangs d'Aït. Ce fait avait été tenu secret jusqu'à ce jour ; mais maintenant plusieurs personnes en sont informées. Il est à craindre que la misère et la famine rendent la désertion plus fréquente ; et ce mouvement une fois imprimé, on ne sait guère où il s'arrêtera.

23 septembre 1834.

Malgré la triste position où nous sommes réduits, on compte peu de malades à l'hôpital. Cependant M. Chedufau, en revenant de la visite du soir, m'annonce qu'il a remarqué sur un soldat tous les symptômes du typhus.

24 septembre 1834.

Deux envoyés de Mouctar-Aga, qui se trouve dans le Tehama, au voisinage de Gonfoudah, viennent d'arriver au camp. Leur chef offre sa coopération en cas de besoin : on sait qu'il commande quatre cents hommes de cavalerie irrégulière. Les courriers sont renvoyés avec une réponse négative. Les gens bien informés prétendent que la paix avec Aït ne tardera pas à être signée.

26 septembre 1834.

Dès le matin, le bruit se répand que plusieurs commissaires envoyés par Aït doivent se rendre chez le pacha pour établir les bases d'un traité de paix. Vers le soir, tous les oisifs du camp se rendent aux avant-postes pour assister à leur arrivée. Dans certaines circonstances, le moindre événement excite la curiosité des hommes.

Emin-Bey, aide de camp du général, paraît aussi empressé que nous. Le soleil se couche sans que personne se présente. Ce Turc, quoique fortement préoccupé par ce qui va se passer, n'oublie pas cependant que l'heure de la prière est arrivée; en pieux musulman, il fait ses ablutions publiquement et adresse ses vœux à l'Éternel, afin qu'il donne une heureuse issue aux négociations.

A l'entrée de la nuit, plusieurs mèches allumées annoncent l'arrivée des gens d'Aït. Aussitôt une légère rumeur parcourt les groupes, et chacun s'empresse de se trouver sur leur passage. Ce sont trois hommes plutôt vieux que jeunes, avec de belles barbes grisonnantes, et un œil aussi éclatant que les mèches de leurs fusils. Ils portent sur leur tête une kouffié, entourée d'un grand châle; leur tunique est pareille à celle des Bédouins ordinai-

res ; mais leurs pelisses vertes et rouges annoncent des cheikhrs de condition.

Le pacha, que l'impatience avait entraîné vers les avant-postes, retourne sur ses pas en toute hâte, et va s'installer sur son divan pour recevoir dignement les envoyés. Dès que ceux-ci sont entrés sous la tente, le général et le grand chérif ne gardent autour d'eux que des personnes de confiance. Après une attente de trois heures, les portes du divan s'ouvrent, et nous apprenons que la paix vient d'être signée. Les Assiriens se sont montrés très-fiers dans leur langage ; cependant, au milieu des circonstances présentes, on aurait tort de se plaindre d'eux.

Voici les principales conditions du traité :

« Les Égyptiens quitteront Menader demain matin, et prendront le chemin de la mer Rouge ; ils ne seront point inquiétés dans leur retraite, pourvu qu'ils respectent les propriétés des kabyles qu'ils vont traverser.

» Les Assiriens conservent leur entière indépendance ; mais ils doivent s'abstenir de poursuivre sous aucun prétexte les personnes compromises dans la lutte qui vient de finir.

» L'armée égyptienne sera accompagnée par les

commissaires d'Aït, qui veilleront à l'exécution pleine et entière du traité : ils retourneront chez eux lorsque nous aurons dépassé leurs frontières. »

On n'a rien stipulé de particulier ni pour les déserteurs qu'Aït n'a jamais voulu rendre, ni pour Dossari-Abou-Nogta, qui va avoir contre lui toutes les forces de son rival.

TABLEAU DE LA TEMPÉRATURE A MENADER.

	Le Matin.	A Midi.	Le Soir.
2 Septembre[1]	13°	24°	22°
3	12	24	21
4	14	23	22
5	12	22	20
6	13	25	23
7	13	23	21
8	14	24	20
9	13	24	21
10	12	22	23
11	12	23	20
12	11	23	19
13	14	24	19
14	11	25	20
15	11	22	18
16	13	22	21
17	13	23	22
18	12	21	19
19	12	23	23
20	11	23	22
21	12	22	19
22	13	23	17
23	11	22	20
24	10	23	20
25	10	21	19
26	10	22	20

[1]. Le matin du 2 septembre, la température a été observée à Apha.

Jusqu'ici nos lecteurs ont été témoins d'horribles souffrances. Ils nous ont vus manger des tiges de maïs et des chameaux tombés en putréfaction ; ils nous ont vus jeûner et combattre durant le jour, et repousser pendant la nuit les attaques continuelles des Bédouins. Grâce à la paix qui vient d'être signée, nous pouvons nous retirer sans être poursuivis ; cependant qu'on se figure ce que nous aurons encore à supporter dans notre retraite, dénués de tous moyens de subsistance, et exposés à un soleil ardent, au milieu d'un pays sablonneux et sans eau.

CONCLUSION.

L'ouvrage qu'on vient de lire n'est guère que l'histoire de la campagne d'Assir ; depuis le départ de Taïffa, nous n'avons donné sur les pays que nous avons parcourus que les renseignemens indispensables pour l'intelligence des mouvemens de l'armée. Plus tard, nous publierons la fin de cette histoire et nos observations géographiques et historiques

sur cette partie presque inconnue de l'Arabie. Si dans la narration soumise actuellement au jugement du public nous avons souvent adopté la forme du dialogue, ce n'est ni par prétention littéraire, ni pour viser à l'effet, ni avec l'intention d'imiter d'autres publications de ce genre, mais seulement parce qu'elle nous a paru la plus naturelle. En effet, si, lorsque vous arrivez dans un pays, vous voulez savoir le nom d'un torrent, d'une montagne, d'une plaine, si vous désirez connaître les cheikhrs, les tribus, leurs mœurs, leurs usages, si vous avez l'intention d'apprendre leur histoire, n'est-ce pas en vous adressant à un homme du pays que vous y parviendrez ? Alors il s'établira nécessairement entre vous et lui une conversation, un dialogue ; et c'est parce que nous sommes convaincus de ce fait, que nous nous y sommes conformés.

Dans notre carte, nous avons pris pour base *la mer Rouge* d'après Moresby, et les positions connues de Djeddah, la Mekke, Gonfoudah et Taïffa ; notre itinéraire a été tracé au moyen de la boussole.

Nous regrettons beaucoup de ne pas avoir connu assez tôt le dernier ouvrage de M. Jomard sur

l'Arabie : nous n'aurions eu que d'excellens renseignemens à puiser dans le beau travail de ce savant, dont le nom est cher à la science à tant d'autres titres. Nous espérons en profiter plus tard.

FIN.

ERRATA.

	Au lieu de :	*Lisez :*
Tome Ier, p. 300.	Anthémides.	Anthémis.
Tome II, p. 11.	Hetman-el-Medhaïfé...	Faïçal.
Tome II, p. 279.	Vingt-sixième.	Trente-troisième.

TABLE

DES SOMMAIRES DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES SOMMAIRES DU TOME DEUXIÈME.

Pages.

CHAPITRE XII.................................... 1

Départ de Taïffa.— Château du grand chérif.—Route.—Liéh. — Description de cette vallée.— Forteresse.— Saquies.— Dromadaires.— Cheikhrs.— Pelisses.— Esclaves.—Vent. — Température.— Départ de Liéh. — Lances.— Cheikhr. — Chameaux. — Bessel.—Tribu de Hetheba.— Souvenirs historiques.— Température.— Medallalé.—Population. — Température.

CHAPITRE XIII.................................... 15

Départ de Medallalé. — Bir-el-Bacha.—Djaa. —Tribu de Beni Haret.—Tribu de Beni-Helal.—Plantes.—Insectes.—Chebi-Effendi. — Pain. — Départ de Djaa. — Bédouines. — Bir-el-

Pages.

Ghrazalé. — Température. — Oadi-Derra. — Tribu de Hetheba. — Oadi-Zaaran. — Température. — Espion. — Abou-Djemel. — Tombeau d'un Saint. — Soif. — Rats. — Température. — Sel-Tarabé. — Pharaon-Tit. — Température. — Incendie. — Nous nous égarons. — Retour au camp. — Température.

CHAPITRE XIV.................................... 41

Sel-Ferzé. — Ambassadeurs de Bicha. — Ouarakhr. — Vent. — Température. — Eau. — Cara. — Température. — Cavalerie irrégulière. — Arrivée à Akig. — Tableau des étapes. — Chérif-Mansour. — État sanitaire de l'armée. — Le grand chérif Mohammet-Ibn-Aoun. — Entraves et retards. — Courrier expédié à Abou-Arich. — Cheikrs de Bicha. — Cavaliers turcs et mograbins. — Bombes. — Fusées à la Congrève. — Sir Atkins. — Un enfant. — Site d'Akig. — Camps. — Ruisseau. — Nègres.

CHAPITRE XV.................................... 65

Nattes. — Étoffes de laine. — Forts. — Nouveaux envoyés de Bicha. — Nouvelles de l'ennemi. — Chevaux. — Jumens. — Signes des chevaux de bonne race. — Amulette. — Méprise des chérifs. — Mohammed-bey. — Arrivée du grand chérif. — Bédouins auxiliaires. — Menaces du pacha. — Arrivée du second corps d'armée. — Hebac. — 200 Bédouins des environs de Taïffa. — Nourriture des chevaux. — Absynthe. — Amadou. — Plantes. — Température d'Akig. — Ordre de départ. — Bicha. — Dossari-abou-Nogta. — Le grand chérif Mohammed-Ibn-Aoun.

CHAPITRE XVI.................................... 89

Départ d'Akig. — Arrivée à Tourak. — Température. — Un dromadaire arrive de Bicha. — Nouvelles de l'ennemi. — Cherim-Bey. — Ibn-Aoun. — Route. — Nouveaux cheikhrs de Bicha. — Bédouins d'Assir. — Un esclave nègre et son maître. — Oadi-Chaaran. — Dossari. — Sel-Rania. — Route sans eau. — Emin-Bey. — Murailles de Bagdad à la Mekke. — Tania ou Tsania. — Cheikhr-Seïd. — Détails sur Oadi-Tania. — Température. — Un propriétaire de dattiers. — Ci-

Pages.

metières. — Tours. — Plantes. — Ahmed-Pacha. — Étape longue et pénible. — Accidens.

CHAPITRE XVII.. 117

Détails sur l'excursion du pacha. — Oadi-Bicha. — Son étendue. — Maroua. — Villages voisins du camp. — Cheikhrs de Bicha. — Sa population. — Noms des principaux villages. — Nemeran. — École. — Mosquée. — Marché. — Un envoyé d'Assir. — Propositions. — Arrivée du grand chérif. — Nouvelles d'Assir. — Le second corps d'armée rejoint. — Mouctar-Agar. — Envoyés d'Assir. — Aouet. — Envoyés de Rejal-el-Mâ. — Quelques détails sur cette tribu. — Propositions faites par Mouferré. — Les vivres et les chameaux arrivent au camp. — Bédouins préposés à la garde des dattiers. — Chant des Bédouins de Tania. — Destitution d'Ali-Séhéri.

CHAPITRE XVIII.. 145

Histoire d'Ali-Séhéri. — Portrait. — Sa jeunesse. — Guerre de Mohammed-Ali. — Bicha devient tributaire. — Révolte. — Hassan-Pacha. — Forteresse. — Les Bédouins sont vaincus. — Ali-Séhéri et sa citadelle. — Siége. — Canons. — Bombes. — Stratagème. — Mine. — Dattiers coupés. — Capitulation. — L'Assir est pris. — Révolte. — Ali. — Séid. — Ahmed-Pacha. — Sa défaite. — Sélim-Bey. — Abou-Kasouq. — Cachet. — Prison. — Condamnation. — Sursis. — Délivrance. — Nouveaux malheurs. — Ben-Dahman. — Derniers événemens. — Le fils d'Ali-Séhéri. — Visite à Kala't-Bicha. — Description. — Passion des Bédouins pour les talaris. — Échange de piastres. — Bœufs à bosse. — Origine de leur bosse.

CHAPITRE XIX.. 177

Deux Arabes de la tribu de Dossari-Abou-Nogta. — Nouvelles d'Assir. — Un apologue. — Retour de Chérif-Mansour. — Départ des Bédouins auxiliaires. — Ambassadeurs de la tribu d'Iam. — Détails historiques. — Offre de coopération. — Soultan-Ben-Abda. — Rofédi, cheikhr de Bel-el-Asmar. — Garama, envoyé de Béni-Cher. — Transfuges. — Arabes. — Égyptiens. — Heures de marche. — Hauteur du thermomètre à Bicha. — Départ de Bicha. — Route. — Oasis de Billa. —

Pages.

Maroua.— Arrivée à Héfa.—Méhémet-Bey.—Ahmed-Pacha. — Hassan-Pacha.— Chameaux de Bicha.— Quatre vieilles femmes.— Envoyés de Béni-Cher.— Nouvelles d'Assir. — Température.

CHAPITRE XX.................................... 201

Séjour à Héfa. — Chameaux.— Incertitude.— Site de Héfa. —Bédouins de Chérif-Mansour. — Courrier de Gonfoudah. —Nouvelles d'Abou-Arich. — Ali d'Assir. — Bédouins. — Village de Héfa.— El-Midra —El-Bajira.— Tééri.— Température.— Plantes.—Aït-Ibn-Méreï.—Les cheikhrs d'Assir. — Sentinelle tuée.— Route. —Nature du terrain.—Plantes. — Nuit.— Guides.— Torches.— Delil-Ahmed.— Incertitude de la route.— Soif.— Souffrances horribles de l'armée.— Halte.— Un infirmier piémontais.— Soldats et médecins.— On se remet en marche.— Température.— Séjour à Melah.

CHAPITRE XXI.................................... 225

Melah.— Minéralogie.— Étain.—Plomb.— Départ de Melah. —Route.—Petite oasis ravagée.— Conversation avec Dossari.—Mograbins.— Forteresse.— Plantations.— Fortifications de montagne.— On brûle les dattiers.— Khadra. — Séjour.—Incertitude sur la route.—Bédouins.— Espions.— Température.— Saquie.— Cimetière.— Tombes.—Mâden. — Détails.—Température.— Une alerte.— Lettre d'Aït.— Aoda, cheikhr d'Oadi-Hamama.— Cheikhr.— Cavaliers ennemis.—Ali-Séhéri.—Scorpions.—Limite du Hedjaz et de l'Assir.— Khalaïl.— Omar-Aga.— Chameaux.— Village.— Oadi-Hamama.— Singes.— Cavaliers d'Assir.— Température.

CHAPITRE XXII.................................... 251

Départ d'Oadi-Hamama.—Mahamla-el-Soughayr.— Mahamla-el-Kébir.— Thermomètre. — Bivouac. — Plantes. —Oadi-Chaaran. — Bédouins pasteurs.— Bédouins cultivateurs. — Température.— Départ d'Oadi-Chaaran. — Ianfour.— Tombeaux. — Ruines.—Chéléia.—Conversation avec Dossari.—Détails sur Aït.—Un espion de Dossari.— Lettre de Mohammed-Ibn-Abdallah. — Nouvelles de l'ennemi. —

Pages.

Chérif-Barakat.— Tribu d'Iam.— Tauni. — Vivres.—Température. — Exercice à feu. — Détails sur les cavaliers Mograbins.

CHAPITRE XXIII.................................... 377

Départ d'Ianfour. — Disposition de l'armée. — Nous arrivons en face de Khramis-Michet. — Description. — Forteresses. —Siége.— Espion.— Artillerie.— Aide de camp du pacha. — Villages de l'ouest. — Les Bédouins sont poursuivis. — Le grand chérif Mohammed-Ibn-Aoun.— Le pacha.—Têtes et oreilles coupées. — Prisonniers. — Prise de plusieurs forts.— L'armée bédouine. — Combat. — Fuite de l'armée d'Assir.— Détails sur la bataille. — Le pacha. — Le grand chérif. — Emin-Bey. — Mestam-Bey. — Cherim-Bey. — Bekir-Aga.—M. Chedufau.— Conversation avec Dossari.— Aït. — Forteresses abandonnées. — Souterrains. — Forteresse.

CHAPITE XXIV.................................... 305

Séjour à Khramis-Michet.—Suite de la bataille.—Aït incendie la maison d'Ali. — Soultan-Ibn-Abda.— Ses manœuvres.— Plaintes de Dossari. — Ali-Ibn-Mouchet. — Ali-Séhéri. — Vivres. — Prisonniers. — Réjal-el-Mâ. — Béni-Mouguet.— Alerte de nuit. — Trois cents coups de bâton.— Dossari.— Abdallah, son fils. — Grand chérif. — Un chérif tué.— Un chérif blessé.—Jument.—Vivres.—Chameaux.—Baudets. —Orage.—Torrent.—Thermomètre.—Climat.

CHAPITRE XXV.................................... 333

Départ de Khramis-Michet.—Retour d'Ali-Séhéri.—Arrivée de Mouchet, cheikhr de Khramis-Michet.—Son portrait.—Ses appréhensions.— Son histoire.— Sa justification auprès du pacha. — Il reçoit l'aman. — Arrivée d'un ancien envoyé d'Assir nommé Chéléia. —Il se jette aux pieds du pacha.— —Compte rendu de sa mission.— Son imprudence.— Colère d'Aït.— Ses frayeurs.— Aït veut le faire assassiner.— Il parvient à s'esquiver. — Portrait. — Ration distribuée à l'armée.—On lève le camp.— Champ de bataille.— Pâturages.— Mosquée provisoire.— Tombeaux.— Sel-Éjéla.— Heffa.—Maraou.— Djouaha.— Apha.—Arrivée à Menader.

Pages.

CHAPITRE XXVI. 363

Séjour à Ménader.—Site de Ménader.—Les Bédouins viennent nous attaquer.—Conversations.— Escarmouche.— Un prisonnier de quinze ans. — Position critique de l'armée. — Famine. — Jardins.— Maisons.— Mereï, cheikhr de Ménader.— Il arrive au camp. — Le grand chérif se marie avec sa fille.— Propriétaires.— Dossari. — Arabes auxiliaires de Béni-cher.— Musique. — Escarmouche. — Une femme de Ménader. — Désappointement des lévriers de Chérif-Mansour. — Nouveau mariage du grand chérif. — Balles bédouines.—Préparatifs de départ.—Contre-ordre.— Plan du pacha.—Combat.—Retraite.—Aït.— Un médecin arabe de l'école d'Abou-Zabel.— Un loup.—Combat.— Duel.—Manière de lancer la djambie.— Soultan-Ibn-Abda. — Déserteurs. — État sanitaire. — Mouctar. — Traité de paix. — Température de Ménader.—Conclusion.

FIN DE LA TABLE.

CARTE ITINÉRAIRE

Pour servir à l'histoire de la campagne

D'ASSYR

entreprise en 1834 par les troupes

DE MOHAMMED-ALI.

1839.

——— *Route de Maurice Tamisier*

- - - - *Route des Caravanes du Pelerinage.*

40 41 42

24

23

19

18

40 41 42

Rohaiba

Koba

Bel-el-ahmar

Villages

Ras-el-Ekhia

Mafelouch

Bel-el-asmar

Khadal

Khralaïl

Hamama

Kralaïl

Maamela-el-soughayr

Ouady Chahran

Bouaké

Manfour

Oulma Tribu de Beni-Malek

Khamys-Micheyt

Menader

Edjela

Roufeydah

Rhedda

ASSYR

YEMEN

Dressée par Maurice Tamisier.

